

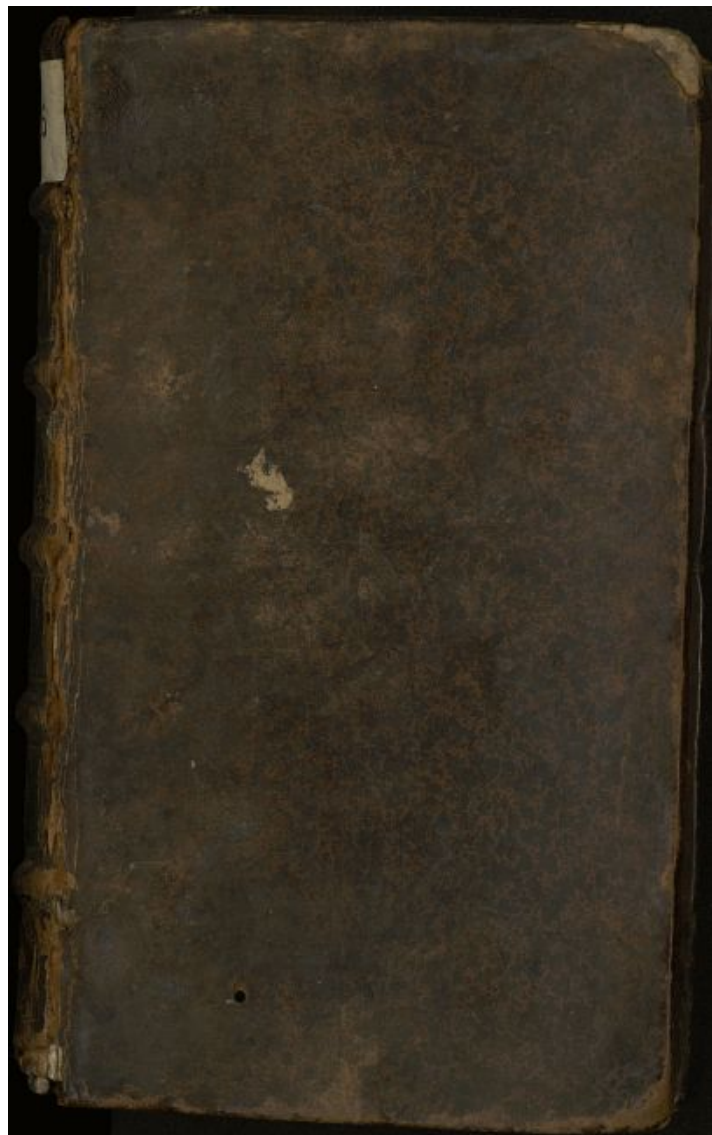
Bibliothèque numérique

medic@

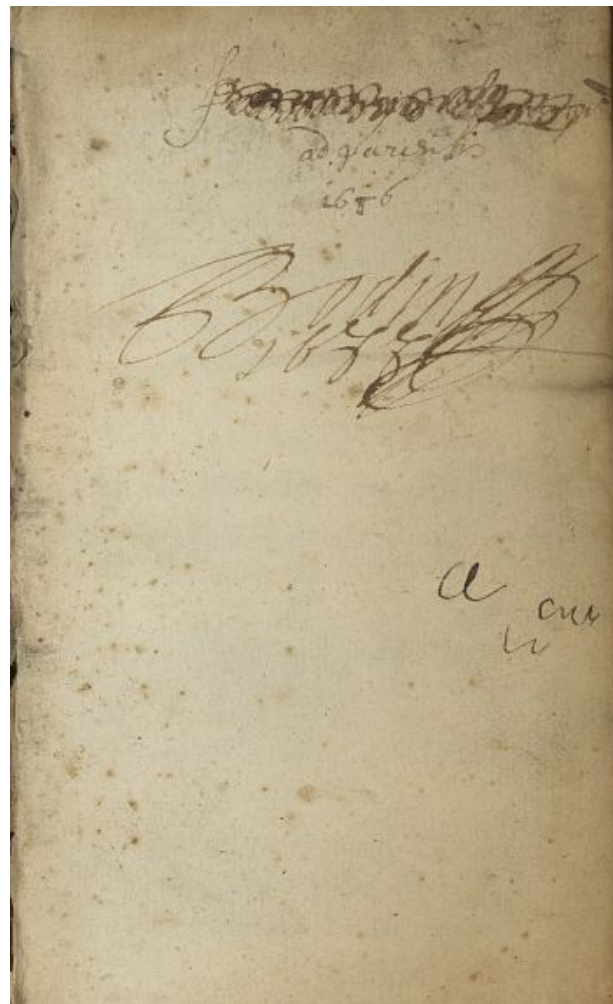
Rémy-Fort. Le médecin d'armée

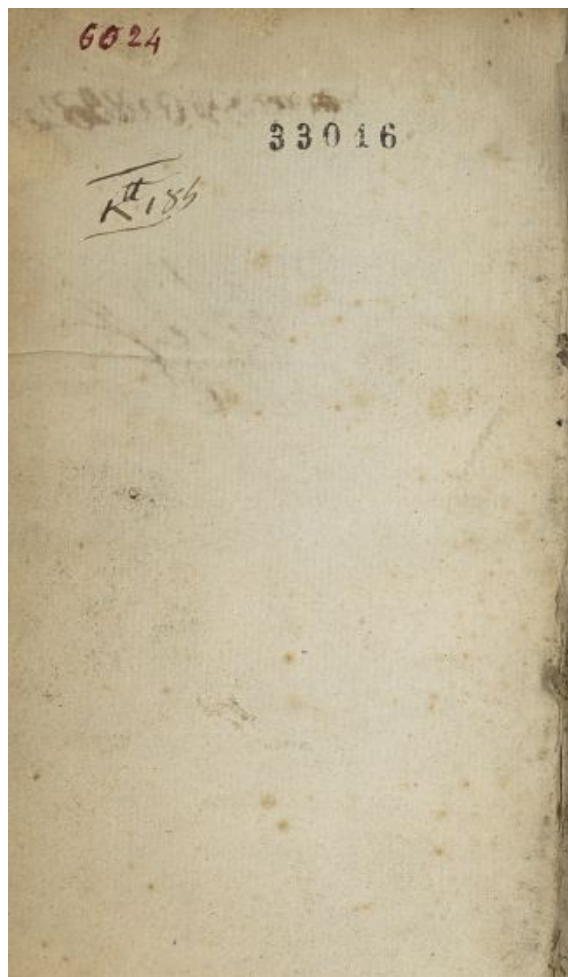
A Paris, chez René Guignard, 1681.

Cote : 33016









LE
MEDECIN
D'ARME'E;
OU

LES ENTRETIENS
DE POLEMIATRE
ET DE LEOCESTE,

Sur les Maladies des Soldats.

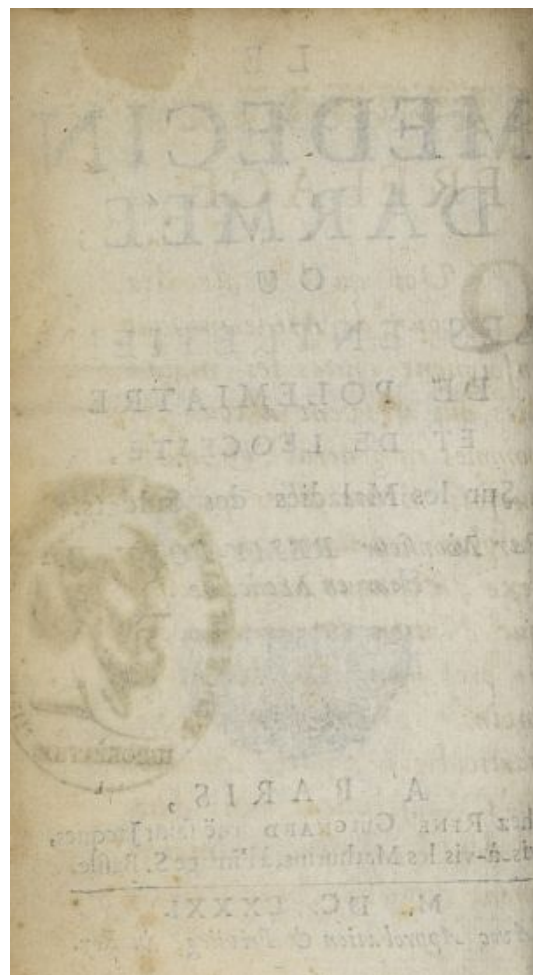
Par Monsieur REMY-FOIST
Docteur en Medecine

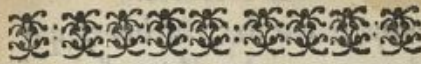


A PARIS,
Chez RENE' GUIGNARD, rue saint Jacques,
vis-à-vis les Mathurins, à l'image S. Basile.

M. DC. LXXXI.

Avec Approbation & Privilege du Roy.





PREFACE.

QUoi qu'il y ait des cours de Médecine, qui enseignent toutes les maladies qui arrivent à tous les hommes en general, & quelquefois même celles qui sont les plus ordinaires à chaque sexe, à chaque aage, à chaque Nation & à beaucoup de professions. On doit néanmoins, preferer les traitez particuliers, parce qu'outre qu'ils descendent plus dans le détail, ils ont ordinairement plus d'exactitude, étant

à ij

P R E F A C E.

composé par des *Autheurs* qui n'ayant pas un objet d'une si vaste étendue, sont examinés avec plus de soin. On en a fait plusieurs pour la conservation des hommes de Lettres, & pour beaucoup d'autres professions : Celle des armes qui est presentement en une si grande reputation meritoit bien qu'on se donnât cette peine. Et il étoit d'autant plus juste de faire connaître les maladies qui regnent dans les Camps & dans les Armées, & de donner les moyens de les guerir, que ces maladies n'attaquent que des personnes qui veillent à nôtre

PREFACE.

conservation , qui menent une vie pleine d'embarras & de travaux pour assurer nôtre repos & nôtre tranquillité, qui s'exposent à mille dangers, & prodiguent hardiment leur sang & leur vie pour la gloire de leur Nation.

Ce sont ces considerations qui ont porté l'Autheur de ces *Entretiens* à les donner au public , & l'on ne doit pas douter de la capacité ; car outre le lieu de sa demeure, qui étoit une ville sur les Frontieres , fort exposée au passage des Troupes , il avoit encore fort long-temps pratiqué la *Medecine* , dans les armées, ce qui

PREFACE.

lui avoit donné une connoissance particuliere des maladies qui regnent parmi les troupes, des causes qui les font naistre, & des remedes qui leur sont les plus propres. La longue habitude qu'il avoit avec les soldats, lui avoit donné tant de zele pour les personnes de cette profession, qu'après avoir sacrifié sa vie pour leur conservation, il a voulu y contribuer encore après sa mort, en faisant part au public des connoissances que sa longue experience lui avoit acquis.

Comme le sujet qu'il s'étoit proposé comprend beaucoup de choses, il a voulu le traiter

PREFACE.

d'une maniere aisée , & afin de pouvoir plus agreablement répondre aux objections qu'on lui pouvoit faire , il a composé son ouvrage en forme d'Entretiens; Ainsi il ne paroist que comme une honneste conversation entre deux amis, dont celui qu'il appelle POLEMIA-TRE, est le principal personnage, & comme son nom le témoigne, Le Medecin d'Armée.

Tout cét ouvrage est divisé en trois parties. Dans la premiere l'Auteur fait une belle & vive peinture des suites de la Guerre, afin de trouver la cause des maladies des Sol-

PREFACE.

datz dans toutes leurs différentes manieres de vivre. Ce qui lui donne occasion de parler de la digestion des aliments & d'expliquer les nouvelles opinions qui se sont formées là-dessus. Dans la seconde, il expose les maladies que l'on observe ordinairement parmi les troupes ; & comme il avoit parlé dans le premier Entretien des choses qui sont nécessaires pour la premiere coction des aliments, il en montre d'abord les défauts dans celui-ci, pour avoir lieu de faire connoître les maladies qui en peuvent naistre & les causes qui les produisent. Il ne restoit plus
que

PREFACE.

que les remèdes & l'état de guerir ces maladies. C'est à quoi le troisième Entretien est destiné. l' *Auth*eur y enseigne la maniere de les traiter par une methode facile & par les meilleurs remèdes que sa longue experience lui ait fait connoistre. L'experience étoit absolument necessaire, pour cette derniere partie, car les personnes qui suivent les armées menent un genre de vie tout-à-fait particuliere, il faut aussi pour les traiter, une methode particuliere laquelle ne peut estre enseignée, que par ceux qui l'ont observée fort long-temps. Il n'est pas besoin de rien dire

ẽ

P R E F A C E.

davantage, & de montrer l'utilité de ce Traité. Quoique nous jouissions de la paix qu'il a plu à nôtre invincible Monarque d'accorder à toute l'Europe. Cét ouvrage n'en sera pas moins nécessaire pour cela ; Il le sera d'autant plus, que les soldats ne pouvant estre presentement attaquez que par les maladies, il enseigne à vaincre les seuls ennemis que les troupes auront à combattre.



Extrait du Privilege du Roy.

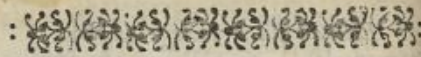
PAR Grace & Privilege du Roi donné à Paris le 17. Août 1680. signé par le Roi en son Conseil D'ALENCE; Il est permis au fleur REMYFORT Docteur en Medecine, de faire imprimer un Livre intitulé, *Le Medecin d'Armée, ou les Entretiens de Polemiatre & de Leoceste, sur les Maladies des Soldats, suivant la Doctrine des Anciens & des Modernes*; Et ce pendant le temps & espace de six années consecutives, & defences sont faites à toutes personnes de quelque qualité ou conditions qu'ils soient, d'imprimer ou faire imprimer, vendre, & distribuer ledit Livre sans le consentement dudit Exposant, à peine de mille livres d'amande, confiscation des Exemplaires contrefaits, de tous dépens dommages & interets, ainsi qu'il est plus amplement porté par lesdites Lettres.

Ledit fleur Remy-fort a cedé & transporté le droit du present Privilege à René Guignard Marchand Libraire à Paris, suivant l'accord fait entr'eux.

Registré sur le Livre de la Communauté des Marchands Libraires & Imprimeurs de Paris, le 23. Août 1680.

Signé C. ANGOT, Syndic.

Achevé d'imprimer pour la premiere fois, le 20. Mars 1681.



APPROBATION.

J'Ai lû par l'ordre de Monseigneur
le Chancelier, un Livre intitulé,
*Le Medecin d'Armée, ou les Entre-
tiens de Polemiatre & de Leoceste, sur
les Maladies des Soldats, suivant la
Doctrine des Anciens & des Modernes;*
dans lequel je n'ai rien remarqué qui
fût, ny contre l'Etat, ny contre la Re-
ligion, ny contre les bonnes mœurs,
Ainsi Monseigneur peut donner la
permission de l'imprimer. A Paris ce
6. jour d'Août 1680.

G. PETIT Docteur de Medecine.



LE MEDECIN
D'ARMÉE;
O U

LES ENTRETIENS
DE POLEMIATRE
ET DE LEOCESTE,
Sur les Maladies des Soldats.

I. ENTRETEN.
*Le Regime de vivre du Soldat, & la
Digestion des Alimens.*

POLEMIATRE. LEOCESTE.

LEOCESTE. J'ay une joye extre-
me, Polemiatre, qu'après une
si longue absence, la Paix vous ait
enfin rendu à votre Patrie; mais
ma joye seroit imparfaite, si je n'a-
vois encore le plaisir de jouir quel-
ques momens de votre conversa-
tion: Et puisque je vous tiens icy,

A

& que le loisir de la campagne nous permet de nous entretenir ; vous ne m'échapperez pas que je ne me sois satisfait sur beaucoup de choses que j'ay toujours esperé d'apprendre de vous à votre retour.

POLEMIATRE. Vous me connoissez, Leoceste ; vous sçavez que je me fais un plaisir de contenter mes amis , & que leur satisfaction a toujours été la mienne : Mais encore , que souhaitez - vous de moy ?

LEOCESTE. Tout ce que la curiosité d'une personne qui a toujours vécu en Province , peut attendre d'un ami qui retourne d'un long voyage dans les pais étrangers.

POLEMIATRE. Vous voulez donc que je vous apprenne des nouvelles de la guerre : Car comme vous sçavez , j'ay passé la meilleure partie de mon absence parmi les troupes & dans les armées.

LEOCESTE. Il est vray que je me suis cent fois étonné qu'un

Le Regime de vivre , &c. 3
homme comme vous , ait pû s'ac-
coûter à vivre parmi les trou-
pes , dans un pais où se fait la
guerre.

POLEMIATRE. Ce n'est pas
un pais si sauvage que vous pen-
sez ; presque tout ce qu'il y a
d'honnêtes gens dans le Royaume
se piquent d'aller à l'armée ; le bel
ordre , & la bonne discipline qu'on
y fait garder dans la dernière exa-
ctitude , surpassent de beaucoup la
Police des villes les mieux réglées
& l'on y punit le crime avec plus
de severité , que dans les Tribu-
naux les plus rigoureux.

LEOCESTE. On voit pour-
tant des Villes bouleversées , des
Châteaux ruinez , & des Campa-
gnes desolées.

POLEMIATRE. Ce sont des
suittes presque inevitables de la
guerre qui ne peut se faire sans
combats , sans sieges & sans inva-
sion dans le pais ennemi. Ces rui-
nes & ces ravages dont vous par-
lez , sont des coups de foudre qui
n'éclatent que sur quelques en-

A ij

I. ENTRETIEN.

droits où passe l'orage , pendant que les lieux circonvoisins profitent de la douce influence d'une pluie d'or , qui suit d'ordinaire cette tempête.

LEOCESTE. Une pluie d'or!

POLEMIATRE. Tant de millions qu'on employe aux frais de la guerre, ne se repandent-ils pas dans le païs où subsistent les troupes ; & ne peut-on pas dire qu'une armée est comme un gouffre qui engloutit des magasins entiers de vivres, de hardes, d'armes, de munitions, d'attirails, que l'on ne peut avoir qu'à force d'argent; & qu'elle ressemble à une mer qui renvoie le tribut qu'elle reçoit, à la source d'où elle le tire.

LEOCESTE. Mais dites-moy, je vous prie, que faifiez-vous à la guerre?

POLEMIATRE. J'y étois pour combattre.

LEOCESTE. Pour combattre! eh qui?

POLEMIATRE. L'ennemi.

LEOCESTE, Quel ennemi?

POLEMIATRE. Le plus dange-
reux qu'ayent les troupes.

LEOCESTE. Vous voulez di-
re peutêtre les maladies ; mais , à
mon avis , le fer & le feu sont
beaucoup plus à craindre.

POLEMIATRE. Sçachez pour-
tant que les maladies détruisent
d'ordinaire plus de monde dans les
armées , que les armes mêmes , &
que souvent elles font de plus
grands ravages que les batailles
les plus sanglantes.

LEOCESTE. Quelle appa-
rence qu'il meure plus de soldats
de maladies que de blessures ? car
on ne conte que par dixaine ou
centaine de mille les morts d'une
bataille.

POLEMIATRE. On ne tue
pas si facilement tant de gens ar-
mez , & l'on ne donne pas si sou-
vent de ces batailles. La Renom-
mée qui a toujours eu cette me-
chante coutume d'accroître tout ce
qui vient de loin , nous fait voir
ces grandes defaites avec des lunet-
tes d'approche qui grossissent les

In acie
autem
causa sunt
Persarum
centum
millia: At
ex parte
Alexan-
dri tri-
ginta om-
nino &
duo ex
peditibus
dehidera-
ri sunt.
Q. Cur-
sius
24. 3.

Sueton.
in Jul.
Cesare.

objets ; & elle nous fait redire ces nouvelles par des échos redoublez qui augmentent la voix , & qui multiplient les mots. Et croyez-vous de bonne foy , que cent-mille hommes se tuent si aisément, qu'ils n'ayent coûté que trente fantassins à Alexandre le Grand, comme l'assure son histoire.

LEOCESTE. Vous m'avoüerez cependant qu'il meurt bien du monde à la guerre.

POLEMIATRE. A proportion du nombre d'hommes qui s'y trouvent assés, on y meurt de divers genres de mort , comme on peut mourir par tout ailleurs : Mais ce n'est pas dans les combats où il meurt plus de monde ; & l'on remarque d'ordinaire que parmi un assez grand nombre de combattans, pour trente blesez dans une occasion , on conte à peine dix morts : encore meurt-on rarement d'une seule blessure : Car l'histoire ne remarque-t-elle pas que de vingt trois coups de poignard que Cesar reçut au milieu du Senat , il n'y

en eut qu'un de mortel ; que ce fameux Romain qui defendit si bien le Capitole contre l'insulte des Gaulois qui s'étoient déjà rendus maîtres de la ville, eut en diverses occasions vingt-trois blessures à la poitrine, dont pas une ne luy ôta la vie ; & que le Vicomte de Lautrec, sans aller si loin chercher des exemples, fut percé de vingt coups à la journée de Ravennes, qui ne l'empêcherent pas dans la suite de sa vie, de rendre des services très-considerables à l'Etat.

*Manlius
Capitol,
ex Plinio
de variis
illustr.*

*Histoire
de François
Ier
Lettre
XII.*

Or il est constant que parmi les troupes les maladies font des ravages d'autant plus grands, qu'il est difficile d'éviter leurs embûches, & de se defendre contre leurs attaques : Elles ne donnent gueres de trêve, quoiqu'à l'armée on en donne souvent, elles s'introduisent comme des espions, & des ennemis deguisez dans tous les quartiers d'un Camp ; elles entrent dans les tentes des soldats, les surprennent, & leur coupent la gorge, sans qu'ils puissent s'opposer à leur

§ I. ENTRETEN.

violence : Ce sont elles enfin qui affoiblissent, & qui ruinent quelque fois les armées.

LEOCESTE. Voilà un étrange ennemi.

POLEMIATRE. Ni les Forts, ni les Retranchemens ne sont pas capables d'arrêter ses funestes progrès ; il faut d'autres armes que les ordinaires, pour s'y opposer.

LEOCESTE. Vous parlez, sans doute, des armes dont la Médecine se sert pour combattre les maladies.

POLEMIATRE. Vous n'en devez pas douter vous qui êtes Médecin.

LEOCESTE. Puisque nous tombons si à propos sur ce chapitre, vous m'obligerez fort de me faire part des observations que vous avez faites sur les maladies des soldats ; car je ne doute pas que vous n'y ayiez remarqué des choses fort curieuses & fort extraordinaires.

POLEMIATRE. Je suis bien aisé que vous me preveniez dans
la

la pensée où j'étois de vous entretenir sur cette matiere : Car enfin la Guerre n'étant pas nôtre métier, il est plus à propos que nous parlions des maladies que des armes : Nous ne laisserons pas pourtant de voir en passant ce qui se fait dans les armées, & d'affaisonner de tems en tems nôtre conversation de quelques ingrediens qui ne sentent pas la medecine. Mais avant que d'entrer en matiere, je suis bien aise de vous avertir d'une chose.

LEOCESTE. De quoy ?

POLEMIATRE. C'est que nos Entretiens soient sans contrainte, & que nous y gardions reciproquement la liberté de dire nos sentimens sans beaucoup de contestation, & sans chicane.

LEOCESTE. Votre demande est trop juste, pour ne s'y rendre pas.

POLEMIATRE. Vous sçavez, Leoceste, qu'il y a une telle liaison entre les choses qui conservent la santé, & celles qui causent les maladies, qu'en Medecine, route la

B

différence qu'on y met, ne vient que de leur usage; & que c'est le bon ou le mauvais usage que nous en faisons qui nous rend ou sains ou malades.

Ne voyons-nous pas aussi que les mêmes alimens que nous prenons pour entretenir nôtre vie, ne servent bien souvent qu'à la détruire; & Diogene n'avoit-il pas raison de se moquer de ceux qui prioient les Dieux de leur accorder une santé parfaite, & qui au sortir de leurs temples, s'alloient crever dans les cabarets.

LEOCESTE. Combien voyons-nous encore de ces gens-là aujourd'hui.

POLEMIATRE. Ce sont des homicides d'eux-mêmes, qui font de leur estomac un tonneau vivant, & de leur ventre un magasin mobile de vivres pour parler ainsi avec Petrarque.

Mais puisque la santé & la maladie dépendent d'ordinaire des mêmes causes, je veux dire, du bon ou du mauvais regime; il est ne-

*Entretien
de la
bonne
chère.*

Le Regime de vivre, &c. II
cessaire de faire quelques réflexions générales sur la manière de vivre du soldat, avant que de venir au détail de ses maladies qui presque toutes tirent de-là leur origine ; & nous verrons en même-temps , en examinant les défors du régime , quelle est la source de la pluspart des indispositions qui arrivent au reste des hommes.

LEOCESTE. Je trouve ce procédé fort methodique ; & cela ne donnera pas peu de jour à notre sujet.

POLEMIATRE. Il faut donc sçavoir qu'encore qu'une armée soit composée de plusieurs nations , & de divers peuples qui viennent de différens pais ; & que leurs façons de vivre , & leurs temperamens soient fort dissimblables : Ils sont pourtant obligez de s'accommoder tous au même air , & à la même nourriture , puisqu'ils campent ensemble , & qu'ils mangent du même pain.

LEOCESTE. Il est très-diffi-

B ij

cile de s'y accommoder.

POLEMIATRE. Je l'avoue; mais c'est une nécessité; & il faut encore remarquer que cette multitude qui n'est assemblée que pour un tems, & qui est sujette à changer de lieu à tout moment, sans maisons, & sans beaucoup de provisions, ne subsiste pas de la même manière que les bourgeois des villes, & les peuples de la campagne, où chacun se munit de longue-main, de ce qui luy est nécessaire pour son logement, pour sa subsistance, & pour les autres commoditez de la vie.

LEOCESTE. Comment donc subsiste-t-elle?

POLEMIATRE. A peine une Province entière peut fournir de quoy entretenir pendant quelques jours, ce vaste corps qui a une infinité de têtes & de bouches, qui fait trembler la terre quand il marche, & qui ne se meut que par un nombre infini de machines qu'un seul nerf fait agir.

LEOCESTE. Cela est surprenant.

POLE-

POLEMIATRE. Il n'est pas encore tems de s'étonner ; il faut voir auparavant cinquante mille hommes qui sont en marche depuis la pointe du jour , arriver fort tard dans un lieu qui leur est marqué au milieu d'une campagne , pour y camper une nuit. Ils n'y sont pas plutôt arrivez , qu'il faut que chaque soldat , au lieu de se reposer , travaille à bâtir sa maison , s'il veut être à couvert ; qu'il aille chercher sa provision , s'il n'en a pas ; & qu'il fasse luy-même sa cuisine , s'il veut souper.

LEOCESTE. Voilà bien de la besogne pour un homme qui doit être fort las , qui demande qu'on le serve , & qui a besoin d'une bonne table , & d'un bon lit.

POLEMIATRE. C'est-là ce que vous souhaitez , Leoceste , après une petite journée de chemin que vous faites quelquefois , à votre aise ; & c'est aussi ce que vous ne manquez pas de trouver dans une bonne Hôtellerie ; encore croyez-vous d'être fort à plaindre.

C

LEOCESTE. Le repos & la bonne nourriture sont nécessaires pour reparer les forces que le travail & la faim ont épuisées : Mais comment se peut-il faire que le soldat fournisse à tant d'occupations à la fois ?

POLEMIATRE. Il faut voir avec quel empressement il s'y applique, & sur tout comme chacun travaille à dresser sa baraque ; de sorte qu'on est tout surpris de voir parêître tout à coup, comme par enchantement, une grande ville au milieu d'une campagne déserte & abandonnée.

LEOCESTE. Une grande Ville !

POLEMIATRE. Oüy, & des plus grandes du Royaume par l'étendue du terrain qu'elle occupe, des plus peuplées par la multitude de ses habitans, des plus nobles par le grand nombre de personnes de qualité qui s'y trouvent, des plus riches par ses thresors, des mieux policées par le bel ordre qu'on y garde, des plus régulières par l'égalité & la proportion de

Le Regime de vivre, &c. 15
ses ruës, de ses quartiers & de ses
travaux ; enfin des plus fortes, par
ses retranchemens , par ses armes,
& par ses habitans qui sont tous
soldats.

LEOCESTE. Il n'y manque
donc rien.

POLEMIATRE. Il n'y man-
que que les choses superflues dont
on peut bien se passer : Mais pour
tout ce qui est nécessaire à la so-
cieté militaire , on l'y trouve ; &
jusqu'aux marchands & aux arti-
sans y ont leurs boutiques ouver-
tes.

LEOCESTE. Comment bâtir
en si peu de tems une si grande
ville ?

POLEMIATRE. Quoique les
matereaux qu'on employe à sa
structure , n'aillent pas d'eux-
mêmes , se ranger à leurs places,
comme on dit qu'ils y alloient du
tems qu'on élevoit les murailles
de Thebes , on ne laisse pourtant
pas d'aller fort vite en besogne.
Tout le monde met la main à l'œu-
vre , il y a autant d'ouvriers que

C ij

de personnes qui doivent habiter cette ville ; & comme les maisons qui la composent , je veux dire les Tantes , sont élevées presqu'en un moment , aussi les voit-on disparaître au premier signal du decampement , comme si ce n'étoit qu'une ville de rheatre , & quelque représentation de l'*Opera* ; ou bien , de ces armées , & de ces Camps-volans que l'imagination feint quelquefois dans les nuës.

LEOCESTE. Mais dites-moy, je vous prie , quelle vie mene-t-on à l'armée ?

POLEMIATRE. Une vie de Philosophe.

LEOCESTE. Vous raillez.

POLEMIATRE. Point du tout. Ne pourroit-on pas comparer la vie du soldat à celle des Cyniques, à qui la terre servoit de lit , le ciel de couverture , le monde de maison , & toutes sortes de vivres d'alimens ?

LEOCESTE. Vous parlez des Sectateurs de Diogene qui rouloit sa maison parmi le monde , comme

les soldats portent la leur par tout.
A l'égard des alimens dont on use .
parmi les troupes , je m'y figure
déjà un dereglement continuel.

P O L E M I A T R E. Il est vray
que tout le regime qu'on garde
dans leur usage à l'armée , c'est
qu'on n'en garde point : On y
mange à toute heure, quoiqu'on
n'y mange pas toutes les fois qu'on
a faim : On y mange tantôt cuit ,
tantôt crud , tantôt chaud, tantôt
froid , tantôt doux , tantôt salé ;
& l'on n'est pas toujours debout,
quand on dîne , ny toujours assis,
quand on soupe , comme des sol-
dats Romains.

L E O C E S T E. On y mange à
toute heure , dites-vous ; c'est
trop souvent.

P O L E M I A T R E. Je veux dire
que l'heure des repas n'y est pas
reglée. Si l'on y fait quelquefois
mechante chere , quelquefois
aussi on l'y fait bonne , &
les ragouts y sont admirables
en tout tems , parce qu'on y man-
ge toujours avec grand appetit.

C iij.

LEOCESTE. Cette bonne chère ne s'accorde pas avec ce que vous disiez tout à l'heure du peu de commoditez, & du peu de provisions qui s'y trouvent.

POLEMIATRE. Je sçay bien que les soldats qui le plus souvent ne sont ni bons ménagers, ni gens de prevoyance, & qui ont leurs morceaux coupez, n'ont pas lieu de s'écarter de leur petit ordinaire. Mais comme ils ne se contentent pas toujours de ce qu'on leur donne, pour leur subsistance, ils ne manquent jamais de profiter d'une occasion qui leur offre de quoy faire un bon repas; alors ils ne suivent point d'autre regime que celui de leur appetit dereglé; & après s'estre bien farcis de viandes, ce qui ne peut entrer dans leur ventre, trouve place dans leur havresac.

LEOCESTE. Appellez-vous cela manquer de prevoyance aux gens de guerre?

POLEMIATRE. D'autre-fois qu'ils souffrent la faim, soit qu'ils

menagent mal leurs Prets, & leurs Rations, soit que les convois leur manquent, toutes sortes d'alimens bons ou mauvais, de fruits meurs ou non, sont à leur goût, & le tems de leur maturité est celuy de la necessité qu'ils ont de manger. Mémes on voit quelquefois des soldats couper par pieces & par morceaux des vaches, & des moutons, avant que de les tuer; & ils mettent encore vivans, pour ainsi dire, ces animaux dās leurs marmittes, pour les manger à moitié cuits.

LEOCESTE. Ce n'est pas là manger la chair toute crüe; mais on peut dire que c'est la manger toute vive. Cependant, outre le pain de munition, on leur donne de la viande, à ce que j'ay ouy dire.

POLEMIATRE. On leur distribue par chambrées de la vache, en campagne. Mais quand cette distribution ne leur manqueroit pas, cette viande n'est pas à leur goût, comme celle que le hazard leur met en main,

LEOCESTE. D'où vient cela, Polemiatre ?

POLEMIATRE ? Ne sçavez-vous pas que l'on prefere souvent par je ne sçay quelle fatalité , les choses defenduës aux permises.

LEOCESTE. Cela n'est que trop vray. On dit même, que dans les places bloquées , ou assiegées , après avoir consumé tous les vivres , la faim contraint les soldats à se nourrir de viandes dont on auroit horreur en d'autres tems ; & qu'elle oblige les hommes à manger les animaux, de peur que les animaux ne mangent les hommes.

POLEMIATRE. Cela arrivoit du tems passé, que l'on faisoit la guerre en tortuë , & que l'on mettoit presqu'autant de tems à se rendre maître d'une ville, que les Grecs en mirent à prendre Troye ; mais presentement qu'on a trouvé le secret d'emporter les Places les plus fortes, en moins de huit jours de tranchée ouverte, on ne s'amuse plus à les affamer, pour
les

les obliger à se rendre ; non seulement parce que les assiégez qu'on affame, ne se rendent pas tant aux assiegeans, qu'ils se rendent à la faim ; mais aussi parce qu'il y a beaucoup plus de gloire à vaincre des hommes sains & robustes, que des squelettes foibles & moribons.

LEOCESTE. Après tout je ne vois pas là de delicatesse & c'est sçavoir prendre les choses comme elles viennent, & s'accommoder au tems, que de vivre comme vous dites que l'on vit à l'armée.

POLEMIATRE. C'est aussi ce que doivent faire les bons soldats ; & il faut voir lorsque leur bonne fortune leur ouvre une cave pleine de quelque agreable liqueur, comme ils s'en accommodent, & combien ils en avalent. Que si au lieu de vin ils trouvent des raisins à peu près meurs, ils imitent les Suisses que Charlequint avoit menez au Siege de Marseille, qui après s'être soulez de ce fruit, en faisoient du vin dans leurs casques.

LEOCESTE. La necessité leur

D

donne cette industrie.

P O L E M I A T R E. Elle leur en suggere bien d'autres , puisqu'en moins d'un jour , sans faucille , sans fleau , sans moulin , sans levain & sans four , on les voit moissonner , battre , moudre , pétrir , cuire , enfin changer le bled en pain.

L E O C E S T E. Ce que vous dites n'est pas concevable , & j'avouë que cela me passë.

P O L E M I A T R E. Eh quoy ! ne sçavez-vous pas que la guerre est la mere des prodiges , même à l'égard des choses moins considérables qui s'y font : Mais que direz-vous des expéditions militaires d'aujourd'huy , puisqu'affieger & prendre , attaquer & vaincre , est la même chose à nos troupes en toute saison , comme l'expriment ces vers :

Mars est plus vaillant qu'autrefois,

Sa puissance n'est plus bornée;

*Dans les siècles passés, son regne avec
l'année*

*Renouveloit son cours , & ne duroit
qu'un mois:*

L'Année
com-
mençoit
autrefois
par le

Le Regime de vivre , &c. 23

Aujourd'huy par ses grands exploits
Qui rendent son bras formidable,
Douze mois de suite il unit,
Et d'une course infatigable,
Il commence aux combats l'année &
la finit.

mois de
Mars,
qui est
un mois
consacré
au Dieu
de la
guerre.

C'est ainsi qu'un Roy redoutable,
Plus ardent que Mars même , a cou-
rir les hazards ,
Change les mois de l'an en douze mois
de Mars.

LEOCESTE. Il est vray que
l'on pourroit en France , conter
l'année par la durée de la campa-
gne , aussi bien qu'on la conte par
la durée du cours du Soleil ; il se-
roit même facile de composer un
Calendrier parfait des jours qui
marquent nos victoires , & ce Ca-
lendrier nouveau diroit plus de
merveilles veritables , que les autres
n'en ont jamais predit de fausses.
Aussi l'histoire de nôtre tems con-
tient des choses si extraordinaires ,
qu'elle passeroit chez nos neveux
pour un Roman , si toutes les na-
tions qui sont témoins des exploits
surprenans qu'elle rapporte , ne pu-
Dij.

blioient ce qu'elle publie , & si un autre Heros que nôtre Monarque invincible en étoit l'auteur.

POLÉMIATRE. Tout le monde en est dans l'étonnement, & les plus grands Politiques ne pouvant rien comprendre à ces effets prodigieux , sont contraints d'avouer qu'ils surpassent les forces de la nature. Pour retourner à nos soldats, ils ne trouvent pas toujours de ces caves pleines dont je parlois tout à l'heure ; & quoiqu'on ne campe d'ordinaire que dans le voisinage d'une rivière, où d'un ruisseau, autant pour la commodité de l'armée , que pour la sûreté du Camp, & qu'au défaut d'eau coulante , on creuse des puits : Il arrive pourtant quelquefois dans la marche, qu'un fantassin altéré avale de l'eau boüeuse qu'il est heureux de trouver sous les pieds des chevaux, pour éteindre l'ardeur de la soif qui le brûle.

LEOCESTE. Dieu quel breva-ge ! je mourrois plutôt que d'en avaler une goutte.

POLEMIATRE. Je sçay que vous êtes un peu delicat ; & de l'humeur dont je vous connois , si on vous offroit de bonne eau dans une semblable extremité , je serois fort trompé si vous la refusiez , comme fit autrefois le Conquerant de l'Univers ; & je suis seur que vous n'aurez pas pour vos camarades, les memes egards qu'il eut pour ses soldats , lorsqu'il s'abstint de boire , parce que l'eau qu'on luy presentoit , ne pouvoit pas suffire pour luy , & pour toute son armée.

LEOCESTE. Vous ne dites pas par quel motif il la refusa.

POLEMIATRE. Quelque motif qu'il eut de refuser de l'eau dans cette soif extreme , cela marque toujours une grandeur d'ame , & un empire sur soi-même digne d'Alexandre. Mais la soif n'est pas la seule incommodité qui suit la marche, le travail s'y joint aussi ; les courses & les longues marches que les soldats sont obligez de faire quelque fois, les fatiguent ; & les fonctions qui sont indispensables en tout temps , aussi-

E

Nec solus bibere sustineo, nec tam exiguum videre omnibus possum.
Curtius lib. 7.

bien la nuit que le jour, les abbattent. Il est vray que le repos dont ils jouissent dans les bons campemens, dans les garnisons, & dans les quartiers d'hyver, les delasse; mais aussi il les rend faineans & les affoiblit.

LEOCESTE. A l'égard du campement, il me semble que le soldat y est assez bien occupé suivant la besogne que vous luy avez donnée à son arrivée au Camp.

POLEMIATRE. A cela près, pour le reste du tems qu'il y séjourne, on peut dire qu'encore que le service fasse la principale occupation, elle est de la nature de celles qui ne sont pas toujours incomparables avec l'oïfiveté. Ses fonctions ne sont pas continuelles; il n'est appelé à la pluspart qu'à tour de rôle, & elles sont interrompues de beaucoup de repos.

LEOCESTE. A quoy employe-t-il ce repos?

POLEMIATRE. A boire, à manger, à jouer, à dormir, & le plus souvent à rien faire. Quelques uns s'amuse à enjoliver leurs barrâques par cent Grottesques bouffonnes, & cent Co-

Le Regime de vivre, &c. 27
l'ifichets divertissans.

LEOCESTE. Voila une plaisante occupation.

POLEMIATRE. D'autres, qui ont le cœur plus Martial, dressent des Trophées d'armes, faits de bois, de chaume, de feüillages, de cartes; & ils font aussi de petites forteresses d'argille fort proprement travaillées. J'en ay veu une à cinq Bastions, où toutes les proportions, & les regles de l'Art, étoient gardées; & le corps de la Place ne contenoit pas plus de quatre pieds quarré de terrain.

Je ne sçauois m'empêcher de vous dire ce que je vis là de plus plaisant; c'étoit un tas de soldats qui avoient investi cette petite Place, & qui l'assiégeoient déjà par leurs raisonnemens. Les uns vouloient l'attaquer par un endroit, les autres par un autre qu'ils disoient estre le plus foible. Quelques uns en condamnoient le plan, & le dessein, & ils en marquoient les defauts que leur cervelle à fausse équierre, comme parle Malherbe, leur faisoit decouvrir.

Le corps de la place, disoient-ils, ne

Dans ses
Lettres.

E ij

commande pas assez les dehors ; la gorge des Bastions est trop étroite, & l'on ne sçauroit s'y retrancher au besoin : la fausse-braye est inutile, & ne sert qu'à faire assommer par les ruines & les éclats des chemises des rempars, le soldat qui la defend ; outre qu'au bas des faces du Bastion, elle est enfilée, & veüe de la Contrescarpe, vis à vis de l'angle flanqué.

Il y en eut même qui se vantoient de pouvoir dire quelle méthode on avoit suivie en construisant ce petit Fort. Les uns assuroient que c'étoit une Fortification à la Hollandoise, d'autres à l'Italienne, ceux-cy à l'Espagnolle, ceux-là à la Françoisse : Il s'en trouva qui disoient que ce n'étoit rien moins que tout cela, & que c'étoit une Fortification composée.

Cette contestation donna lieu à quelques demandes qui se firent entre eux, pour sçavoir quelle maniere de fortifier étoit la meilleure. La plupart furent pour la Françoisse, & la plus forte raison qu'on en donna ; c'est que toutes les places des François sont imprenables : Mais

d'autres soutinrent que toutes fortes de fortifications étoient bonnes, pourveu qu'elles fussent défendues par des François.

Enfin ce Fortin fut reformé en cent manieres , & attaqué par cent endroits : Mais nonobstant ces reformes , & ces attaques , il demeura dans le même état où il étoit auparavant , & où nous le laisserons pour suivre le fil de nôtre Entretien , & pour ajouter à tout ce que nous avons déjà dit , qu'encore que l'on choisisse les lieux les plus commodes & les plus sains , pour y camper , & que l'on apporte un soin tout particulier à tenir propres les quartiers , & les rues d'un Camp ; l'air ne laisse pas de s'y corrompre , & de devenir si pernicieux à ceux qui le respirent , par le long séjour qu'y fait quelquefois une armée ; qu'il ne faut pas s'étonner si l'on voit tant de maladies populaires parmi les troupes.

LEOCESTE. Cette corruption d'air vient sans doute de quelque qualité maligne qui s'y mêle.

POLEMIATRE. Les cadavres , les

immondices , les cloaques , les eaux croupissantes , les terres remuées en sont les causes ordinaires , à quoi aussi contribuent beaucoup la chaleur & la sécheresse excessives , la froidure extrême , les pluies continuelles , & les vents extraordinaires.

Même , quoique l'air ne contienne en soi aucune malignité , & qu'il soit salutaire aux gens du pays , on y remarque pourtant une si grande contrariété à l'égard des étrangers ; qu'on voit peu de personnes changer de climat , sur tout quand la différence en est considérable , qui ne tombent malades : Et le tribut que cet élément exige , au passage d'un pays à l'autre , est quelquefois si rude , qu'il n'en coûte pas moins que la vie.

LEOCESTE. Les Médecins ne sont-ils pas exemts de ce tribut ?

POLEMIATRE. Bien loin d'en être exemts , il leur faut payer au double , par la raison qu'ils se mêlent d'en exempter les autres ; & ils n'en feroient pas quittes , s'ils avoient plus d'une vie , pour ne l'avoir perdue

qu'une fois.

LEOCESTE. Vous l'avez donc payé?

POLEMIATRE. Pour n'y avoir pas satisfait d'abord, j'y ay été brûlé deux fois, & la troisième on a mis chez moi tout à feu & à sang, dans la même année que j'ay mise au nombre des climateriques.

LEOCESTE. Pour moy je ne voudrois pas être Medecin à ce prix-là dans les païs étrangers.

POLEMIATRE. Ni moy aussi.

LEOCESTE. Pourquoi donc y alliez-vous ?

POLEMIATRE. Parce que tous ceux qui s'embarquent sur la mer, ne font pas naufrage, & que tous ceux qui vont au combat n'y demeurent pas.

LEOCESTE. Mais les soldats?

POLEMIATRE. On peut confider les soldats que l'on envoie en des Provinces éloignées, comme des arbres transplantés qui du commencement ne portent d'ordinaire guerres de fruit. C'est sur les nouvelles Colonies qui arrivent dans les armées, que cet air exerce sa fureur,

E iij

Deux siècles
vres con-
tinués.
La Dy-
senterie
avec fé-
vre.
Pericula
vitæ, for-
tunarū-
que ho-
minum
Clima-
teras
Chaldæi
appellat.
Aul.
Gell. lib.
3. cap.
10.

lorsqu'elles ne sont pas en état de luy faire tête, & qu'elles manquent de force pour s'opposer à sa violence : De sorte que la première attaque que les nouveaux soldats sont obligés de soutenir, c'est celle des maladies.

LEOCESTE. La soutiennent-ils bien ?

Hespi-
rains.

POLEMIATRE. Comme ce sont la plus part de jeunes gens, ils se tirent d'affaire, par la vigueur de l'âge, & par le secours qui leur vient des Infirmeries Royales qu'on établit non seulement dans les armées, mais aussi dans toutes les places où il y a une garnison un peu considérable.

LEOCESTE. Ce secours leur est donc fort salutaire, & leur vient bien à propos.

POLEMIATRE. On n'a jamais fait un établissement plus utile, ni plus nécessaire pour la conservation des troupes. Ces lieux servent de Refuge aux soldats malades dans les garnisons, de Retraite aux passans infirmes, & de premier Azyle aux Recrues qui commencent d'y faire une
espece

espece de Noviciat , & d'Apprentissage des vertus Militaires , par un exercice qu'on leur montre , d'Obeïssance & de Patience.

LEOCESTE. J'auray bien du plaisir à vous entendre parler de l'ordre & de l'œconomie que l'on garde dans ces maisons charitables.

POLEMIATRE. Il faut que vous les consideriez comme autant de branches & de rejettons , ou pour mieux dire , comme autant d'appartemens de ce fameux Palais que nôtre Auguste Monarque qui est le Pere de ses troupes , a fait bâtir dans la Capitale de son Royaume , pour ses soldats Invalides.

LEOCESTE. On dit par tout des merveilles de cét Hôtel.

POLEMIATRE. Ce n'est pas sans raison, Leoceste ; l'Antiquité n'a jamais élevé à ses Heros un monument ni plus magnifique , ni plus riche que celui-là. Les Statues, les Colonnes, les Trophées n'étoient bien souvent que des marques d'honneur inutiles qu'un faste deregulé accordoit à la fausse bravoure , & que le tems

F

solidior,
 vicior;
 gloria
 cōtingit
 ex his
 monu-
 mentis,
 quæ vitæ
 mortaliū
 insignem
 aliquam
 adferunt
 utilitatē.
 Erasimus
*epist. ad
 Stanis.
 Turzūm.*
 Emeriti
 milites
 tabernis
 merito-
 riis, ceu
 ædibus
 regii: ex-
 ceptis, vi-
 ctu, ve-
 stitu, cæ-
 terisque
 vel com-
 modioris
 vitæ ad-
 jumentis
 in pretiū
 fusi san-
 guinis,
 aut na-
 vate o-
 pera do-
 nati. M.
 A. de
 Vvoer-
 den,
*in elogio
 Ludovici
 Magni.*

effaçoit en peu d'années ; ou pour mieux dire , ce n'étoit qu'une viande creuse dont la vanité se repaïssoit.

Mais le somptueux édifice dont nous parlons, que nous pourrions appeller, sans idolatrie, le Temple de Mars, est bâti sur des fondemens bien plus solides : Les Guerriers qui l'habitent, y vivent sans profusion, dans une abondance de toutes sortes de biens nécessaires à la vie, & on ne les repaît pas de vent, ni de fumée. C'est-là que la Valeur devenue caduque & infirme à force de vaincre, vient poser les armes, & faire sa retraite ; & c'est dans ce lieu qu'elle jouit à l'ombre de ses lauriers, d'un repos qui la met à couvert des injures du Temps, & de la Fortune.

Après cela doit-on s'étonner si un Monarque aussi juste & aussi reconnoissant que le nôtre, a tant de vaillans soldats à souhait, puisqu'il suffit de le servir quelque-tems, & de se signaler un jour par quelque belle action, pour être à son aise toute sa vie.

LEOCESTE. Aussi je ne m'en étonne plus. Mais en attendant que j'apprenne de vous dans la suite, le détail du traitement du soldat malade ; je ne sçaurois m'empêcher de faire encore réflexion sur cette qualité occulte qui rend l'air si contraire au temperament des étrangers ; car après tout, je ne vois pas que l'on puisse attribuer la cause de cette contrariété à autre chose qu'à quelque vertu secrète qui se trouve dans l'air.

POLEMIATRE. Vous êtes donc du nombre de ces Philosophes qui n'ont point d'autre défaite, lorsqu'ils sont embarrassés au dénouement d'une difficulté, que de recourir aux qualitez occultes, comme au Dieu de la Scène : C'est à dire que vous reclamez des Vertus & des Puissances qui n'ont ni vertu ni pouvoir, & que vous faites des vœux à la Divinité inconnue des Anciens.

Deus à machina.

LEOCESTE. J'entens parler d'une certaine antipathie de l'air & des corps.

POLEMIATRE. Antipathie est un

terme obscur qui ne nous rend pas plus éclairé que les qualitez occultes , à moins que vous ne donniez mieux à entendre ce qu'il veut dire. Nos conjectures ne seroient-elles pas mieux fondées , si nous disions que cette contrariété consiste dans une certaine disproportion qui se trouve entre l'air & les corps , & qui vient de la disposition de leurs parties insensibles tout à fait opposées en leur mouvement , leur grandeur , leur figure , leur situation , ou en quelque autre maniere.

Semper enim quodcumque fluit de rebus id omne, Aeris in magnum fertur mare. Lucr. lib. 5.

Car on ne doit pas douter que l'air ne reçoive l'impression des substances diverses qui s'y mêlent , & l'on peut le considerer comme un Mêstruë universel , qui , de même que l'eau , se charge de la teinture d'une infinité de Mixtes qui luy communiquent , & luy laissent leurs propriétés & leurs vertus , sous des atomes , & des corpuscules , ou si vous voulez , sous des vapeurs & des exhalaisons.

Or comme de différens climats produisent de différens Mixtes , & que

que la difference des Mixtes fait aussi celle de leurs parties insensibles qui s'échappent de leur Tout , pour se mêler non seulement avec la matiere de nos alimens , & par consequent avec nous-mêmes ; mais aussi avec l'air que nous respirons : C'est de cette diversité que vient l'antipathie que l'on remarque entre un païs & les hommes qui n'en sont pas originaires ; & c'est de-là que procede le trouble & l'alteration des esprits & des humeurs , lorsqu'un air étranger s'introduit dans nos corps.

LEOCESTE Vous parlez pourtant d'une certaine disproportion de l'air & des corps qui sent bien sa qualité occulte , si je ne me trompe.

POLEMIATRE. Elle est fort éloignée de la nature de ces sortes de qualités , comme je pourrois le faire voir , s'il n'étoit tems de reprendre nôtre route pour la continuer parmi les égaremens de la vie du soldat.

LEOCESTE. Il n'en faudroit pas davantage , pour conclurre qu'il n'est point de genre de vie plus inégal & moins réglé que celui des gens de guerre.

G

POLEMIATRE. Si l'on voit tant de desordres dans la maniere de vivre du foldat, pour les choses qui concernent le corps, le déreglement de celles qui regardent l'ame, je veux dire les Passions, n'est pas moins considerable. La colere les jette dans les emportemens, la vengeance, & souvent un faux point d'honneur les porte à s'égorger entr'eux ; l'ambition même s'y mêle, & il n'est pas jusqu'au dernier fantassin qui ne se flatte de l'esperance de commander un jour à ses camarades, & d'être un grand Capitaine.

LEOCESTE. Peuvent-ils avoir cette pensée?

POLEMIATRE. C'est un desir honnête de la gloire, à laquelle il est loüable à chacun d'aspirer, quoique chacun ne puisse pas l'obtenir ; comme tous ceux qui visent à un but ne remportent pas le prix : Et n'a-t-on pas vû dans tous les siècles de simples foldats devenir des Generaux d'armée ? Or en parlant des passions des foldats, je dis que de toutes celles qui agitent leur esprit, je n'en ay point

Le Regime de vivre, &c. 39
remarqué de plus dangereuse , ni
de plus préjudiciable à leur santé,
qu'une certaine langueur qu'on ap-
pelle parmi les troupes , la maladie
du pais.

LEOCESTE. Cette maladie m'est
inconnue.

POLEMIATRE. Nous en parlerons
en son lieu.

LEOCESTE. Vous ne dites rien de
la Peur , qui doit les faire trembler
au milieu des hazards qu'ils courent
en tant d'occasions , où souvent il ne
s'agit pas moins que de la vie.

POLEMIATRE. Comme on ne
souffre point de poltrons à l'armée,
cette passion honteuse qu'un Auteur ^{Forrin}
appelle *l'usuriere de nos infortunes* , & ^{dans son}
l'art de prolonger sa misere ; cette Pas- ^{Testa-}
sion , dis-je , n'ose y parètre , ou du ^{ment.}
moins elle n'y paroît que sous le
masque d'une fausse Bravoure. L'oc-
casion donne du cœur , & il n'est
pas jusqu'au moindre combattant
qui ne soit persuadé qu'il vaut beau-
coup mieux mourir en Lion , & en
se défendant bien , que de fuir , ou

G iij

de se laisser égorger comme un mouton sans résistance.

Ainsi le soldat faisant son devoir peut tuer celui qui en veut à sa vie, & la sauver par ce moyen ; au lieu que s'il se comporte en lâche, & s'il fuit, il ne sçauroit éviter de deux choses l'une, ou la mort, ou du moins la peine jointe à l'infamie qu'un homme de cœur doit plus appréhender que la mort même.

LEOCESTE. On punit donc les lâches, & les fuyards parmi les troupes ?

POLEMIATRE. Comme il y a des récompenses pour la Valeur, il y a aussi des peines pour la lâcheté : les Romains ne se contentoient pas de dégrader un soldat, même pour de moindres fautes que d'avoir fuy ; ils le faisoient aussi charger de coups de bâtons par ses camarades, ou de coups de gaules, comme font encore aujourd'hui les Suisses, après que le Tribun l'avoit frappé le premier ; & souvent il étoit assommé de ces coups, avant qu'il pût sortir du Camp. Mais si le nombre des

Mors &
fugacem
persequi-
tur virū;
Nec par-
cit im-
bellis ju-
venæ
Popliti-
bus, ti-
midoque
tergo.
Horat.
carmin.
lib. 3. od.
2.

Le Regime de vivre, &c. 41
fuyards étoit grand, on les decimoit,
& pour en punir la dixième partie,
ils tiroient tous au sort ; afin que la
crainte du châtiment, en laquelle
consiste presque toute la rigueur de
la peine, que quelques-uns devoient
souffrir, fut commune à tous ; ou
bien on les faisoit coucher hors du
Camp, & on ne leur donnoit que
de l'orge, au lieu de froment pour
une marque d'ignominie.

Outre les peines ordinaires qu'on
fait souffrir aujourd'hui aux fuyards,
& à ceux qui ont manqué à leur de-
voir en quelque autre maniere, que
d'avoir fuy, la honte d'avoir man-
qué ne les punit-elle pas assez, &
n'est-ce pas prolonger leur supplice,
que de prolonger leur infamie, si on
les laisse survivre à leur honneur ?
Un reproche fait par un Comman-
dant, une parole de mépris, choque
plus un soldat qui a du cœur, que
la punition la plus rigoureuse. Aussi
l'Histoire remarque que lorsque le
premier des Césars eut cassé la dixi-
me legion, qui s'étoit soulevée à
Rome, il piqua si vivement les sol-

*Sueton.
in Jul.
Cesare.*

dat en les appellant Bourgeois, qu'ils répondirent à l'instant qu'ils étoient soldats; & ils le suivirent en Affrique, quoiqu'il ne voulût pas le leur permettre.

LEOCESTE. Je suis assez persuadé de la valeur de nos soldats : Mais je doute fort qu'ils ayent parmi les dangers, autant de résolution que l'on dit.

POLEMIATRE. En pouvez-vous douter, Leoceste, après tant d'actions qui se font de nos jours, si merveilleuses & si extraordinaires, qu'on auroit peine à les croire, si la vérité ne les publioit, même par la bouche de nos ennemis. Pour en être entièrement convaincu, il faut voir leur empressement à en venir aux mains, lorsque l'ennemi est en présence, leur vigueur à l'attaquer, & leur courage à le combattre : Il faut être témoin de leur intrepidité à affronter les dangers, lorsqu'ils insultent les travaux d'une place assiégée. Le signal n'est pas plutôt donné, qu'on voit sortir en un instant de la Tranchée, & des places d'armes, de

même que des Geans qui naissent de la terre , une armée entiere de combattans , qui transportez d'un brûlant desir de vaincre , courent à l'attaque , portent l'épouvante par leur fierté & par leurs cris , & renversent avec le fer & le feu , tout ce qui fait resistance à leur genereuse impetuosité. Cependant le canon, les bombes , & les grenades couvrant le Ciel d'une nuë épaisse de fumée, remplissent l'air d'eclairs , de tonnerres & de foudres ; & la terre d'étonnemens , de ruines , & de desolations.

LEOCESTE. Cest spectacle a quelque chose d'affreux.

POLEMIATRE. Que seroit-ce , Leoceste , si vous le voyiez de près , ou si vous étiez du nombre des combattans. Vous connoîtriez alors que tout ce qu'on raconte des armées , des attaques , & des combats , produit dans l'esprit une image fort éloignée de ce qu'on voit , lors qu'on s'y rencontre. Pour moy , je n'y trouve pas moins de difference qu'il y en a entre un tableau , & les choses qu'il repre-

G iiij

Terribi-
lis, ut
castroru
acies or-
dinata.
Cantic.
6. 9.

44 I. ENTRETIEN

sente, entre un combat en peinture,
& un véritable combat.

A la vérité il semble qu'il n'est rien
qui puisse donner plus de terreur, que
de voir deux Armées rangées en ba-
taille, & prêtes à combattre ; Mais
c'est bien autre chose, lors qu'elles en
viennent aux mains, & que l'on voit
des bataillons soutenus par des Esca-
drons, aller la tête baissée & d'un pas
ferme à la charge. Dieu, quelle con-
fusion de cris & de hurlemens ! quel
tonnerre de canons & de mousquets !
quelle image de fer & de feu ! quels
nuages de fumée & de poussière ! quel
dérèglement de marches & de contre-
marches ! quel bouleversement
d'hommes & de chevaux ! quel me-
lange de bras coupez & de jambes
emportées ! quel amas de morts &
de blessés ! enfin quel spectacle de
sang & de carnage !

Que si les soldats courent au feu
avec tant d'ardeur, quel déplaisir
n'ont-ils pas, lorsqu'ils voyent
échapper quelque occasion de signa-
ler leur courage : Ils pestent contre
leur ennemi, & ils blâment tout

Le Regime de vivre, &c. 45
haut sa lacheté qui l'oblige à éviter,
ou à refuser le combat.

LEOCESTE. Au contraire ils devroient être bien aises de ne se voir pas engagez à combattre : car enfin il y a des coups à gagner.

POLEMIATRE. Ceux qui ne combattent que pour la gloire, cherchent avec empressement ces coups & ces playes favorables qui sont d'illustres marques d'honneur & des caracteres glorieux que la Vertu grave sur le corps de ceux qui les portent, pour publier par tout leur valeur, & leur merite. Mais ajoutons encore quelques traits au tableau de la vie du soldat.

LEOCESTE. Il semble qu'on n'y puisse rien ajouter, & il represente assez naïvement les veritables causes de ses maladies.

POLEMIATRE. Voyons-le encore un moment en garnison dans les places de guerre, où il devroit être plus réglé ; parce que d'ordinaire la vie y est plus commode, & le service plus doux qu'en campagne. Mais au lieu de profiter du fruit que peut luy ap-

H

porter, outre sa paye ordinaire, le travail qui ne luy manque gueres dans les villes, quand il veut s'occuper; au lieu, dis-je, de s'entretenir de ce casuel, il en entretient souvent ses debauches, & il dissipe quelquefois en moins d'un jour, ce qui devroit luy servir de subsistance, pendant une semaine entiere: tellement qu'il est alors contraint de faire par un jeune forcé, une rude penitence de ses excès & de ses dereglemens.

Mais si le soldat est faineant, cōme c'est là sa maladie la plus ordinaire, & s'il est reduit à son Prest, parce qu'il ne peut proffiter du travail qu'il fuit, ni des hazards de la petite guerre, de même qu'en campagne, la necessité l'oblige malgré luy à vivre sobrement: Il est pourtant quelquefois si méchant menager de ce qui doit suffire à le faire subsister, & il a si peu de soin de sa nourriture, & de soy-même, que croupissant dans une oisiveté blamable, son corps se remplit de pourriture au dedans, & se charge au dehors de l'infection de mille ordures qui sont les fruits ordi-

naires de la paresse, & des mauvais alimens.

Cependant tirons cette conclusion de tout ce que nous avons dit jusqu'à cette heure, que puisqu'il y a tant d'inegalitez dans le regime des soldats, sur tout pour le boire & le manger; on ne doit pas douter qu'ils ne soient sujets à beaucoup de maladies qui viennent de ce dereglement.

En effet, les alimens par le mauvais usage que nous en faisons se convertissant en des humeurs corrompues, deviennent eux-mêmes la matiere qui nourrit les maladies, & ils allument dans nos corps une guerre intestine qui renverse cette parfaite hamonie d'où dépend la santé: Au lieu que le reste des autres causes que nous appellons *non-naturelles*, dont nous venons de parler, ne produisent les maladies qu'en apportant quelque sorte d'alteration à cette même matiere qui se trouve déjà disposée d'ailleurs à recevoir leur impression.

Ainsi l'on peut dire que ces der-

H ij

Ex cibis,
ac potibus,
cūm
quis non
opportu-
ne aut
justo
pluribus
utitur,
tunc
morbi,
tum ex
morbis
mortes
contingunt.
*Hippocrat. lib.
de affect.*

Que maximè vi-

riosis
succis re-
dundant
(corpo-
ra) facile
ab hujus-
modi
causis
(extrin-
secis)
tentan-
tur; ut
potè
quæ per
se jam
morbis
proxima
sint.
*Galen.
de optim.
corp.
censet it.*

nieres causes n'attaquent que les Dehors de la place, & qu'elles ressemblent à un ennemi qui veut surprendre une ville où il a déjà des intelligences, auquel on ouvre la porte, si-tôt qu'il s'y présente. Il ne faut donc pas s'étonner si l'on voit regner parmi les soldats les fièvres pourries, les cours de ventre qui sont si communs parmi eux, la Cachexie, l'Hydropisie, le Marasme, & la Gale; sans oublier la Maladie du pais, & le mal Venerien qui tirent d'ailleurs leur origine que du desordre des alimens.

LEOCESTE. Tant de maux peuvent-ils sortir à la fois d'une même source?

POLEMIATRE. Je ne pretens pas en exclure le concours des autres causes; & nous y pouvons joindre principalement celles dont un fameux Historien fait mention en ces termes qui viennent bien à notre sujet; Que les maladies des soldats ne dependent pas seulement des alimens mal-sains, & inusitez; mais que la fatigue des marches & l'affliction d'esprit y contribuent beaucoup.

In salu-
brium
ciborum
novi suc-
ci, ad hoc
itineris
labor, &
ægritudo
animi
vulgave-
runt mor-
bos. 2.
Curr. lib.
2.

LEO-

LEOCESTE. Ne pourroit-on pas encore rapporter icy ce que Cardan reproche à Galien d'avoir oublié, touchant la source de la plupart des maladies.

Cardan.
de rer.
variet.
lib. 13. c.
63.

POLEMIATRE. Qu'a-t-il oublié ?

LEOCESTE. De recommander à ceux à qui il donne tant de preceptes pour la conservation de leur santé, de ne s'exposer jamais à un air trop froid lors qu'ils sont en chaleur, & de ne souffrir jamais longtemps leurs pieds mouillés.

POLEMIATRE. Il est presque impossible que le soldat évite ces inconviniens : Mais c'est du côté des alimens que ses indispositions les plus considerables luy viennent : Car enfin vous tombez d'accord avec moy, Leoceste, que comme on ne peut pas faire un bon repas avec des metz mal conditionnez ; de même il est impossible que des viandes mal digerées fournissent de bons suc pour servir de nourriture aux parties de nôtre corps. Or le mauvais regime du soldat gâte le fort & l'estomac, & la digestion, que c'est ensuite de ces de-

sordres que l'on voit naître des maladies aussi facheuses que celles que je viens de nommer,

LEOCESTE. Ce que vous dites est d'autant plus veritable, que les defauts de la premiere coction ne peuvent jamais estre corrigez ni par la seconde, ni par la troisieme.

POLEMIATRE. Donc puisque nous reconnoissons combien il est necessaire que cette premiere digestion des alimens dans l'estomac soit parfaite, & qu'elle est le principal fondement de la santé & de la maladie ; il est important d'examiner de quelle maniere elle se fait, & de voir en quoy consiste sa perfection, afin qu'ensuite nous puissions mieux decouvrir ses defauts d'où se tirent la pluspart des indispositions qui arrivent non seulement aux soldats, mais aussi au reste des hommes.

LEOCESTE. Je sçay qu'il y a de grandes contestations entre l'ancienne & la nouvelle Medecine, touchant cette matiere qui est fort agitée aujourd'huy, & que les sentimens sont extremement partagez, sur la maniere

dont les anciens & les nouveaux Medecins pretendent que la coction des viandes se fasse dans le ventricule. J'ay même ouï les raisonnemens de quelques Modernes la dessus, & j'ay tâché de m'instruire un peu dans leur école.

POLEMIATRE. Vous avez bien fait, Leoceste, de vous instruire de ces choses: Car enfin on peut dire qu'un Medecin qui ne sçait que la methode & les remedes d'une Secte, n'est pas plus sçavant en son art, qu'un Ingenieur, & un Architecte le sont dans le leur, si l'un ne connoît qu'une sorte de fortification, & si l'autre n'a jamais appris qu'une Ordre d'Architecture: Et comme il y a dans le Genie une maniere de fortifier composée, & dās l'Architecture un Ordre composite, qui renferment ce que les autres manieres, & les autres Ordres ont de meilleur. Aussi dans la Medecine on peut former sur les Sectes diverses qui la partagent, une Methode composée de ce qu'elles ont de plus raisonnable, en rejetant leurs erreurs.

Il faut pourtant prendre garde que

Elegan-
tis me di-
ci nomē
hodie
vix susti-
nebit, qui
ne fecit
Chimiam
Sennert.
de nat.
Chym.
an p. 13.

ceux qui ne sçavent rien des nouvel-
les opinions, & qui n'en connoissent
pas l'utilité, ne vous fassent passer
pour un Empirique ou pour un Chy-
miste ; quoiqu'au sentiment de Sen-
nert, personne ne puisse aujourd'hui
se dire un Medecin accompli, sans la
connoissance de la Chymie que l'on
Professe publiquement dans la plus
part des Academies de Medecine de
l'Europe.

Mais dites-moy de bonne foy, Leoceste, que jugez-vous de ces différentes manieres de philosopher ? car je serois bien aise de sçavoir votre pensée la dessus avant que de vous dire la mienne.

LEOCESTE. J'avouë franchement qu'il est assez difficile à qui n'a pas encore pris parti, de se déterminer au choix d'une opinion, parmi une si grande contrariété de sentimens ; & après avoir longtems balancé, l'esprit en suspens ne sçait de quel côté pancher : de maniere qu'il ne reste souvent de ces sortes de disputes, comme presque de toutes les autres en matiere de Philosophie naturelle,

que du doute & de la confusion. Car enfin nous autres Medecins nous nous attachons aux choses qui frappent les sens, & dans les subtilitez de l'école, nous ne nous vantons pas d'avoir la veüe assez penetrante pour voir les idées de Platon.

POLEMIATRE. Cette indetermination en matiere de sciences, sur tout pour celles dont l'usage regarde le bien de la Police & du Public, est fort dangereuse, & en Medecine on peut dire que c'est fonder sur le sable, que d'établir une pratique sur des principes vagues & indeterminés. C'est ce que nous reprochent sans raison, ceux qui ne peuvent souffrir qu'il y ait aucune controverse parmi nous, qui ne croiroient pas qu'il y eut un foye, si on ne l'exposoit à leur veüe, & qui voudroient que tous les ressorts de nôtre machine se démontassent & se rétablissent comme ceux d'une montre.

Il est vray que cela seroit à souhaiter : Mais quoique l'Auteur de la Nature nous ait batis autrement qu'une Montre, & qu'il ait renfermé beau-

§4 I. ENTRETEN.

coup de mysteres dans nôtre structure ; ils ne sont pas tous impenetrables à l'esprit humain ; on en découvre tous les jours , & la recherche que tant de sçavans hommes en ont faite jusqu'à cette heure , n'est pas une vaine recherche , ni une pure illusion.

Si toutes nos connoissances devoient être des demonstrations , & si on ne pouvoit rien connaître sans demontrer , il faudroit bannir la plus part des sciences , & des beaux arts , & mettre ceux qui les professent aux elemens d'Euclide ; ou plutôt il faudroit les renvoyer avec le reste des hommes parmi les bêtes dans les Forests , & dans les deserts , d'où la Philosophie les a tirez pour les instruire.

Il n'est pas moins difficile de toucher au doigt la cause qui fait que le feu brûle , que celle qui entretient la fièvre ; cependant laissera-t-on brûler une maison sans secours , parce que les Physiciens ne conviennent pas entr'eux de la nature de l'element qui la devore , & ne se servi-

ra-t-on pas de tous les moyens que l'expérience & l'industrie peuvent fournir pour éteindre l'embrasement. De même parce que l'on peut douter du véritable foyer de la fièvre, se laissera-t-on brûler par ses flâmes, & pour étouffer ce feu couvert, ne doit-on pas se servir des remèdes utiles & connus.

Le peu de certitude que nous avons de l'origine des fontaines, & du flux & du reflux de la Mer, n'empêche pas que l'on n'oppose des digues aux inondations des eaux, & qu'on n'en divertisse le cours; & c'est ainsi que par des remèdes efficaces nous travaillons à détourner les inondations catarrheuses de nos humeurs, quoiqu'on ne convienne pas toujours de la source de ces débordemens.

Après tout, la Pratique n'est pas une esclave de la Théorie, & celle-ci ne luy commande pas à baguette. La première est comme une honnête Suivante qui a la liberté de dire quelquefois son sentiment à sa Maîtresse; & elles prennent souvent les

avis l'une de l'autre. Les idées qu'on a des maladies ne sont pas des idées immuables ; ni des veritez éternelles, comme parlent les Philosophes ; elles s'accroissent avec l'expérience, comme l'expérience s'accroît avec elles, & le Bon-sens doit toujours être l'arbitre de cet accommodement.

Ainsi les diverses opinions des Medecins, qui ne sont pas toutes formellement opposées, n'inferent pas toujours des remedes differens & opposez, & quelque sentiment qu'on ait eu jusqu'icy touchant la cause de la Pleuresie, je ne vois pas qu'aucun Medecin un peu raisonnable y ait jamais défendu la saignée, à moins qu'à l'exemple de Vanhelmont qui la condamne dans cette maladie, il n'ait pris de propos délibéré le contrepied de la Medecine.

Il suffit donc pour nous acquiescer de notre devoir, que nous nous appliquions fortement à nous assurer de nos principes ; c'est-à-dire, autant que nos lumieres peuvent s'étendre, & que la matiere qui doit faire l'ob-

jet

jet de nos veilles, peut le permettre, afin que nôtre Pratique en soit & plus solide, & plus éclairée.

Mais, Leoceste, pourquoy demeurez dans le doute à l'égard de la digestion? Nos premiers Oracles ne se sont-ils pas expliquez assez nettement là-dessus, & ne trouve-t-on pas dequoy se satisfaire dans trois Livres entiers que Galien a laissez à la Posterité, touchant les Facultez naturelles?

LEOCESTE. Il est vray qu'il semble qu'on ne pouvoit rien ajoûter à ce qu'en a dit ce grand Genie, & qu'il suffisoit de le bien entendre, & bien interpreter. Mais depuis que l'on commence à revoquer en doute l'autorité des Princes des sciences, les maximes qu'ils nous ont laissées, après avoir passé assez long-tems pour des Loix & des Decrets inébranlables, ont perdu presque tout leur credit, & nous ne sommes plus au siècle, où l'on s'étoit tenu par la plus part des disputes, & tranchoit plus de nœuds difficiles que n'auroit fait le fabre d'Alexandre.

K

POLEMIATRE. D'où vient ce revers de medaille ?

LEOCESTE. Depuis que de certains Philosophes ont voulu se mêler de tirer la quintessence de toute chose, ils ont renversé la Physique d'Aristote , & d'un même coup toute la Medecine.

POLEMIATRE. Vous parlez sans doute des Reformateurs des vieilles erreurs de la Philosophie ; des nouveaux Physiciens , Mathematiciens, Anatomistes , Chymistes.

LEOCESTE. Je ne doute nullement que vous ne connoissiez tous ces Messieurs ; car nous autres Medecins de Province , nous avons souvent les oreilles battues de certaines opinions nouvelles que des curieux qui ont voyagé comme vous, nous apportent de tems en tems , & qu'ils ont apprises assurément dans l'école de ces Docteurs modernes. On diroit à les entendre parler d'eux , que ces Novateurs sont les seules depositaires des mysteres de la Nature, qu'ils sont envoyez pour tirer l'An-

riquité de l'aveuglement où ils pre-
tendent qu'elle a demeuré jusqu'à
cette heure ; & que sur quelques dé-
couvertes particulieres dont on fait
aujourd'huy tant de bruit , ils ont
droit d'établir une reforme generale
dans les sciences.

POLEMIATRE. Vous parlez d'un
ton à faire voir , que ces choses ne
vous plaisent gueres. Mais que nous
importe que la verité sorte du puits
de Democrite , ou du fourneau des
Chymistes ; ou bien que les Anato-
mistes la tirent avec leurs couteaux
des entrailles mêmes de la Nature,
pourveu que la lumiere de son flam-
beau dissipe nos tenebres.

C'est-là le sentiment de tout ce
qu'il y a eu de grands Philosophes
dans l'antiquité ; & quoiqu'il s'en
trouve parmi eux qui ont établi des
Sectes particulieres ; ils ne s'y sont
pourtant pas si fort assujettis , qu'ils
n'aient emprunté des lumieres les
uns des autres ; qu'ils ne se soient
servis reciproquement de leurs prin-
cipes & de leurs axiomes ; & qu'en-
fin ils n'aient fait entr'eux un com-

K ij.

merce honnête de sciences.

Galen.
lib. de
cogn.
cur. animi
affect.
Idem lib.
de procra-
stinitis.

Galien même assure qu'il a tous jours suivi très-exactement le conseil de son Père qui luy recommandoit de ne se donner à aucune Secte. Eh quoy ! l'impertinence des Sectateurs d'Erasistrate, n'étoit-elle pas punissable, d'avoir pour maxime, qu'il falloit plutôt trahir leur patrie que leurs dogmes.

LEOCESTE. Il faut pourtant qu'il y ait de l'uniformité dans les sciences, & une certaine liaison entre leurs principes, & les conséquences qui s'en tirent, qui ne peut pas être commune aux diverses Sectes qui partagent une même science.

POLEMIATRE. La diversité qui est entre les Sectes, n'est pas toujours si grande, qu'on ne puisse bien les concilier par quelque'endroit, & qu'on n'y trouve quelque voye d'accordement.

LEOCESTE. Pour moy je n'en trouve point pour de certaines choses, entre la doctrine des anciens, & celle des Modernes.

POLEMIATRE. J'en tombe d'accord

cord avec vous , pour de certaines choses : Car sans parler des découvertes que les Arts & les Sciences ont faites de nos jours , sur tout les Mathematiques , & la Physique qui ont inventé des verres , & des lunettes dont elles se sont servies pour découvrir des taches sur le corps du Soleil , des montagnes & des Mers sur celui de la Lune ; les yeux , les pieds , les écailles d'un ciron ; & pour faire de la mouche de Lucien un Elephant : sans parler, dis-je , de ces inventions , l'Anatomie seule a mis au jour dans ce siecle, des veritez qui non seulement ont été inconnues aux Anciens , mais qui font voir qu'ils se sont trompés en beaucoup d'endroits : Témoins les veines lactées découvertes par Azellius , le reservoir du Chyle & le Canal Thoracique par Pecquet ; la circulation du sang par Hervée ; les vaisseaux lymphatiques , & la lymphe par Bartholin le fils ; le canal du Pancreas par Wirsungus ; le suc pancreatique par Sylvius de le Boë ; les conduits salivaires par War-

Lucien
dans la
louange
de la
mouche.

L

ton, & par Stenon; sans parler des œufs que Kerkerin prétend avoir découverts dans la matrice; témoins enfin, tant d'autres découvertes qui se font encore tous les jours. Il ne s'ensuit pourtant pas que nous devions les rejeter, parce qu'elles sont opposées aux maximes des Anciens; au contraire, il faut les examiner, & voir ce qu'elles contiennent de bon, pour en faire nôtre profit, & l'accommoder, s'il se peut, à l'ancienne doctrine.

Car de même que parmi une infinité de sujets que les trois familles Animale, Vegetable, & Minerale fournissent, un habile Chymiste choisit les plus propres pour en tirer la matiere des remedes: Nous devons faire la même chose à l'égard de tant d'opinions différentes qui ont toujours partagé la Philosophie naturelle, & la Medecine, & nous arrêter aux plus raisonnables.

LEOCESTE. Je ne desapprouve pas tout-à-fait ces inventions, ni vôtre raisonnement; mais je doute fort si ce que l'on peut dire de nou-

veau sur la preparation des alimens dans l'estomac , vaut mieux que ce que les Anciens nous ont laissé touchant cette matiere. Pour moy, je trouve dans ceux-cy dequoy me satisfaire ; & je suis persuadé que la Faculté concoctrice du ventricule, aidée des esprits , & de la chaleur naturelle de ce viscere ; & de celle des autres parties voisines , suffit pour la coction des viandes , après qu'elles ont été brisées & mouluës avec les dents , & detrempées par la salive.

Car comme la Nature a donné des fonctions particulieres aux parties principales de nôtre corps ; on ne doit pas douter qu'elle ne les ait pourveuës en même-tems , d'une faculté qui les rend capables d'exercer ces mêmes fonctions. Ainsi les esprits animaux sont produits dans le cerveau , les vitaux dans le cœur, le sang dans le foye , le lait dans les mammelles , le chyle dans l'estomac , par la vertu spécifique de ces mêmes parties.

POLEMIATRE. Cela est bien-tôt

L ij

dit : Mais sans m'arrêter en détail à tout ce que vous venez d'avancer touchant l'usage des parties que vous avez nommées , duquel on ne convient pas tout-à-fait avec vous ; ne sortons point du ventricule auquel nous nous sommes bornés ; & disons que cette vertu prétendue qu'on luy donne , n'est pas capable avec tous ses esprits , & avec toute sa chaleur , de produire ce merveilleux changement qui se fait des alimens en chyle. Car outre qu'on a raison de douter de l'existence de ces sortes de facultez dont la nature est inconnue , & qu'on les admet sans nécessité , puisqu'on peut bien s'en passer ; il est certain que la chaleur naturelle qui est leur principal instrument , est trop foible , pour digérer les petits poissons que les gros engloutissent tous entiers , les os que les chiens dévorent , & le fer que l'autruche avale.

LEOCESTE. Je vous vois déjà venir de loin : Sans doute vous allez rapporter l'expérience des petits os de pieds de moutons dont on met

une partie bouillir dans une marmite pleine d'eau, & dont on donne l'autre en même tems à un chien, afin de sçavoir qui les aura plutôt cuits, ou de la marmite, ou de l'estomac du chien.

POLEMIATRE. Cette expérience n'est-elle pas convaincante; & puis qu'après avoir fait bouillir ces os sur le feu, pendant trois heures, sans aucune alteration sensible dans leur substance, on a trouvé que la même quantité qu'on avoit jetée au chien, étoit presque entièrement digérée dans son ventricule pendant le même espace de tems; ne doit-on pas conclurre de-là, que la digestion n'est pas un effet de la chaleur qui est beaucoup plus grande dans la marmite, que dans l'estomac du chien.

LEOGESTE. Quand on n'auroit rien à dire contre ces expériences que vous apportez du chien & de l'autruche, qui sont des expériences fort suspectes, même à l'égard des petits os qui ne reçoivent presque point d'autre changement que celui

L. iij.

d'avoir été brisez & divisez fort menu par les dents du chien ; quand dis-je tout cela seroit veritable, vous nous apportez-là une belle comparaison de la chaleur naturelle & vitale de l'estomac, avec celle d'une marmite. Vous sçavez comme Hippocrate parle de la premiere, & qu'il n'en parle pas comme d'une chaleur forte & vehemente ; mais comme d'un feu doux & lent, tel qu'est celui qui entretient nôtre vie : Outre que je n'ay pas attribué à la chaleur seule, la digestion des viandes, à laquelle l'estomac contribuë par une propriété qui luy est toute particuliere, & même, selon Galien & Fernel, il y contribuë de toute la substance.

Triticū
homo
rundit
lavat
molit
esque
i, ne sub-
alto uti-
tur, neq;
vehemē-
ti quidē
igne in
corpore
confici-
tur, sed
leni.
Hippoc.
lib. 1. de
Dietā.
Galien.
lib. 3. de
natural.
facult.
Fernel.
lib. 6. de
function.
et hum.
6. 1.

POLYMATRE. Je viens déjà de vous dire quel est mon sentiment sur ces facultez, proprietiez, vertus, dans le sens que vous les prenez avec le vulgaire : Je vous dis encore que ce ne sont que de beaux termes dont quelques Philosophes se sont servis de tout tems, comme d'un voile, pour couvrir leur igno-

rance, & pour expliquer un *Jene* *scay quoy* qu'ils ne sçauoient com-
prendre. Apparemment ces Mes-
sieurs ne se souviennent pas de la
défence qui leur fut faite autrefois
de plus forger de nouveaux noms,
& de parler de ce qu'ils n'enten-
dent point.

Lucien :
l'assem-
blée des
Dieux.

LEOCESTE. Ces defences sont contre ceux qui tombent dans ces defauts.

POLEMIATRE. N'est-ce pas y tomber que de vouloir soutenir que l'estomac cuit les alimens par une vertu occulte & inconnue qu'on nomme pourtant *Chilopoietique* : Et n'est-ce pas parler de ce qu'on n'entend point que de ne pouvoir dire quelle est cette vertu, & cette propriété ? Galien même avoue qu'il ne se sert de ces noms de *Faculté*, & de *Puissance*, que pour marquer des choses qu'il ignore : Ces vertus occultes ont quelque chose de plus caché qu'elles ne disent ; il y a du mystere en cela ; & ces vers découvrent assez en quoy il consiste.

Agentis
causæ
substan-
tiâ quâ-
diuigno-
ramus,
facultatē
eam, sive
potentiā
appella-
mus. Gal.
de nat.
facult. l.
1.

Noire esprit qui toujours se flatte,
 Et qui d'un abyne profond
 Croit pouvoir découvrir le fond,
 Ne veut pas que son foible eclatte:
 Pour montrer qu'il connoît ce qu'il ne
 connoît pas.

Il tache à nous duper sous quelques
 faux appas;

Il forge un nom à l'avanture,
 Dont il marque un objet qu'il n'a ja-
 mais connu,

Et d'une trompeuse peinture,

Fait le portrait d'un Inconnu:

Il nomme enfin une Chimere,

Contre les loix de la Grammaire,

Un monstre qu'on n'a jamais vu,

Et donne à ce beau fruit que produit la
 cervelle,

Sans sçavoir quel il est, le nom d'une
 femelle.

C'est ainsi que l'esprit qui se croit si
 parfait,

Se repaît vainement de fantômes fi-
 voles,

Et n'ayâ pas de quoy nous payer en effet.

Il veut nous payer en paroles.

LEOCESTE. Ces vers sont contre
 vous, Polemiatre, & en me don-
 nant

nant de belles paroles, vous vous servez de la même monnoye que vous condamnez.

POLEMIATRE. Vous connoissez bien, que je ne suis pas pour des facultez ensevelies, & enterrées, non plus que pour des thresors cachez dont on ne peut pas se servir. Après tout on ne sçauroit assurer raisonnablement que ce qui sent la Qualité & la Puissance soit toujours d'une naissance obscure, & que ce qui porte le nom de Vertu, ne fasse jamais d'éclat, & demeure toujours dans les tenebres. Croyez-moy, Leoceste, suivons le conseil d'Ariste à Eugene, sur le *Je ne sçay quoy. Ne disons plus rien d'une chose qui ne subsiste que parce qu'on ne peut dire ce que c'est.* *Entretiens d'Ariste & d'Eugene.*

LEOCESTE. Cependant quoique la faculté concoëtrice dont nous parlons, soit occulte, ses effets sont evidens, & ils nous la donnent assez à connoître.

POLEMIATRE. Vous voulez dire qu'ils nous donnent à connoître qu'ils dépendent d'une cause; mais

M

ils ne nous convainquent pas que ce soit une faculté semblable à celle que vous voulez établir.

LEOCESTE. Pour moy je ne connois point de causes de la digestion, qui soient plus claires que celles que j'ay apportées ; si vous en avez d'autres, nous les examinerons.

POLEMIATRE. C'est ce que nous allons voir : Mais quant à ce que Galien & Fernel ajoutent que le ventricule contribue aussi de toute sa substance à la coction des alimens, ce secours n'est nullement nécessaire ; puisque l'on peut dire en quelque manière que l'estomac ne concourt point autrement à cette action, qu'un vaisseau dans lequel on met des matieres pour les digerer à une chaleur modérée, concourt à leur digestion.

LEOCESTE. C'est à dire que suivant cette doctrine, un Matras, ou une Cucurbite, & l'estomac font la même chose ; lequel se trouvant placé sur les boyaux qui contiennent les matieres excrémenteuses, est comme une cucurbite sur un fumier, dans laquelle on a mis des substances

cruës pour les digerer.

POLEMIATRE. On ne veut pas pousser les choses si loin ; on se contente de faire voir que comme ces vaisseaux reçoivent avec les matieres , le menstrué dans lequel elles se digèrent , ou le dissolvant qui doit les dissoudre : de même le ventricule est destiné pour contenir non seulement les viandes , mais encore une liqueur acide qui approche des dissolvans , & des eaux fortes , par le moyen de laquelle , & avec le secours de la chaleur naturelle , se fait la digestion.

LEOCESTE. Comment pourrez-vous me convaincre de ces choses ?

POLEMIATRE. Comme vous ne doutez pas qu'une petite portion de pâte levée qui s'aigrit en la gardant , & qui devient ce qu'on appelle le vain , ne puisse fermenter une masse de pâte assez considérable : Aussi vous devez tomber d'accord, qu'une certaine quantité de suc acide qui se trouve dans l'estomac , & qui tient lieu de levain , est capable de dissoudre & de digerer les viandes , en exci-

M ij

tant , agitant , & subtilisant leurs principes actifs , je veux dire les parties spiritueuses , sulphureuses , & salines qu'elles contiennent.

LEOCESTE. Cela ne conclut rien encore , à moins que vous ne me fassiez sentir cette liqueur acide que vous supposez dans le ventricule.

POLEMIATRE. Si vous y avez pris garde , vous devez vous être aper-

In longis
levitati-
bus inte-
stinorum
si ructus
acidus
superve-
niat, qui
prius nō
erat, bo-
num est
signum.
Hipp. 6.
aphor. 1.
Neque
ructus a-
cidi sūt,
nisi pi-
suis piz-
sertim a-
cida in
ventri-
culo a-
bundet.
Gal.
Com. in
6. aph. 1

çu de certains rapports aigres qui viennent quelquesfois à la bouche; ce sont non seulement des marques de l'abondance de cette liqueur , & le plus souvent d'une bonne diges- tion ; mais ce sont encore des signes assurez de la guerison dans les cours de ventre inveterez , sur tout dans la Lienterie , comme l'assure Hippo- crate.

LEOCESTE. Je me souviens d'avoir senti quelque chose de semblable ; mais je ne l'attribuois pas à cette cause ; au contraire j'en accusois l'in- temperie froide de l'estomac , ou bien quelque amas de pituite acide , d'où dependent quelquefois ces rapports aigres , suivant la pensée de Galien.

POLE-

POLEMIATRE. Ceux à qui vous avez ordonné le Mars préparé pour remède, ne vous ont-ils jamais dit qu'ils sentoient peu de tems après l'avoir pris, une odeur de soufre, ou comme s'ils eussent mangé des œufs durs trop cuits?

LEOCESTE. Ils m'en ont fait souvent des plaintes; & je m'en suis étonné.

POLEMIATRE. Cela se fait par l'action de l'acide du ventricule sur le fer: De même que l'esprit de vitriol versé sur la limaille d'acier, envoie une odeur de soufre fort désagréable. Outre ces expériences, vous sçavez l'aventure de Vanhelmont & du petit moineau qui luy mordit bien ferré le bout de la langue, & qui luy fit sentir en même tems une aigreur très-piquante, qui sortoit de son jabot. Riviere qui est un grand Patron de Facultez, n'assure-t-il pas qu'il guerit d'un cours de ventre fort opiniâtre, en mangeant des œufs durs, trempez dans du vinaigre qui réveilla l'acide naturel de son estomac. Mais que diriez-

Rivierius
Prax.
Medic.
lib. 9.
cap. 5.

N

vous, Leoceste, si je vous faisois voir que Galien met cette liqueur acide à la tête de toutes les causes qu'il apporte de la digestion?

LEOCESTE. Si vous le faites, je renonce à toutes les Facultez.

POLEMIATRE. Ecoutez-le : voicy comme il parle de la Chylification: *On jugera, dit-il, que la dissolution des alimens dans l'estomac doit être incomparablement plus parfaite, que celle qui se fait des mêmes alimens dans la bouche, en les mâchant, si l'on considère que la pituite, la bile, la chaleur, les esprits, & toute la substance du ventricule contribuent à cette action.*

LEOCESTE. Je ne trouve là rien d'acide.

POLEMIATRE. Goûtez bien cette pituite, vous y remarquerez sans doute de l'acidité.

LEOCESTE. La pituite que Galien reconnoît dans l'estomac, doit être douce, ou insipide, & non pas acide, lorsqu'elle est en son état naturel.

POLEMIATRE. Ce que vous dites, se détruit par Galien même qui assure dans son Livre de la Plénitude,

Incom-
parabilis
est cibo-
rum alte-
rationis
excessus,
si & quæ
in ventre
est pitui-
ta, & bi-
lis, & spi-
ritus &
calor, &
tota
ventris
substan-
tia assi-
mentur,
Galen.
lib. 3. de
natur. l.
facul.

Idem.
lib. 2. de
natur. l.
facul.

Appeten-
tiæ causa
ad os
ventricu-

que l'appetit est causé par la pituite, qui s'amasse à l'orifice supérieur de l'estomac : Or cette pituite ne cause l'appetit qu'autant qu'elle est acide, comme l'avoué le même Auteur dans le même Livre ; car si elle étoit insipide, elle donneroit plutôt du dégoût que de l'appetit : D'où il s'ensuit que la pituite que Galien reconnoît dans l'estomac est acide, & non pas insipide, comme vous voulez soutenir.

LEOCESTE. Cét argument ne conclut pas ; parce que Galien parle en cet endroit d'un appetit deregulé, & d'une faim canine, qui dépend d'une trop grande abondance de pituite acide, comme font assez voir les mots *Redundat*, & *Famelici* qui sont dans le texte du même Auteur, si la memoire ne me trompe.

POLEMIATRE. Et bien, si la trop grande quantité de pituite acide fait l'appetit deregulé, une quantité modérée de cette même pituite fera l'appetit réglé : Ainsi on n'a qu'à la diminuer pour causer l'appetit naturel. Outre que par le mot de *pituite*,

li perti-
ner, in
quo si
colliga-
tur pi-
tuita ap-
petitio-
nes exci-
tat. Idem
lib. 6.
Plenit.

Ex acida.
(pituita)
cum re-
dundat,
fiunt fa-
melici.

Ibid.
Pituita
que in
ore habet-
tur & li-
chenum
remedi-
um est,
& scor-
pios fra-
tim ne-

eat. Idē
lib. 3. de
natural.
facul.

Galien entend aussi la salive, c'est à dire, un suc acide approchant de celui du Pancreas, comme on peut l'inferer des proprietés qu'il luy attribué de guerir les dartres, & de tuer les scorpions, qui sont des preuves évidentes de son acidité.

LEOCESTE. Quand même Galien seroit de ce sentiment, dont il est pourtant bien éloigné, je me trompe fort, Polemiatre, si vous ne prenez le change, & si ces rapports aigres que vous attribuez à un ferment particulier que vous supposez dans l'estomac avant la digestion, ne viennent des alimens mêmes, lorsqu'ils commencent à se dissoudre, ou lorsqu'ils se corrompent, comme il arrive dans cette espèce d'indigestion qu'on nomme *Cruditè acide*.

Car la coction des viandes dans le ventricule, se faisant par une espèce de corruption qui tend à une autre substance, à sçavoir le chyle, il est certain que par le changement qu'elles souffrent alors, leurs parcelles étant divisées, & dissoutes peu-

Quod si
leve ali-
quod
impru-
matur
coctio-
nis ve-
stigium,
sive itque
ciborum
matura
aut mo-
dice tem-
perata,
aut frigi-
dior, aci-
di ructus
innotu-
buntur.
Idem.
de Sympt.
causis
lib. 3.

vent causer cette aigreur que nous remarquons dans la plupart des liqueurs , lorsqu'elles se corrompent en se fermentant ; comme dans le vin , la biere , le cidre , le lait , & d'autres substances , ou composez tant naturels qu'artificiels.

Même un Medecin de ma connoissance , qui ne reconnoît que la chaleur naturelle pour cause principale de la digestion , a eu la curiosité de faire l'experience qui suit , pour appuyer ses conjectures.

Il a pris une certaine quantité de pain , de chair crüe , & d'eau commune , & après avoir mêlé assez exactement le tout ensemble , il en a mis une partie à la chaleur du fumier , dans un matras , sur lequel il avoit adapté un autre petit matras de rencontre , les ayant bien lutez à leur jointure ; & il a exposé à l'air l'autre partie dans un vaisseau ouvert.

POLEMIATRE. Et bien , qu'en est-il arrivé ?

LEOCESTE. Quelques heures après , il a remarqué une acidité fort sen-

sible, dans le premier vaisseau, & il a trouvé dans l'autre, un goût fade & insipide : D'où il conclut que comme cette acidité ne venoit que des matieres contenuës dans le matus, qui commençoient à se fermenter, & à se dissoudre, par la chaleur du fumier, qui excitoit les parties actives de ces substances mélangées, & les exaltoit en les faisant circuler, comme dans un Pelican; il conclut, dis-je, qu'il en devoit être de même, à l'égard de l'acidité, qui sort de l'estomac, qui ressemble, en quelque maniere, à un vaisseau circulatoire; & qu'ainsi on cherchoit en vain ce prétendu ferment ailleurs que dans les alimens mêmes.

POLEMIATRE. On ne nie pas que quelque portion de viandes digérées, qui reste dans les plis de la membrane interieure du ventricule, après la digestion, ne puisse servir de levain pour une autre fermentation d'alimens; Mais d'assurer qu'ils se fermentent d'eux-mêmes, sans autre secours que de la chaleur na-

naturelle ; c'est ce que l'on ne peut pas accorder , non seulement parce que l'expérience nous fait voir qu'une masse de pâte , à quelque degré de chaleur qu'on l'expose , ne se fermente pas d'elle-même sans levain , mais encore , parce que les divers alimens que nous prenons , suivant les lieux , les tems , les saisons , étant de différente nature , & manquant quelquefois d'une suffisante quantité de ces parties actives qui causent la fermentation , & d'autrefois en ayant trop ; il s'en suivroit un perpetuel desordre dans la coction des viandes , même à l'égard des personnes les mieux réglées au boire & au manger.

LEOCESTE. Nous voyons pourtant que le Vin , le Cidre , le suc des herbes , & quelques préparations de viandes & de medicamens , se fermentent d'elles-mêmes , sans l'addition d'aucun levain.

POLEMIATRE. Cela arrive , parce que ces liqueurs , ces suc , ces préparations ont beaucoup de parties spiritueuses , sulphureuses & salines

qui tiennent lieu de levain. Ce qui ne se peut pas dire de la plupart des alimens dont se servent les païsans & les soldats, qui sont quelquefois contrains de se contenter de pain & d'eau, pour toute nourriture ; mais qui digerent à miracle.

Pour ce qui est de l'experience de vôtre amy, supposé que ses observations soient fidelles, & qu'il y ait apporté toute l'exactitude requise ; on peut dire que l'acidité qu'il a remarquée , venoit des parties salines qu'une legere fermentation qui tend à pourriture, avoit rendus fluides, en rompant le lien qui les attachoit aux autres principes de ces substances melées ensemble. Mais la fermentation dont il s'agit, est bien differente de celle-là, & le changement de substance qui en resulte, bien éloigné de cet état de pourriture : Et il ne faut pas croire qu'il se fit jamais dans un matras, une digestion parfaite de ce mélange de pain, d'eau, & de chair crüe, à moins qu'on ne jettât dessus quelques gouttes de cet acide merveilleux, par le moyen duquel

quel Tachenius se vante de changer
en chyle, en quatre ou cinq heures
de tems, toutes sortes d'alimens mis
à une simple chaleur dans un vaisseau
de verre.

*Hippo-
crat. Chy-
mic. cap.
13.*

LEOCESTE. Si cet Acide a le
pouvoir de dissoudre des substances
aussi dures & aussi solides que celles
qu'il dissout dans l'estomac de quel-
ques animaux; & s'il est semblable
aux eaux fortes, comme vous dites,
d'où vient qu'il n'agit pas sur l'esto-
mac, & qu'il ne perce pas ses mem-
branes, comme le Sublimé les perce
à ceux qui en ont avalé: Car vous
sçavez que ce Dragon furieux, com-
me les Chymistes l'appellent, tire sa
corrosion, des sels acrés sublimés
qui font, lorsqu'ils deviennent flui-
des par la distillation, toute la force
de ces eaux caustiques & brûlantes
qu'un Auteur moderne appelle des
eaux armées, à cause de leurs pointes,
& de leurs aiguillons, & que l'on
pourroit aussi nommer un feu liqui-
de, lequel tout froid qu'il est, brûle
en humectant, & réduit en cendres
les corps les plus durs, en les pre-

*Villis
de fermât
cap. 9.*

cupitant dans l'eau.

POLEMIATRE. Cét Acide fait sentir son action aux fibres nerveuses de ce viscere, lors qu'il est vuide, par des picotemens qui excitent en nous cette sorte de sensation que nous appellons la faim, ou l'envie de manger : Et il a tant d'activité dans l'estomac des petits enfans qui ont les membranes de cette partie fort tendres & fort delicates ; qu'il les fait crier à la faim presque à tout moment.

Mais sa vertu ne consiste pas dans une acreté corrosive semblable à celle qu'on remarque dans les eaux fortes, & regales ; & quand elle y consisteroit, il ne faut pas s'étonner si le ferment qui agit sur les viandes, n'agit point sur l'estomac ; parce que la disposition des membranes de ce viscere étant fort dissemblable à celle des viandes, ne donne pas prise au même agent, comme le dissolvant qui dissout l'or, ne peut pas dissoudre l'argent, non plus que celui qui dissout l'argent, ne peut pas dissoudre l'or : Outre que cet Acide qui

est mêlé avec d'autres humeurs qui se trouvent toujours dans le ventricule, lors même qu'il est sans aliments, n'ayant pas ses parties unies, a beaucoup moins de force, comme l'esprit de nitre perd sa corrosion, lors qu'on en jette quelques gouttes dans un verre d'eau commune. Aussi n'est-ce que pour donner une idée de ses vertus merveilleuses qu'on le compare à ces dissolvans ; & l'on reconnoît des ferments particuliers presque en chaque espece d'animaux ; d'où vient que quelques-uns digèrent des matieres que d'autres ne sauroient dissoudre.

LEOCESTE. Vous voulez dire que c'est un acide volatil, & vital, comme quelques uns l'appellent, qui est particulier à l'estomac, & qui a une certaine vertu qui le rend capable de digérer les viandes. Que ne dites-vous encore qu'il est de différente nature en chaque Individu de même espece ; & que c'est de là que vient l'aversion que nous avons pour de certaines viandes que d'autres appetent, & que nôtre estomac ne peut

84. I. ENTRETIEN.

ιδιοσυ-
κρασία.
i. e. pro-
pria &
peculiaris
constitu-
tio.

pas digérer , comme le leur. Tout ce-
la ne revient-il pas à la propriété de
la faculté concoctrice , ne dites-vous
pas la même chose en d'autres termes
& ne retombez vous pas sur l'*Idiosyn-*

cratie de votre ferment, pour me ser-
vir de ce mot ; quoique vous vou-
liez nous faire entendre le contraire.

POLEMIATRE. Je ne sçay si je m'ex-
plique bien : mais mon sentiment là-
dessus est fort éloigné du vôtre.

LEOCESTE. Votre sentiment ne
diffère du mien qu'en une chose , qui
est que vous mettez un certain fer-
ment à la place de la faculté conco-
ctrice ; c'est à dire le valet à la place
du maître : Car enfin la fermenta-
tion n'est pas tout ce qu'on pense :
Mais vous ne pouvez pas nier que
vous ne reconnoissiez dans ce levain
la même vertu que je reconnois dans
la faculté concoctrice.

Outre cela , on pourroit même in-
ferer de la nature des acides , un effet
tout contraire à la dissolution des
viandes : car comme ils se tirent des
parties salines des corps , devenus
liquides ; & que le propre des sels
est

est de conserver les mixtes, plutôt que de les dissoudre, & les détruire; il s'ensuit que la digestion étant une espèce de corruption qui se fait des alimens dans l'estomac, doit être plutôt retardée qu'avancée par les acides.

POLEMIATRE. D'où vient donc, que la plus part des viandes salées sont à moitié cuites, & que bien des gens en mangent sans les faire cuire; n'est-ce pas le sel qui les digere; & n'est-ce pas pour cette raison qu'il fait le principal assaisonnement de nos viandes & de nos ragouts. Cependant nous n'aurions jamais fait, si nous entrions en de plus grandes contestations sur cette matière.

LEOCESTE. Voulez-vous, Polemiatre, que je vous dise tout net en un mot, mon sentiment sur ces diverses manières de raisonner; c'est que les Modernes qui joignent à la raison l'expérience & la Mécanique, appuient leurs conjectures d'exemples & de similitudes qu'ils tirent de la Physique, de la Philosophie experi-

P

mentale, des opérations de Chymie, des ouvrages & des fabriques des Arts; ce qui nous touche d'abord davantage que les raisonnemens abstraits de la plupart des Anciens qui ne nous payent que d'idées vagues, & de conceptions indéterminées qui ne frappent point les sens. Mais à la vérité les uns & les autres disent souvent la même chose en des termes différens.

POLEMIATRE. N'est-il pas vray, Leoceste, que lorsqu'un Chymiste qui assure, par exemple, que le calcul des reins se forme par congélation, & par l'union d'un acide à un alkali, prend de l'huile de tartre par défaillance, sur laquelle il verse de l'esprit de Vitriol bien rectifié, pour faire le Tartre vitriolé, après que l'humidité qui reste de ce mélange, est évaporée : N'est-il pas vray, dis-je, que cette expérience qui saute aux yeux explique mieux la production de la pierre dans les reins, que lors qu'on dit que c'est un effet de la chaleur extraordinaire de ce viscere, laquelle dessèche & durcit une matiere piqui-

*Tartre,
Vitriol*

teuse, gluante & terrestre; où bien que cela vient d'une certaine disposition que cette partie a au calcul.

LEOCESTE. Il semble que cette expérience l'explique mieux: mais ce raisonnement nouveau qui n'est fondé que sur une comparaison, ne nous convainc pas que ce qui se passe dans les reins pour former la pierre, & ce qu'on nous fait voir dans le matras, par le mélange de l'huile de Tartre, & de l'esprit de Vitriol, soit la même chose.

POLEMIATRE. On n'assure pas que la pierre des reins soit du Tartre vitriolé; mais on veut dire qu'il est probable qu'elle se fait par le concours des parties acides des humeurs avec les tartareuses, & les alkalisées, & que ces parties acides approchent en quelque manière de la nature de l'esprit de Vitriol, comme les tartareuses ont quelque rapport avec l'huile de Tartre.

LEOCESTE. Ce ne sont-là tout au plus que de simples conjectures, & qui peut se persuader que l'Art qui n'est que le singe de la Nature, lui ser-

ve de modele pour ses operations?

Ne diriez-vous pas aussi, pour expliquer, par exemple, la promptitude, & la force des mouvemens volontaires, suivant ces nouvelles manieres de philosopher, que les esprits animaux qui influent, & qui habitent dans les muscles, sont comme autant de petits ressorts qui les font jouir, ou bien que ce sont des substances spiritueuses & salines qui venant à se mêler avec quelque matiere nitro-sulphureuse que le sang arteriel fournit, prennent feu, lorsque comme une étincelle, l'instinct du mouvement leur est envoyé du Cerveau, & font voir dans les canaux insensibles des nerfs une impetuosité semblable à celle que la poudre nous fait remarquer dans les canons des armes à feu.

POLEMIATRE. Vous avez bien de la peine à goûter ces nouvelles hypotheses qui expliquent si bien les maladies, & les effets naturels; vous êtes trop delicat, & trop difficile à contenter.

Multa
nos mor-
tales la-

LEOCESTE. Je ne suis pas si difficile que vous pensez, & il faut bien se

payer de probabilité & de conjectures, quand les démonstrations nous manquent. Il y a long-tems que je suis persuadé qu'en matiere de Philosophie naturelle, la verité est le Globe d'Hermes, dont le centre est par tout, & la circonference nulle part; que c'est une Pierre Philosophale que beaucoup de gens cherchent, & que peu de personnes peuvent se vanter d'avoir trouvée; & que s'il y a lieu d'esperer de la voir jamais toute nuë, il faut attendre que le mouvement perpetuel l'amene dans la quadrature du cercle.

Je sçay bien aussi qu'il est beaucoup plus facile de démontrer que les angles d'un quarré sont quatre angles droits, que de prouver l'existence des quatre qualitez élémentaires, & que l'on aura bien plutôt tiré la racine cubique d'un Cube geometrique, que de tirer les quatre elements d'un Cube physique.

Je ne desapprouve pas ce qui vient d'un parti aussi bien que de l'autre, quand je le trouve raisonnable & sans contradiction: Je ne suis pas ennemi

tent. cum
non ad-
modum
veritate
præste-
stemus.
Hippocr.
epist. ad
Crates-
viam.

de l'antiquité qui nous instruit, & je suis pour les nouvelles. Découvertes qui nous détrompent, & qui nous rendent plus éclairés. Mais comme il y a de l'opiniâtreté à vouloir soutenir une doctrine que le tems a convaincu d'erreur; c'est aussi une marque de légèreté d'abandonner une vieille opinion, laquelle pour n'avoir pas la grace & l'éclat de la nouveauté, n'en est ni moins solide, ni moins véritable.

POLEMIATRE. Ce que vous dites est raisonnable, & de bon sens: Je sçay bien que vous ne ressemblez pas à ce vieux Professeur en médecine, en présence duquel comme on faisoit un jour une expérience qui démontreroit la circulation du sang; Je suis fâché, dit-il, après qu'on l'en eut enfin convaincu, que cela ne s'accorde pas avec la doctrine d'Hippocrate & de Galien: Cependant je ne laisseray pas de proposer à mes disciples cette nouvelle opinion, comme un Paradoxe agréable pour égayer leurs esprits.

LEOESTE. Cela est assez plaisant.

Mais j'oubliois à vous demander une chose.

POLEMIATRE. Quoy ?

LEOCESTE. D'où vous pensez que cette merveilleuse liqueur vienne ?

POLEMIATRE. Son origine n'est pas si connue que ses effets. Quelques Auteurs la font sortir des extremités de la Cœliaque, & des petites Gastriques qui se distribuent à la membrane intérieure de l'estomac : D'autres la tirent d'une portion de chyle restée entre les plis du ventricule, qui étant devenue acide par l'évaporation de ses parties spiritueuses qui laissent les salines en fusion, acquiert de même que la pâte qui reste dans le pètrin, la nature de ferment. Quelques autres la composent de ces deux liqueurs que je viens de rapporter ; & il y en a qui veulent que la salive soit de la partie. Quelques-uns enfin y ajoutent encore une portion de pituite acide qui s'écoule dans l'estomac par des conduits particuliers qui aboutissent dans les glandes de la tunique veloutée, ou glanduleuse.

LEOCESTE. Voilà une grande variété d'opinions ; pourquoy ne faire pas venir de la ratte dans l'estomac, cette liqueur par le *Vas breve* ?

POLEMIATRE. Avant que de vous répondre , vous ne devez pas vous étonner de cette diversité de sentimens ; car c'est de là que naît la vérité. De quelqu'endroit que vienne cette liqueur acide , cela ne nous importe pas davantage pour la pratique , que quantité d'autres contestations de cette nature. Mais pour satisfaire à votre demande , supposez que la ratte contienne quelque acide , ce passage que les Anciens ont cru ouvert dans le *Vas breve* , se trouve fermé aux Modernes : Et ceux-cy n'ont-ils pas raison de ne donner pas tout à l'autorité , & de réserver quelque chose aux sens. Voulez-vous qu'ils croient encore , que le chyle tire toute sa perfection du ventricule , & qu'il n'a pas besoin de cette nouvelle digestion qui se fait dans les boyaux grêles , par le mélange du suc Pancreatique , & de l'humeur bilieuse qui s'y dégorgent sur la fin
du

du *Duodenum*, pour y causer une seconde fermentation d'alimens.

LEOGESTE. Je croirois bien que les intestins contribuent à la digestion des viandes, ou plutôt du Chyle. Aristote a été de ce sentiment, & Fernel aussi, qui rapporte cette dissolution à une autre cause que celle que vous venez d'alléguer, & qui l'attribue à la Faculté concoctrice des Intestins. Même Veslingius donne le nom de petit estomac au *Duodenum*, à cause de sa capacité; quoique cet Auteur ne regarde les premiers intestins que comme un réservoir qui contient le Chyle, jusqu'à ce que la distribution en soit faite dans les veines lactées.

Aristot. 2.
De part.
animal.
Fernel.
lib. 6. de
functione.
cap. 2.
Laxitate
intestini,
& ampli-
tudine
in signi-
ficiantia
est, ut
majori
ventricu-
lo mino-
rem alte-
rum ad-
dat. Ves-
ling. syn-
tag. ana-
tom. cap.
3.

POLEMIATRE. Il est pourtant plus raisonnable de soutenir que cette seconde digestion dépend de ces deux liqueurs que je viens de nommer, dont l'existence, la nature, & les propriétés nous sont démontrées par l'expérience, que de recourir à une Faculté inconnue: Il semble même que par les mots de *Pancre*, & de *Bile*, qui sont dans le passage que

Q

Galen.
lib. 3. de
natur.
facul.

nous examinions tout - à-l'heure ;
Galien fasse mention de ces mêmes
liqueurs , quoiqu'il les reconnoisse
dans l'estomac.

Sylv. de
le Boë.
Prax.
Medic.
lib. 1.
cap. 10.

LEOCESTE. Je ne nie pas les ex-
periences: Je sçay que Sylvius de le
Boë , après en avoir fait plusieurs , a
établi dans nos corps un Triumvirat
de ces deux substances liquides join-
tes à une troisième qui est la salive ;
& qu'il luy attribue un pouvoir si
grand ; qu'il le considere comme
l'Arbitre de la santé & de la maladie.
Mais pour ne rien dire de la qualité
de ces humeurs , je doute fort qu'une
si petite quantité de liqueurs qui
distillent des canaux Pancreatique
& Biliaire , puisse causer une nou-
velle effervescence au Chyle.

POLEMIATRE. Ce n'est pas à la
quantité du levain qu'on doit attri-
buer cet effet ; mais seulement à
ses parties actives fort exaltées , qui
excitent par leur action , celles qui
sont contenuës dans les matieres fer-
mentées. La bile donc qui renferme
beaucoup de sel lixivial , venant à se
mêler , avec le suc pancreatique qui

est acide , cause dans les petits intestins , & communique en même-tems au Chyle cette sorte de fermentation- qui ne manque jamais d'arriver , lorsque l'on jette quelques gouttes d'un esprit acide sur un sel lixivial, & volatil. C'est par le moyen de cette seconde digestion que le Chyle étant de nouveau divisé, dissout , & séparé de ses parties grossières , & excrementueuses , passe dans les veines lactées qui sont parsemées de glandes par où il se filtre , il se perfectionne , & il se délaye avec la lymphe qui y vient en abondance presque de tous les endroits du corps: Des veines lactées il entre dans le réservoir de Pequet ; de ce réservoir dans le canal thoracique ; & de ce canal dans la veine axillaire gauche, où s'étant mêlé avec le sang, il va se jeter par la veine cave dans le ventricule droit du cœur; de-là dans le gauche par l'artère , & par la veine pulmonaires ; & du ventricule gauche il est poussé dans l'Aorte , pour commencer avec le sang, le mouvement circulaire qui se continuë dans

les arteres & dans les veines de tout le corps.

LEOCESTE. C'est relever trop haute la condition de ces liqueurs excrementeuses, que d'en parler avec tant d'avantage.

POLEMIATRE. Vous vous trompez sans doute, Leoceste, de vouloir les faire passer pour des excréments.

LEOCESTE. Eh quoy ! en donnez-vous le démenti à toute l'antiquité à l'égard de la bile qui se décharge dans les intestins, pour faciliter la sortie des selles ? Pour ce qui est du suc pancréatique, soutiendrez-vous le contraire contre l'opinion de Riolan, de Bartholin, de Veslingius, d'Azellius, de Licetus, de Warton, & de plusieurs autres.

POLEMIATRE. J'ay beaucoup de respect pour ces Messieurs, mais ils ne sçauoient me persuader avec toute leur autorité, que ces deux substances liquides ne soient que de purs excréments ; Car si cela étoit, pourquoy la Nature n'auroit-elle pas inséré leurs conduits, plutôt dans les gros boyaux, où sont les matieres

excre-

excrementeuses, que dans les grêles, pour y corrompre la pureté du chyle, comme Mœbius l'a remarqué des premiers.

LEOCESTE. On ne veut pas dire que ces liqueurs soient de la catégorie des excréments inutiles, & nuisibles. Car l'une n'est qu'une portion de la partie bilieuse du sang, duquel elle se sépare en passant par le foye, comme par un tamis, & c'est d'elle que Van-Helmont dit qu'elle sert de baume naturel aux humeurs pour empêcher leur corruption : L'autre liqueur est fort semblable à la salive que l'on ne prétend pas aussi faire passer pour un pur excrément, à moins que de vouloir toujours en avoir la bouche pleine. De sorte que ces deux substances liquides que l'on voudroit élever à la dignité du Nectar, ne peuvent s'attribuer tout au plus que la qualité de servantes de la Faculté concoctrice, par le soin dont elles sont chargées, l'une de tirer le suc des viandes, & l'autre de tenir sa cuisine nette, avec les appartemens qui en dépendent : Je veux dire que l'acide

R

pancreatique separe le chyle des excremens, comme la fleur du son, en precipitant le *Caput mortuum* des matieres digerées, qui est ensuite poussé par la bile, & enfin chassé dehors par l'égoût de la maison.

Mais comment se peut-il faire, Polemiatre, que ce Triumvirat s'assemble, & se rencontre à point nommé dans le *Duodenum*, au moment que le chyle y passe, au sortir de l'estomac ? car à moins d'un rendez-vous, je ne vois pas que ce concours se puisse faire en même-temps de differens endroits, pour une nouvelle fermentation.

POLEMIATRE. Il ne faut point de rendez-vous pour cela ; car lorsque le chyle entre dans le premier intestin, il irrite en passant les rameaux nerveux du Pylore ; & par le moyen des nerfs communs cette irritation se communique au Pancréas & à la vésicle du fiel qui laissent couler aussitôt leurs liqueurs dans le *Duodenum*, où elles se mêlent avec ce suc nutritif.

LEOCESTE. J'avoué que cette pre-

paration de matiere, cette division, & dissolution d'alimens dans l'estomac & dans les boyaux grêles, sont des dispositions necessaires qui doivent preceder la digestion des viandes, en les alterant selon leurs qualitez, par un changement qui n'est qu'accidentel : Mais de dire que la fermentation seule cause une difference de substance aussi grande que celle que nous remarquons entre le chyle & les alimens, c'est ce qui fait de la peine à concevoir : Car enfin l'Azyme, ou le pain sans levain, ne perd pas tout-à-fait sa qualité de pain auprès de celui qui est fermenté ; & le vin nouveau qui n'a pas encore bouilli, ne laisse pas de passer pour du vin, aussi-bien que celui qui est purifié par la fermentation.

POLEMIATRE. Les fermentations dont vous parlez, sont fort differentes de celles qui se font dans les animaux, & ces dernieres qui sont d'un autre ordre, sont beaucoup plus parfaites que les premieres.

LEOCESTE. Je me doutois bien que vous me payeriez de cette monnoye ;

elle n'est pas de meilleur alloy, ce me semble, que celle que l'on vous donne quelquefois, & que vous rebutez toujours. Mais il est tems de sortir de ce cloaque du bas ventre, où nous nous sommes arrêtés assez long-tems, à moins que vous n'ayiez encore quelque chose de particulier à dire sur la blancheur du chyle: Car pour moy je suis persuadé que c'est un effet de la coction, comme nous voyons que dans les mammelles le sang se convertit en lait, dans les parties de la generation en sperme, & dans les absceez en pus; c'est-à-dire, en des matieres blanches dont la couleur depend des diverses combinaisons des qualitez premieres & secondes, après la coction.

POLEMIATRE. Il n'est pas necessaire d'avoir recours aux qualitez pour expliquer la blancheur du chyle: Car la couleur n'étant qu'une modification de la lumiere réfléchie dans nôtre œil sous divers angles, par les différentes superficies des corpuscules qui entrent dans la composition des objets colorez, il ne faut pas s'étonner

si les parties sulfureuses & les salines du chyle, qui sont dissoutes, deviennent blanches, par le mélange du ferment acide qui leur donnant une autre disposition, & une combinaison nouvelle, en les faisant changer de mouvement, de situation, de figure, les rend propres à réfléchir les rayons de la lumière, d'un certain sens, & d'une certaine manière qui excite en nous le sentiment de la couleur blanche.

LEOCESTE. Cette nouvelle doctrine des couleurs est fort curieuse: Mais.....

POLEMIATRE. L'expérience achèvera de vous en convaincre: Faites dissoudre du soufre commun & du sel de tartre dans de l'eau de pluie; versez quelques gouttes de vinaigre distillé sur la dissolution, & vous aurez le plaisir de la voir changer en un instant, sa couleur rouge en une parfaitement blanche qui est celle du soufre précipité, qu'on appelle pour lors le lait, ou le magistère de soufre. *Magistère de soufre.* Tout cela se fait par les mêmes raisons que je viens d'apporter pour la

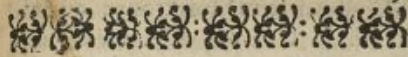
R iiij

blancheur du chyle.

Nous nous sommes arrêtés assez long-tems, ce me semble, à découvrir les mystères de la chyification. Nous avons déjà remarqué qu'il étoit nécessaire de s'éclaircir de cette matière, & combien il est important pour la santé, que la première coction des alimens soit louable.

LEOCESTE. Finissons donc, Polemiatre, & ne parlons pas davantage des viandes à jeun.





II. ENTRETEN.

Les Maladies du Soldat.

POLEMIATRE. Je vous croyois levé il y a plus de deux heures : Cependant à l'heure qu'il est, on diroit à voir vos yeux à demi-ouverts, que vous dormiez encore tout éveillé que vous êtes.

LEOCESTE. La mechanté nuit que j'ay passée !

POLEMIATRE. Que vous est-il arrivé ? A-t'on troublé vôtre repos ?

LEOCESTE. De ma vie je n'ay tant souffert : Vous m'aviez hier imprimé dans l'esprit de si fortes idées de la guerre ; que je n'ay fait qu'y rêver toute la nuit : Ces images terribles d'attaque , & de bataille dont vous me fîtes de si naïves peintures , se sont représentées à mon imagination , avec toute leur naïveté ; c'est à dire , avec ce qu'elles ont de plus affreux , & de plus épouvantable.

D'abord je me suis trouvé au milieu d'un Camp ; & j'ay veu cette grande Ville volante qui est des plus fortes du monde , quoiqu'elle ne soit fondée que sur des piquets , & qu'elle ne soit bâtie que de chaume & de toile.

Les hommes m'y ont paru à peu près de même âge , jeunes , sains , vigoureux , bien faits , habillez la plupart de même sorte , & de même couleur , & tous armez de pied en cap : On ne souffre point de femmes parmi eux ; parce qu'on ne veut point là d'enfans ; mais seulement des hommes faits & capables de servir.

Leurs maisons qui n'occupent gueres qu'une toise en quarré de terrain , logent plusieurs soldats , & l'Architecture y est si menagere & si surprenante , que lors que l'on croit ne passer que par la porte , on s'aperçoit , qu'on a passé en même tems par la fenêtre , & par la cheminée.

Le Travail & le Repos qui n'ont jamais été d'accord ensemble , & qui partagent par toute la terre le jour & la nuit , y vivent comme deux freres ;

on

on fatigue, & l'on est là sur ses gardes plus la nuit que le jour.

Le sommeil qu'un galant homme appelle un grand Distillateur de pavots & de Mandragores, n'est pas dans un Camp, un Dieu aussi paisible que les Poëtes nous l'ont peint : Il ne dort jamais si fort, qu'il ne laisse une des portes de son logis ouverte, par où la moindre alarme qui survient, passe facilement pour l'éveiller.

Le terrain y est si cher & si recherché ; que l'on ne dir que la largeur d'un fossé fait quelque fois tuer plus d'hommes qu'il n'en peut contenir.

POLEMIATRE. Vous me surprenez, Leoceste ; vous avez remarqué bien des choses dans un Camp, auxquelles je n'avois pas fait reflexion : Pour suivez, je vous prie.

LEOCESTE. Enfin l'armée a decampé : c'est à dire, qu'aussitôt qu'on a commencé à battre le Tambour, les tentes sont tombées tout à coup par terre, comme on voit baïsser à la fois les voiles d'une flotte. Alors les fantassins jettent leurs maisons & leurs batteries de cuisine sur leurs épaules,

S

*Voiture
dans ses
lettres.*

les cavaliers mettent les leurs en croupe : Les vivandiers chargent leurs auberges sur leur charrettes , ou sur leur cōu , les boulangers leurs fours , les maréchaux leurs forges , les Marchands & les Artisans leurs boutiques , & les uns & les autres brûlent tout ce qu'ils ne sçauroient emporter , comme s'ils envioient au reste des hommes les choses dont ils ne peuvent plus profiter. Enfin l'on marche dans cet équipage depuis le matin jusqu'au soir , & à peine peut-on faire une lieüe.

POLEMIATRE. Apparemment l'armée marchoit en défilé.

LEOCESTE. Elle marchoit sur une chaussée qui boidoit une rivière qu'il falloit passer & repasser diverses fois , sur plusieurs ponts. Dieu quel embarras , & quel desordre : c'est bien autre chose que,

Vingt Carrosses bientôt arrivant à la file,

Y sont en moins de rien suivis de plus de mille,

*Et pour surcroit de maux , un fort mal-
encontreux*

Conduit en cet endroit un grand trou-
peau de bœufs :

Chacun prétend passer , l'un mugit ,
l'autre jure ,

Des mulets en sonnant augmentent le
murmure.

Vous sçavez , Polemiatre , à quel
coin ces vers sont marquez.

POLEMIATRE. Ces vers sont la
monnoye d'une Piece qui a grand
cours par tout , quoique ce soit une
Piece fort rare.

LEOCESTE. On marche toujours ,
& l'on n'avance point , si l'on fait
quatre pas en avant , on en recule
trois : on va tantôt à droit , tantôt à
gauche , on double les rangs , & les
files , on les ouvre : Enfin on voit
faire aux troupes , sans ordre & sans
commandement , tous les mouve-
mens , & toutes les evolutions de
l'Art militaire.

On crie , on jure , on frappe , on se
presse , on se tire , on se pousse , on
se renverse , on se releve : Les hom-
mes , & les chevaux culbutent avec
armes & bagages dans la rivière , &
lorsqu'ils s'efforcent d'en sortir , d'au-

tres qui tombent sur eux, les replongent dans l'eau, d'où quelquefois ils sortent tout mouillés, & quelquefois ils y demeurent.

Je voyois souvent devant moy une colonne de troupes demeurer immobile, pendant des heures entières, dans l'étendue d'un quart de lieu : & lorsque les rangs les plus avancez commençoient à defiler, & à faire place à ceux qui les suivoient, je remarquois qu'ils marchoient tous successivement l'un après l'autre, & que cette marche s'approchoit de moy, à mesure que les rangs s'en éloignoient, pour me donner enfin lieu d'avancer à mon tour : Encore ce mouvement étoit souvent interrompu au milieu du chemin.

Durant une longue pose que j'ay faite sur le bord de cette riviere, dans un endroit où étoit une écluse, j'ay cru voir une peinture au naturel de la marche de cette armée en defilé. Car ce fleuve qui sembloit faire marcher ses eaux d'un pas égal & majestueux, dans la libre étendue de son lit, comme parlent les Poëtes, ce fleuve, dis-je,

se

se trouvant resserré au passage étroit de l'écluse, grossissoit contre cette digue, les flots qui arrétoient les moins avancez, en remontant, jusqu'à ce que les premiers ayant franchi ce défilé d'eau, faisoient place aux autres flots qui les suivoient, pour venir aussi passer à leur tour.

POLEMIATRE. On ne manque pas de loisir dans ces occasions, pour faire des reflexions sur divers sujets.

LEOCESTE. Je n'ay jamais eu plus de lieu d'exercer ma patience. Pour comble d'embarras, il a fallu encore traverser la ville où cette chaussée aboutissoit, & aller camper à une demi-lieuë par delà, fort près de l'Ennemi.

Le lendemain (car cette aventure m'a duré plus d'une nuit) les armées en presence, s'étant rangées en bataille, je fus spectateur du combat, & parmi l'effroyable confusion dont vous parliez hier, je vis à la premiere décharge de la mousqueterie, & du canon chargé à cartouches, le champ de bataille couvert de morts, comme on voit une campagne con-

T

verte de bled, lorsque la grêle pous-
sée par le vent, l'a couché par terre.
C'est alors que le bruit des armes &
l'horreur du combat m'ayant éveil-
lé en sursaut, j'ay appris que tout ce
que je viens de vous raconter, n'é-
toit qu'un songe.

POLEMIATRE. Ce songe est admi-
rable : Vous luy êtes bien obligé de
vous avoir fait voir tant de choses en
si peu de tems, & si à vôtre aise.

LEOCESTE. Mais, Polemiatre, peut-
on bien se fier à un songe ?

POLEMIATRE. Fiez-vous à celui-
là ; il ne vous a rien représenté, qui
ne se pratique à la guerre.

LEOCESTE. Je ne me suis jamais
trouvé dans un tel embarras, j'en
ay même les sens encore tous trou-
blez.

POLEMIATRE. C'est peut-être ce
qui vous empêche de vous souvenir
du projet que nous fîmes hier pour
notre entretien d'aujourd'huy.

LEOCESTE. Je m'en souviens assu-
rement : Vous n'avez qu'à comman-
cer, aussi-bien vous ay-je arrêté
trop longtems à vous faire le récit

d'un songe.

POLIMIATRE. J'ay pris plaisir à vous entendre parler de la guerre à votre tour : Mais puisque vous le voulez bien, je m'en vais reprendre notre sujet.

Nous avons donc veu jusqu'à cette heure, comme le concours naturel & moderé des diverses causes que nous avons établies pour la chyfication, contribué à la perfection du chyle, & par conséquent à la santé : Examinons présentement les defauts de la digestion, & voyons en même tems quelle est la source de la plupart des maladies qui font le sujet de nos entretiens.

Comme nous ne faisons pas icy des leçons de Medecine, & que nous ne parlons pas en chaire avec le bonnet & la robe; il n'est pas nécessaire de nous arrêter à toutes les especes d'indigestion que reconnoît l'Ecole. Nous ne cōsidererons que celles qui font principalement à notre sujet, lesquelles nous pouvons toutes comprendre sous le nom de *Crudité*, suivant la pensée de Galien.

*Lib. 3. de
sympt.
causis.*

LEOCESTE. Il est pourtant bon que vous déterminiez la signification de ce mot, & que vous en borniez l'étendue : Car vous ne doutez pas qu'il n'y ait plusieurs especes d'indigestion, contenues sous ce genre de Crudité ; & vous sçavez que la coction des alimens étant l'action propre de l'estomac, elle peut être troublée en trois manieres, comme il arrive aux fonctions des autres facultez ; à sçavoir, entant qu'elle est ou diminuée, ou depravée, ou abolie ; ce que les Grecs appellent des noms differens de *βλαβή*, *ἀνία*, & *ἀνία*.

POLEMIATRE. Outre ces trois especes principales que vous venez de nommer, je comprendray encore sous le mot de Crudité, celles que je remarqueray dans la suite, auxquelles vous donnerez tel nom qu'il vous plaira, si vous ne voulez pas les rapporter à ces premieres especes ; car il ne s'agit pas icy des noms, mais des choses mêmes. J'entens donc par le mot de Crudité, afin que vous ne me fassiez point de querelle la

dessus, un vice, ou un défaut dans la digestion, d'où il arrive que les alimens mal digerez non seulement ne peuvent pas servir de nourriture au corps; mais ils luy apportent une infinité de desordres; ce qui a fait dire à Plutarque que l'indigestion étoit comme le Trompette, le Précurseur, & le Messager des maladies: κήρυκα, προδρομοὶ καὶ ἀγγελοὶ pour vous rendre Grec pour Grec, & mot pour mot.

Lib. de
senie.
tuenda

Ce défaut de coction se fait assez connoître, comme vous sçavez, tantôt par des rapports qui sentent le poisson pourri, ou l'huile fritte, & qui marquent cette espece d'indigestion que les Latins appellent *Cruditās nidorosa*; tantôt par des aigreurs incommodes qui dépendent d'une autre sorte d'indigestion qu'on nomme une *Crudité acide*; tantôt par des matieres indigestes & corrompues qu'on rejette par haut, & par bas: enfin le plus souvent par quelque pesanteur, tension, douleur, chaleur, soif, & autres symptomes qui accompagnent les

T iij

indispositions de l'estomac, & qui en altèrent aussi sous divers noms, les fonctions principales.

Or comme nous avons fait voir que la digestion est l'ouvrage non seulement de l'estomac ; mais aussi des boyaux grêles ; l'ordre demande que nous découvriions premièrement les véritables causes du défaut de coction dans le ventricule, avant que de descendre plus bas, pour les considérer dans les intestins.

*Lib. 3.
de sympt.
caus.*

Je sçay que Galien ne reconnoît que deux causes generales de l'indigestion ; l'une qu'il met dans la Faculté concoctrice dont les fonctions sont interrompues par quelque intemperie, quelque absces, quelque ulcere : & l'autre qu'il établit dans les choses externes, comme les excréments contenus au bas ventre, les alimens, le sommeil.

Mais ce Prince de la Medecine a eu des veüs plus generales, & plus étendues que nous n'avons icy ; il a considéré toute la Nature humaine malade d'indigestion, & nous ne regardons que l'estomac du sol-

dat , où les alimens seuls apportent plus de desordre , que toutes les autres causes ensemble : Car outre qu'ils gâtent le ferment qui est le principal instrument de la chyfication , en le rendant , ou trop fort , ou trop foible ; ils remplissent l'estomac d'impuretez & le corps d'humours corrompûs qui retombent sur ce viscere , relâchent ses fibres nerveuses , en détruisent les esprits & la chaleur , & renversent son économie naturelle.

LEOCESTE. Vous retombez déjà sur votre ferment , Polemiatre ; c'est à dire que nous allons nous enfoncer plus avant que jamais , dans les fourneaux , & dans les alembics.

POLEMIATRE. Il faut bien que nos raisonnemens se fondent sur les principes que nous avons établis ; & puisque nous avons reconnu que la digestion dépend d'un acide bien conditionné , la loy des Contraires veut que l'indigestion dépende d'un acide defectueux. En effet le ferment , où plutôt l'estomac gemit quelquefois sous la charge trop pe-

sante des alimens & sa vertu abbatue cede à la force, & languit opprimée par la multitude. C'est un mauvais ménager, & un prodigue que l'on rend pauvre à force de luy faire du bien; & c'est un enfant gâté que l'on perd pour donner trop à ses appetits.

Car la trop grande quantité de viandes ruinant nôtre estomac, nous fait à la fin mourir de faim; elle étouffe la chaleur naturelle, comme une trop grande quantité d'huile éteint une lampe, & elle suffoque le ferment qui ne peut pas suffire à tant de viandes à la fois, comme une petite portion de levain n'est pas capable de fermenter une masse de pâte qui est au-delà de sa portée.

Mais on ne peche pas seulement à l'égard de la quantité des alimens, par le peu de mesure que l'on garde au boire & au manger, où l'on va souvent à l'excez: Les longues diettes desseichent l'estomac, & les intestins, en devorant leur baume radical; & l'acide devenu corrosif par la dissipation de ses parties douces & balsa-

ballamiques , ronge , comme un chancre , les entrailles , & s'en prend au corps même , faute d'alimens ; de même que la faim n'épargne pas les hommes , après avoir dévoré les bêtes , lorsque les vivres manquent dans une ville assiégée.

Le desordre qui vient de la qualité des alimens , est encore plus considérable que celui qui vient de leur quantité mal réglée ; Car lorsqu'ils abondent en parties grasses & sulfureuses , en parties volatiles , salines fixes , ou lixiviales , ils exaltent l'acide , & luy donnent trop d'activité : & lorsqu'ils abondent en parties aqueuses & terrestres , ils émoussent ses pointes , & le rendent inhabile à la digestion. Ces défauts viennent aussi d'ailleurs que de l'usage des alimens , par le concours des autres causes non-naturelles , & par le vice particulier des humeurs & des parties.

LEOCESTE. C'est par l'excez des qualitez actives ou passives , premières ou secondes , que les alimens détruisent la digestion ; comme lors-

qu'ils sont trop chauds ou trop froids ; trop secs, ou trop humides ; trop durs, ou trop mols ; trop pesans, ou trop légers ; trop acres ou trop doux.

POLEMIATRE. Ne viens-je pas de dire tout cela en peu de mots : Car la chaleur dépend des parties sulfureuses, la froideur des salines en fusion, la sécheresse & la dureté, la douceur & l'acrimonie viennent des sels fixes & lixiviaux ; l'humidité & la mollesse se rapportent aux parties aqueuses, la légèreté aux volatiles, & la pesanteur aux terrestres.

Est autem
tem ma-
la diæta,
cum quis
varios
& diffi-
ciles in-
ter se ci-
bos in-
gerit ;
seditio-
nem
enim
movent
que sunt
inæqua-
lia, alia-

Mais ce qui trouble davantage l'action du ventricule, c'est le peu d'ordre que l'on garde dans l'usage des alimens, soit à l'égard du temps auquel on mange, soit à l'égard du mélange de toutes sortes de viandes bonnes ou mauvaises, que l'on jette confusément dans l'estomac. Vous vous souvenez bien du desordre que je vous ay fait remarquer dans le régime du soldat, pour le boire & le manger : je vous en laisse tirer les conséquences. Pour moy j'ay fait

cent fois reflexion à une chose qui
devroit dégoûter les plus affamez
au milieu des meilleurs repas; c'est
la diversité confuse de toute sorte
de mets dont le Luxe se repaît dans
les festins : l'imagination seule va
vous en donner de l'aversion.

LEOCESTE. Voyons, je vous prie.

POLEMIATRE. Si chaque Convie,
avant que manger, mettoit confu-
sement dans un plat, de tout ce
qu'on doit servir à table; boiilli,
rôti, ragoûts; soupe, salade, sausse;
fruit, fromage, confitures; eau,
vin, biere: à votre avis ce ragoût
seroit-il bon, & si on en mangeoit,
seroit-on bonne chere à ce repas?
Ce seroit bien une autre galimafrée,
si on y mettoit encore de toutes les
drogues dont les Flamans & les
Hollandois assaisonnent leurs Ho-
che-pots, & leurs Birembrots.
Cependant on fait tous les jours ce
que je viens de dire qui semble faire
horreur; & l'on met confusement
dans l'estomac, tout ce que vous
venez de voir dans un plat.

LEOCESTE. Nous voyons aussi les

que, cū-
tius, alia
diffici-
lius co-
quantur.
Hippo-
lib. de
flatib.

De la
chair,
des ca-
rottes,
des pru-
neaux,
des rai-
sans secs,
de l'ail,

etc.
De la
biere,
du beu-
ré, du
miel,
des pom-
mes, du
pain.

Delicia-
rum pa-
rtociniū
in accu-
sationem
non me-

rentis
stomachi
habent.
Celsus,
lib. 1.
cap. 5.

Variz tes
ut no-
ceant
homini
credas,
memor
illius ef-
ce, Quæ
simplex
olim tibi
federit,
at simul
assis

Miscue-
ris elixa,
simul
conchy-
lia tut-
dis, Dul-
cia se in
bilem
vertent
stoma-
choque
tumul-
tum
Lenta
feret pi-
uita, &c.
Sermon.
lib. 2.

satyr. 2.
* La Bile.
* La Pi-
nitre.

desordres que cette intemperance apporte, & nous sommes témoins de l'injustice des gourmands qui rejettent la cause de leurs maladies sur l'estomac qui n'en est d'ordinaire nullement coupable.

Souviens-toy quelle fut ta cuisine première,

Qu'avec un simple mets tu faisois bonne chère,

Qu'un mélange confus de ragoûs qu'on nous sert,

Renverse de nos corps le salubre concert.

Si bouilli sur rôti, poisson sur chair tu manges,

Tu verras aussi-tôt des desordres étalés.

Les humeurs s'émouvoir, & la Cholère en feu,*

*Avec le *Flegme froid, jouer chez toy beau jeu.*

Voilà ce que dit Horace dans ses Satyres, de cette confusion de viandes, quoiqu'il ne soit pas toujours si sobre dans ses Odes.

POLEMIATRE. Mais, Leoceste, il est tems de faire passer le chyle au Tribunal du Triumvirat, pour y répondre de ses desordres, & pour y rece.

y recevoir une correction salutaire, s'il n'est pas tout-à-fait incorrigible. Le chyle donc étant descendu dans le premiere intestin, est reçu de la bile & du suc Pancreatique qui luy viennent au devant, & qui entrent en sa compagnie pour le purifier, & le separer du commerce des excréments, de peur qu'il n'aille souiller le cœur. Mais il arrive quelquefois que cette separation ne se faisant point, ou ne se faisant qu'imparfaitement, le chyle tout chargé d'ordures est exclus de l'entrée qui conduit à ce principe de vie, & il est rejeté comme inutile à la nourriture des parties du corps.

LEOCESTE. Vous voulez dire, à mon avis, que le chyle qui n'a pas reçu toute la perfection dans l'estomac, & qui en sort plutôt qu'il ne devroit, par le défaut des Facultez concoctrice & retentrice, demeure aussi fort peu de tems dans les intestins dont il irrite la vertu expultrice par son acrimonie : De sorte que le peu de séjour qu'il y fait, ne luy donne pas lieu de se separer des

X

excremens , pour monter en partie au foye par les veines mesaraïques, & en partie au cœur par les veines lactées , outre que l'obstruction de ces vaisseaux luy bouche souvent le passage.

POLEMIATRE. Vous expliquez toujours les choses à vôtre manière, Leoceste; vous êtes un merveilleux interprète des sentimens d'autrui. Vous faites dire aux gens tout le contraire de ce qu'ils pensent , & de ce qu'ils veulent dire. Ma pensée donc est que comme la seconde fermentation des alimens dans les intestins, qui tend à dégager les parties les plus subtiles, & les plus pures du chyle, d'avec les grossieres , & les excrementieuses , ne se fait que par le moyen de la bile, & du suc pancréatique , il faut nécessairement rapporter à ces deux liqueurs , & au chyle même , les defauts de cette fermentation , qui se font voir principalement dans cette espece de cours de ventre qu'on appelle *Passion* ou *Affection Cœliaque*.

Ainsi les alimens mal digerez dans

l'estomac , le suc pancreatique trop acide , ou trop foible , ou bien arrêté dans son canal , par quelque obstruction , la bile trop acre , trop subtile , ou trop grossiere , ou bien retenuë dans ses conduits , sont les veritables causes qui rendent vicieuse & la fermentation du chyle , & la separation qui s'en doit faire d'avec les gros excremens.

LEOCESTE. Vous ne dites rien de l'obstruction des vaisseaux chyliferes qui succent le chyle par leur vertu attractive , comme les sangsuës succent le sang ; C'est pourtant le principal obstacle qui empêche cette separation ; de même que la fleur que l'on veut separer du son , ne sçauroit passer par un tamis dont les petits trous sont bouchés.

POLEMIATRE. Les veines lactées ne succent par le chyle comme les sangsuës succent le sang , & elles ne le separent pas des excremens comme le tamis separe la fleur du son : Car avant que cette liqueur blanche passe dans les vaisseaux chyliferes , cette separation est déjà faite par le moyen

du suc pancréatique , & de la bile :
De même que par le moyen de la
presure qui est un acide , & du sel
volatil du lait , le petit lait est séparé
du lait caillé sur lequel il nage avant
qu'on le passe par le couloir : Et le
chyle ainsi purifié étant plus subtil,
& dans une continuelle agitation,
tant à cause de son effervescence,
que de la compression du Diaphra-
gme , & des muscles du bas-ventre,
s'échappe & entre dans les veines
lactées par les pores des membranes
des intestins.

Ainsi il est évident que l'obstru-
ction des veines lactées n'est pas la
cause immédiate de l'indigestion dans
les boyaux grêles , quoiqu'elle puisse
l'être à l'égard de l'Affecton cœlia-
que qui suit souvent cette indi-
gestion : Nous parlerons de cette
espece de cours de ventre , quand son
tour sera venu ; car en nous entrete-
nant des maladies des soldats , il faut
commencer par celle qui est à la tête
de toutes les autres , qui sont telle-
ment assujetties à son empire , qu'el-
les ne sçauroient presque faire aucune

Lac oc-
cultum
fecit al-
kali vo-
latile.
Tachen.
Hipp.
stym.
pag. 13.

Les Maladies du Soldat. 125
entreprise sur le corps humain sans
sa participation.

LEOCESTE. Vous parlez sans doute
de la fièvre : Vous avez raison de
commencer par elle ; car outre que
l'Antiquité luy a dressé des autels ,
vous sçavez que de tout tems elle a
passé pour la nourrice des Medecins.

POLEMIATRE. A vôtre avis , Leo-
ceste , cette nourrice ne nous regale-
roit-elle pas bien , & ne nous feroit-
elle pas bonne chere , elle qui n'a que
des os à nous donner ? Il faudroit
que nous fussions des Salamandres ,
ou des Cyclopes , pour pouvoir vivre
parmi les flammes de la fièvre , ou que
nous fussions des vers pour qui Pe-
trarque dit qu'elle cuit les chairs des
malades. Si je luy donne le premier
rang entre les maladies , c'est comme
on le donne à la Peste entre les fleaux
de Dieu , à l'Orgueil entre les pe-
chez capitaux , à Neron entre les
Princes dénaturez , & à Lucifer en-
tre les mauvais Esprits : Et ne peut-
on pas dire que la fièvre est le plus
cruel Tyran de nos corps , comme
ce Prince des tenebres est le plus

Xij

Publicè
Febri fa-
num in
Palatio
dicatum
est. Pli-
nius,
lib. 2.
cap. 7.

Entre-
rien de
la fièvre
& de la
goutte.

mortel ennemi de nos ames.

*Fievre
idiopa-
thique,
ou essen-
tielle.*

*Fievre
sympto-
matique,
ou acci-
dentelle.*

*Causes
de la Fie-
vre, sui-
vant les
Anciens*

Elle ne se contente pas de nous at-
taquer seule plus souvent que toutes
les autres maladies ensemble ; elle se
joint encore aux moindres indisposi-
tions qui nous travaillent , comme si
les autres incommoditez , sans elle ,
n'étoient pas capables de nous faire
assez de mal : N'est-ce pas aussi pour
la punir du mauvais traitement
qu'elle nous fait , que les anciens
Medecins l'ont releguée dans la pour-
riture de nos humeurs , & qu'ils ne
la nourrissent que d'excremens , &
d'ordures.

LEOCESTE. Il est vray que la caco-
chymie est la mere des fievres pour-
ries , de même que les simples de-
pendent de l'inflammation des esprits
dans l'Ephemere ; du sang dans la
Synoque simple , & des parties soli-
des dans l'Hectique ; & de même
aussi que les fievres malignes ont
pour cause une qualité veneneuse.

Ce n'est pas qu'à proprement par-
ler, la fièvre qui est une intemperie
chaude , & un excez de chaleur , soit
dans les humeurs , ni dans les esprits

qui ne sont pas de véritables parties unies au tout , & dotées de vie : Mais comme un Tyran au milieu d'un Royaume , elle a son siege principalement au cœur d'où elle se fait sentir à tout le corps duquel elle renverse les fonctions principales.

POLEMIATRE. Nous ne pouvons pas pour l'heure nous arrêter à ces difficultez , ni à toutes les especes de fièvre en particulier ; Je dis d'oc qu'entre les fièvres , celles qu'on appelle vulgairement pourries , regnent principalement parmi les troupes.

LEOCESTE. Si l'on fait reflexion sur ce que vous avez dit du regime de vie du soldat , pour ce qui regarde les alimens & le service , il ne peut pas se faire que par la mauvaise qualité des viandes , & par le defect de transpiration , la chaleur naturelle ne soit alterée , & les humeurs corrompues : De sorte que s'étant fait un amas de pourriture dans la basse region du corps , ou dans les petits vaisseaux , & cet amas ayant atteint un certain degré de corruption qui est particulier à chaque humeur , & qu'elles acquierent plutôt , ou plus-

Putredo est corruptio caloris nativi in unoquoque humido. à calore extraneo. Arist.

tard suivant leur nature ; elles commencent à bouillonner , & à entrer dans un mouvement impetueux , comme dans un Orgasme periodique : Et elles envoient en même tems de leur foyer au cœur , une fumée sulfureuse , & une vapeur putride qui venant à y prendre feu , donne naissance à cet incendie qui se repand par tout le corps , & que nous appellons un accès de fièvre intermittente , dont la difference se prend de l'humeur pourrie qui domine , & qui la produit , & de l'intervale des accès.

Que si la pourriture est dans la masse du sang contenuë dans les grands vaisseaux , elle allume les fièvres putrides continuës , par une evaporation continuelle qui monte au cœur , où elle s'enflame , & qui retenant la nature de son principe , marque par les redoublemens qui l'accompagnent quelquefois , & la difference de la fièvre , & l'humeur qui l'entretient.

POLEMIATRE. Vous prenez le devant, Leoceste, pour mettre sur le tapis

tapis cette ancienne doctrine touchant les fièvres pourries intermittentes, & continuës : Mais n'allons pas si vite, s'il vous plaît. Puisque vous reconnoissez avec moy la circulation du sang, ne vous appercevez-vous pas que ce que vous venez d'avancer, la combat & la détruit ? Car comment voulez-vous que des humeurs corrompues s'amassent, & croupissent dans les petits vaisseaux, par où le sang passe continuellement ? N'entraîneroit-il pas avec luy toutes ces ordures, & ces impuretez ; ou du moins s'il ne les entraînoit pas, son cours en étant interrompu, il se feroit dans toutes les fièvres pourries intermittentes, des inflammations des parties intérieures, comme il arrive dans la Pleuresie, l'Esquinancie, la Phrenesie, où le sang devenu trop épais, & dans une disposition qui le rend propre à se coaguler, s'arrête dans les anastomoses, & s'extravase, d'où naît l'inflammation qui est plus souvent précédée que suivie de la fièvre, comme on peut l'inferer des causes

Y

antecedentes , des lassitudes , des inquietudes , du pouls , de l'urine , & des autres signes qui sont les avancements ordinaires de ces inflammations.

Pour ce qui est de l'amas de pourriture que vous supposez dans les principaux viscères du bas ventre , je ne vois pas que cela se puisse faire sans abscez ; & je ne trouve point de lieu ni de cavité propres pour ce foyer imaginaire : Outre qu'on ne sçauroit concevoir par quel instinct ces humeurs pourries s'assistent , se consomment , & se reproduisent de nouveau dans un certain espace de tems si réglé. Ajoutez à tout ce que je viens de dire , qu'on a sujet de douter de la nature & des propriétés de ces humeurs bilieuse , pituiteuse , & melancholique , qui sont si fameuses dans l'Ecole , & que l'on peut dire avoir été plutôt inventées que reconnues ; puisque leur existence est aussi incertaine qu'elle est obscure.

Car outre qu'on ne remarque point cette différence d'humeurs , même dans le sang des febricitans

qui paroît quelquefois fort pur , quoique la fièvre marque une grande pourriture ; on auroit tort de la vouloir mettre dans ces liqueurs qui se separent de la masse du sang , en divers reservoirs du corps ; comme la bile dans la vesicule du Foye, la liqueur pancreatique dans le canal du Pancreas , une humeur terrestre & tartareuse dans la Rate, une autre qui est aqueuse & gluante dans l'Estomac, & dans les Intestins ; qui sont toutes des substances utiles que j'ay déjà affranchies la plus-part de la condition honteuse d'excremens.

A l'égard de la pourriture des humeurs renfermées dans les grands vaisseaux , de laquelle vous pensez que les fièvres putrides continuës dépendent ; cela pourroit vous être accordé dans un sens , aussi-bien que ce que vous avez dit de la cause antecedente de la corruption des humeurs ; à condition pourtant qu'au lieu d'une vapeur putride, ce soient les humeurs mêmes qui se portent au cœur par leur mouvement circulaire.

Y ij

LEOCESTE. Passe pour la condition : Mais pouvez-vous nier l'existence des quatre humeurs , soit qu'on les considere dans la masse du sang qu'elles composent ; soit qu'on les regarde hors des vaisseaux où elles sont si visibles dans les diverses especes de cours de ventre , & dans le vomissement.

POLEMIATRE. Avez-vous jamais remarqué cette difference d'humeurs dans le sang qui sort des veines , par la saignée , lorsqu'il est en son état naturel , & y avez-vous reconnu plus de deux substances , l'une blanche qui est la serosité , & l'autre rouge qui porte le nom du tout ? Car on n'a pas plus de raison d'assurer que le sang écumeux qui est au dessus de la poëlette , soit de la bile , que de dire que l'écume qui nage au dessus d'un pot qu'on vient de remplir de vin ou de biere , soit d'une autre nature que ces deux liqueurs.

LEOCESTE. On ne scauroit pourtant détruire ces humeurs , sans renverser en même-tems les temperaments qui en dépendent : Et si on
nous

nous ôte la bile , & la mélancholie, où trouvera-t-on des soldats & des Politiques ? Que si on ne nous laisse que le sang & la serosité , nous n'aurons que des sanguins & des phlegmatiques , c'est à dire des gens qui n'aiment qu'à rire , ou à dormir.

POLEMIATRE. On ne pretend pas par cette réforme d'humeurs , reformer les corps , ni les temperamens : Car quoique nous ne reconnoissions dans le sang , ni la bile, ni la mélancholie , ni même la pituite, dans le sens qu'on la prend d'ordinaire , comme des parties qui en composent la masse : Nous ne disconvenons pourtant pas qu'on ne puisse appeller sanguins , bilieux, pituiteux , & mélancholiques , ceux qui auront de differens degrez de chaleur naturelle , & dont le sang sera plus ou moins chaud, froid, sec & humide , suivant les diverses proportions des parties spiritueuses , sulphureuses , salines , aqueuses & terrestres qui entrent dans la composition du sang.

Que si quelquefois on rejette par

Z

le vomissement & par les selles, des humeurs de différente nature, on peut dire qu'elles viennent ou des alimens indigests, & corrompus, ou des conduits biliaires & pancréatiques, lorsque leurs liqueurs degènerent de leur état naturel; ou enfin des impuretez dont la masse du sang fermentée se décharge sur la basse région du corps, par un mouvement critique, ou symptomatique, comme le vin qui bout, jette son écume hors du tonneau.

Or de quelque source que ces humeurs sortent, elles ne sont ni de la nature, ni de la qualité de celles dont l'on prétend faire dépendre les fièvres intermittentes, puisqu'elles n'ont ni séjour, ni foyer en aucun endroit du corps qui n'en peut souffrir l'amas dans cet état de corruption.

D'où il faut conclure que bien loin que ces matières pourries qui se séparent du sang, soient la cause de la fièvre, comme on le croit communément; elles ne sont que comme la lie & l'écume qui suivent l'effe-

rescence des liqueurs , & qui ne la precedent jamais.

Même la tension des hypochondres , qui marque les obstructions du bas ventre , & que l'on observe presque toujours dans les intermittentes inveterées , est plutôt l'effet , que la cause de la fièvre ; par la raison que le sang gâté qui se fermenté , charrie en circulant , beaucoup d'impuretez qui s'arrêtent dans les vaisseaux capillaires des viscères contenus au bas ventre , où les matieres corrompues prennent leur cours ordinaire , comme vers le cloaque , & l'égoût de tout le corps.

LEOCESTE. Comme vous vous y prenez , Polemiatre , à renverser la nature des fièvres , & à rendre raison de leurs symptomes.

POLEMIATRE. J'avouë que cette matiere est assez obscure , comme les plus élevez en tombent d'accord , & sur quelque fondement que l'on batisse , & quelque Systeme que l'on se propose , on a bien de la peine à satisfaire à tant de Phenomenes differens qui rendent la doctrine des

fièvres fort embarrassée.

Le mouvement circulaire du sang, & les autres découvertes qu'on a faites de nos jours en Medecine, ayant ruiné presque tout ce que l'Antiquité avoit établi de plus solide sur ce sujet, nous sommes obligez d'accommoder nos conjectures à de nouveaux principes : Et comme on ne doit pas douter qu'il ne se fasse beaucoup de fermentations d'humeurs dans nos corps ; aussi peut-on dire que la fièvre est une effervescence extraordinaire du sang, qui le met dans un mouvement dereglé, avec chaleur, soif, fréquence du pouls, & les autres symptomes qui troublent l'économie naturelle, & les fonctions des parties.

Cette effervescence peut arriver, ou par le mélange de quelque corps étranger, & heterogene, qui entre dans la masse du sang, & qui y cause un trouble & un bouillonnement qui dure tout autant de tems qu'il en faut pour domter, ou chasser cet ennemi ; c'est à dire pendant la durée d'un accès : Ou bien cette fermenta-

tation se fait lorsque les parties spiritueuses & sulfureuses du sang étant fort exaltées, & devenues farouches, ne peuvent plus demeurer unies avec les autres principes de ce mixte liquide ; de manière qu'elles s'unissent entr'elles comme pour allumer une guerre intestine, & mettre tout en combustion.

Cet embrasement est d'une plus longue durée que le premier, & passe au delà de l'étendue d'un accès. Il est aussi beaucoup plus dangereux, comme les guerres civiles, & les troubles du dedans sont beaucoup plus à craindre que les guerres étrangères, & que les insultes du dehors. Et soit que ce feu ne s'attache qu'aux parties spiritueuses du sang dans l'Ephemere, ou bien aux sulfureuses dans les fièvres continuës pourries; il ne cesse point de brûler tant qu'il trouve de quoy nourrir sa flamme, comme une lampe brûle toujours, jusqu'à ce que l'huile vienne à lui manquer.

Enfin cette ebullition impetueuse arrive encore toutes les fois que la mas-

se du sang reçoit l'impression de quelque venenosité, ou ferment veneneux ; comme l'on remarque dans les fievres malignes & pestilencielles, où la nature reveille tous ses esprits, & jette l'alarme dans les humeurs qui s'allument & se remuent, comme pour se defaire d'un ennemi qui vient les empoisonner, & qui empechant la fluidité & le mouvement circulaire du sang qu'il coagule, éteint la chaleur naturelle, & les esprits, d'où dépend la vie.

Ces trois sortes de fermentations qui constituent les fievres intermittentes, les continuës, & les malignes, sont semblables en quelque maniere aux alterations qui arrivent au vin, & au lait : Car le vin ne boûr, & ne se fermente pas seulement de luy-même, par la trop grande exaltation de ses parties spiritueuses, & sulfureuses, mais cette ebullition arrive encore lors qu'on y mêle quelque substance étrangere, comme quelques gouttes de graisse fondue, dont les parties heterogenes n'ont nul raport avec celles du vin.

Pour le lait, il représente assez bien, lorsqu'il est caillé, cette coagulation pernicieuse que l'on remarque dans le sang infecté de quelque malignité pestilentielle.

LEOCESTE. Cette matiere étrangere d'où vous dites que depend la fermentation dans les fievres intermittentes, est donc la même que celle que j'ay reconnuë pour la cause de ces mêmes fievres?

POLEMIATRE. Il y a bien de la difference entr'elles. Je vous ay déjà dit que les nouveaux Medecins ont purgé le bas ventre de ces humeurs pourries dont les Anciens l'avoient farci pour en faire une pepiniere de maladies : De sorte qu'au lieu d'un amas de bile, de pituite, de melancholie dans les visceres naturels, quelques Modernes reconnoissent pour cause des fievres intermittentes le suc pancreatique, & l'humeur bilieuse, qui venant à se mêler ensemble dans le *Duodenum*, font cette sorte de fermentation, qu'on appelle la *Fiebre*.

D'autres au contraire, surtout Willis, soutiennent que le chyle se jet-

tant dans la masse du sang, la fermentent & la met dans une effervescence qui nous fait voir tous les symptômes qui accompagnent les accès de fièvre.

LEOCESTE. A ce conte-là, Polemiatre, nous ne devrions jamais être sans fièvre tierce, quarte, ou quotidienne; Et ne prevoyez-vous pas qu'avec ces hypothèses vous allez rendre tout le monde malade? Car enfin il s'ensuit de là que toutes les fois que le suc pancréatique se fermentent avec la bile, ou que le chyle se mêle avec le sang, la fièvre doit nous prendre.

POLEMIATRE. A l'égard de la liqueur du Pancréas, on suppose que pour causer un accès, elle soit retenue en partie dans quelques uns des conduits latéraux de ce viscère, par un amas de pituite qui en empêche la sortie: De manière que ce suc étant devenu plus acre par le trop long séjour qu'il fait dans ces petits canaux, & venant à percer cette pituite en des intervalles de tems plus ou moins éloignés, suivant qu'elle est plus ou moins visqueuse, il cause avec la bile,

une

une fermentation vicieuse qui se communiquant au cœur fait un Paroxysme de tierce, de quarte, ou de quotidienne.

LEOCESTE. Mais comment se peut-il faire que le suc Pancreatique & la Pituite gardent entr'eux, pendant tout le cours d'une longue fièvre, une telle proportion d'activité & de résistance ; que les pointes de l'un pénètrent toujours à la même heure, la viscosité de l'autre ? Et quel changement considérable peut arriver à ces deux humeurs, pour faire tout à coup d'une tierce simple une double tierce ?

POLEMIATRE. Il est vrai que ces objections avec beaucoup d'autres qu'on y pourroit joindre, rendent cette opinion que *Sylvius de le Boë* a mise au jour, moins probable que celle qui soutient qu'encore que le chyle se mêle avec le sang, toutes les fois que la digestion est faite ; il ne s'ensuit pourtant pas toujours que ce suc nutritif qui est destiné pour entretenir la santé, nous rende malades, par une fermentation defectueuse.

Car ce desordre n'arrive que lors-

A a

qu'il se trouve une telle disproportion entre les parcelles du sang qui est vicié d'ailleurs, & celles du chyle; que les dernières ne pouvant entrer en commerce avec les premières, pour être assimilées, & converties en sang, elles en sont d'abord rebutées comme des étrangères, & changées ensuite en une matière nitro-sulfureuse qui s'embrase, & cet embrasement dure, jusqu'à ce que les parties du Chyle trop crûes, & trop farouches, étant cuites & domtées par diverses circulations, une portion prend la qualité de sang, & l'autre est rejetée par les felles, par les sueurs, ou par quelque autre voye.

LEOCESTE. D'où vient ce défaut d'assimilation du chyle en sang?

POLEMIATRE. Le sang en est la cause principale, lequel étant devenu par le vice des alimens, du chyle, & des autres causes procatartiques, tantôt trop chaud, & trop aigre, par l'abondance des parties sulfureuses & salines; tantôt trop aqueux, & trop foible, par la trop grande quantité des parties aqueuses, & par le défaut des

spiritueuses ; d'autres fois trop acide & trop âpre , à cause des terrestres , & des tartareuses fort exaltées , & en fusion ; il acquiert une certaine disposition qui le rend propre à causer avec le chyle une fermentation qui ne dure qu'un certain tems , & qui se renouvelle plutôt ou plus tard , par des périodes réglées , suivant les diverses alterations que je viens de remarquer dans la masse du sang , auxquelles on donne vulgairement le nom de pourriture.

LEOCESTE. L'accès ne laisse pourtant pas de retourner souvent à la même heure , soit que le malade soit réglé ou non au boire & au manger , & soit que le chyle se mêle avec le sang plutôt , ou plus tard , en petite ou en grande quantité.

POLEMIATRE. On ne dit pas que toutes les fois que le chyle se jette dans les veines , & dans les artères , il cause une fermentation : Cela n'arrive qu'après plusieurs circulations réitérées , & quand il s'y en est jeté une suffisante quantité qui est à peu près la même chaque jour à des heures réglées ; à quoy aussi contribue

principalement cette différente disposition du sang dont je viens de parler : C'est alors que toute la masse sanguinaire grossie de ce tribut qu'elle ne peut souffrir , s'enfle , s'agite , s'allume , & ne cesse point de brûler , jusqu'à ce que se l'étant rendu semblable , & l'ayant perverti , comme les bons se pervertissent dans la compagnie des méchants , ou bien s'en étant dé faite , l'incendie s'éteint , & le calme vient prendre la place du trouble.

Mais ce n'est d'ordinaire qu'une treve de quelques heures , & la guerre se rallume du moment qu'il s'est fait un nouvel amas de munitions ; je veux dire que l'intermission ne dure qu'autant de tems qu'il en faut , pour laisser entrer assez de chyle dans les vaisseaux sanguifere , qui soit capable de fermenter de nouveau les humeurs , ayant toujours égard au vice particulier du sang , pour le retour periodique des acces.

LEOCESTE. Je me souviens pourtant d'avoir vu des malades de fièvre intermittente qui se sont abstenus d'eux-mêmes , pendant quelques jours

jours de suite , de toute sorte d'alimens , & qui n'usoient que d'eau commune pour toute nourriture : Ils avoient néanmoins leurs accèz aussi reglez qu'avant cette diette si exacte ; quoiqu'avec moins de violence , sans le concours d'aucune substance étrangère , que de l'eau.

POLEMIATRE. Si ces malades ne vous en ont point fait accroire , touchant leur grande abstinence , comme ils le font assez souvent , ne pourroit-on pas dire à cela , qu'outre l'eau qui tient lieu de chyle , en cette rencontre , les humeurs & les esprits étant une fois accoutumés à de certains mouvemens , quoique contraires à leur pente naturelle , ne laissent pas de les continuer pendant quelque tems , comme par habitude.

LEOCESTE. Je ne sçavois pas encore que les choses inanimées fussent capables d'habitude.

POLEMIATRE. Vous pensez donc que les esprits sont inanimés : Si cela est , comment expliquera-t-on ce que c'est que l'habitude même , qui fait dans la plupart des Arts , des

Bb

Vvillis
de anima
bruiet.
cap. 16.

choses si surprenantes : & comment comprendra-t-on ce qu'un Auteur Moderne rapporte d'un certain fou, lequel ayant accoutumé de conter à haute voix les heures du jour, toutes les fois que l'horloge sonnoit, s'en fit dans la suite une telle habitude, qu'encore qu'il n'entendît point sonner d'heures, il ne laissoit pas de les conter tout haut, au tems qu'il falloit, aussi juste que s'il eut été un horloge vivant.

Et la raison que l'on peut donner de cette exactitude si extraordinaire, est que les esprits animaux ayant été déterminez plusieurs fois par le son de l'horloge, à se porter vers l'organe de la voix, suivoient à la fin d'eux-mêmes ce mouvement, & suppleoient à cette détermination, dans les intervalles de tems accoutumez. C'est ainsi que nous sentons l'heure à laquelle nous mangeons d'ordinaire, sans y faire reflexion, que nous nous endormons, & que nous nous éveillons à un certain tems déterminé.

LEOCISTE. Comme ce n'est pas icy le lieu de décider ces difficultez;

ie veux seulement vous demander ce qui résulte du mélange du chyle & du sang dans les fièvres continuës.

POLEMIATRE. C'est de là que viennent les redoublemens que l'on peut comparer aux accès des intermittentes.

LEOCESTE. Et le frisson ? & le tremblement ?

POLEMIATRE. Le frisson que l'on sent quelquefois dans les continuës, & presque toujours dans les intermittentes, dépend aussi de ce mélange, de même que le tremblement, parce que le chyle encore crud & indigest, en comparaison du sang, acquiert une certaine acidité semblable en quelque manière à celle que l'on remarque dans les fruits, avant qu'ils soient mûrs, & dans les liqueurs qui commencent à se fermenter : Or cette acidité qui résulte du concours des parties salines du chyle, devenues fluides par leur union, & leur assemblage, cause le frisson, lorsqu'elle émousse & affoiblit les esprits vitaux, & qu'elle étouffe presque la chaleur naturelle, d'où suit le retarde-

B b ij

ment de la circulation du sang , & la petitesse du pouls : & les malades tremblent , lorsque les pointes des acides picotent les nerfs , & les membranes.

LEOCESTE. Nous voyons pourtant quelques especes de fiebres pourries continuës, sans frisson , & sans redoublement , comme la Synoque putride , & ces sortes de fiebres chaudes qu'on appelle *Causus*.

POLEMIATRE. Cela arrive , parce que le sang se trouvant alors fort allumé , embrasé tout à coup le chyle qui luy est porté , sans que la fermentation qui a commencé avec la fièvre , en soit alterée : Comme quelques branches de bois vert jetées dans un grand brasier , sont d'abord dévorées par les flammes , sans que le feu en paroisse ni diminué , ni augmenté.

Or quoique les soldats soient plus sujets aux fiebres pourries , qu'aux autres especes , comme nous avons déjà remarqué , leurs accez , & leurs redoublemens ne sont pas toujours reglez , tant à cause du dereglement de leur regime de vie , qu'à cause des diverses alterations qui arrivent sus-

cessivement aux humeurs dans la continuation de leur effervescence : Et la plupart de leurs fievres sont longues & degenerent en Erratiques : D'où vient que la masse du sang ayant beaucoup perdu de sa vigueur, par la dissipation qui s'est faite des esprits, à cause des fermentations extraordinaires; & les parties principales du corps étant affoiblies, on voit bientôt suivre les cours de ventre, la Cachexie, & les autres indispositions fâcheuses qui affligent le plus souvent les troupes.

LEOCESTE. A propos de fievres longues & erratiques, celle qui l'Autonne dernier a desolé tant de monde en cette Province, a-t-elle aussi paru dans le pais d'où vous venez?

POLEMIATRE. Elles'y est repandue comme en beaucoup d'autres endroits.

LEOCESTE. A ce que je vois, cette fievre a été universelle : Nos voisins en ont été maltraitez aussi-bien que nous, comme je l'ay appris de quelques-uns de mes Confreres qui m'ont mandé des particularitez de cette

B b iij

maladie que ie n'avois pas observée icy: Je vous prie de me dire aussi ce que vous y avez trouvé de remarquable dans les lieux où vous l'avez traitée: car comme vous sçavez, ie suis un peu curieux de ces choses.

POLEMIATRE. Je me souviens encore d'une Dissertation que ie fis sur ce sujet, & que j'envoyay à une personne fort spirituelle, & fort entendue en toutes sortes d'affaires & de sciences: Et comme i'y donne, et me semble, une idée assez iuste de cette maladie, & qu'elle s'est fort répandue parmi les troupes, où ces sortes de fièvres contagieuses regnent souvent, ie vous repeteray en abrégé ce que la memoire pourra me fournir de cette petite piece.

LEOCESTE. Je vous en seray fort obligé.

POLEMIATRE. En voicy un échantillon.

1679.

La maladie qui regne aujourd'huy, pour s'estre rendue si commune, n'en est pas moins extraordinaire. Il est assez difficile de la reconnoître d'abord; elle se couvre de divers masques, &

elle se deguise, comme font les Filoux pour s'introduire parmi la foule: Je veux dire que cette maladie en contrefait plusieurs autres; & comme si elle vouloit tromper les Medecins & les malades, elle se fait voir sous l'apparence tantôt d'une fièvre tierce simple, tantôt d'une double tierce, ou quotidienne, tantôt d'une continuë.

On diroit du commencement qu'elle est fort douce, & fort modérée, mais on connoît bien-tôt dans la suite, que les artifices dont elle semble user, ne sont que pour cacher mieux le mal qu'elle couve. En effet ses accez, ou plutôt ses redoublemens tirent après eux une suite d'accidens si fâcheux, qu'il est facile de juger que ce n'est pas une fièvre ordinaire.

Dès ses premieres insultes, les malades sont tellement abbatus; qu'il semble qu'elle commence par leur rompre bras & jambes: si elle donne un peu de relâche entre les redoublemens, ce n'est qu'afin d'avoir le tems de preparer un nouveau supplice aux malades, & afin de leur laisser reprendre des forces pour pouvoir

souffrir de nouvelles douleurs.

La Nature irritée & tremblante fait ses efforts dès le commencement, pour rejeter par haut, & par bas le venin qu'elle a pris ; mais c'est en vain le plus souvent, car comme il est fort subtil, il sort d'ordinaire par d'autres voyes que par le vomissement, & par les felles : Il ne semble pas même qu'il sorte par les sueurs qui sont presque continuelles, mais fort legeres, & qui ne font qu'affoiblir les malades, sans les soulager.

Platon. La tête qu'un Ancien qui nous prend pour des arbres renversez, appelle la racine de l'homme, la tête, dis-je, n'est pas exemte des atteintes de cette cruelle Circé qui sçait bien que le moyen d'abatre un arbre, c'est de s'y prendre par la racine. Outre les douleurs qu'elle fait sentir à cette partie noble, le poison qu'elle prepare est quelque fois de la nature de celui de certains animaux dont la morsure renverse la cervelle, & cause des reveries ; quelquefois aussi il est de la nature de l'*Opium* ; il endort les malades, & il en endort quelques-uns si fort

si fort, qu'ils ne se reveillent jamais.

Ce qu'il y a de surprenant dans ce sommeil & dans cette Lethargie, c'est qu'elle arrive quelquefois, lorsque l'on croit que le malade doit commencer à se porter mieux; c'est à dire, après un mouvement critique, mais imparfait, après un long redoublement, après de grandes sueurs, & d'autres évacuations.

Même la plus part de ceux qui ayant essuyé pendant quelques jours, les premières attaques de cette maladie, se persuadent d'en être entièrement délivrez, sont bien surpris, lorsque peu de tems après elle revient à la charge: Ce nouvel assaut auquel ils ne s'attendoient pas, les affoiblit tellement, qu'ils languissent long-tems, sans pouvoir se rétablir qu'avec bien de la peine.

Cependant hors quelques vieillards, hors des corps ruinez, il ne meurt pas du monde, à proportion du grand nombre de malades que l'on voit par tout: Il meurt pourtant quelques personnes, même des plus robustes dans la Lethargie, & ceux qui reviennent de cet assoupissement, demeurent si

Cc

long-tems endormis avant que de revenir , que l'on pourroit mettre les jours de leur sommeil , parmi ceux de l'autre vie. Je ne marque icy que les principaux traits de cette maladie , & je ne fais qu'une ébauche de cette Hydre à plusieurs têtes.

Les monstres qui sont des avortons & des coups de hazard de la Nature , ne paroissent pas seulement parmi ses ouvrages les plus parfaits ; on en voit aussi parmi les maladies qui toutes naturelles qu'elles sont , ne laissent pas d'avoir leurs irrégularitez & leurs prodiges. Tous les monstres ne sont pas dans la Mer , ni sur la Terre ; outre que l'Air a les siens particuliers , il produit encore des maladies monstrueuses : En effet on a quelque raison dans un sens , de rapporter une maladie aussi commune que celle qui regne presentement , à une cause aussi commune que l'air que nous respirons : Mais on auroit tort d'accuser un élément aussi innocent que celui-là des maux que tant de malades endurent.

Si la chaleur des Estez qui échauffe l'air , & qui est si nécessaire pour cui-

re les fruits de la terre , brûle quelquefois nos humeurs , nous n'avons pas sujet de nous en plaindre. Nos corps aussi bien que les plantes sont sujets aux inégalitez des saisons; nos humeurs boüillonnent & se fermentent en de certains temps, de même que les suc des vegetaux, & le Printems fait voir des boutons sur nos visages aussi bié que sur les arbres.

Ces boüillonnemens & ces fermentations d'humeurs sont d'ordinaire d'autant plus grandes que les saisons sont moins tempérées : la chaleur & la secheresse continuelle de l'Esté ont tellement échauffé nos corps, & brûlé nos humeurs, que ce qu'il y a de plus spiritueux, & de plus doux dans la masse du sang, ayant été consumé, il ne reste presentement qu'un suc acre, salé, & sulfureux que l'ardeur de la saison a recuit, & qui est prêt, comme du bois sec, à prendre feu, à la premiere étincelle.

Cette disposition prochaine des humeurs à être embrasées, ce sang aduste, & bilieux, est la veritable cause de la maladie populaire qui regne presentement ; & il n'est pas ne-

cessaire de chercher pour cela dans l'air une qualité maligne, ou un ferment veneneux qui n'est que dans nous mêmes.

En effet je ne vois pas dans cette maladie, de symptômes qui nous obligent de la mettre au rang des malignes, ni de la separer entièrement de celles qui se repandent parmi le peuple, presque tous les Printemps, & tous les Automnes; si ce n'est que l'on vueille dire qu'elle est contagieuse. Car outre qu'il est fort rare qu'il se rencontre de la malignité dans les fièvres qui tiennent plus de la nature des intermittentes que des continuës, comme est celle dont je parle: il est constant que si elle attaque plusieurs personnes en même temps, cela se fait moins par contagion, qu'à cause de la même disposition d'humeurs qui dans plusieurs se trouve à terme, pour parler ainsi, & prête à enfanter la même maladie.

Car enfin, les maladies, si je l'ose dire, se preparent, se cuisent, & meurissent dans nos corps, de même que les fruits sur les arbres; & cette mauvaise impression que l'intem-

perie

perie des saisons laisse dans nos humeurs , n'y est pas introduitte tout à coup ; mais peu à peu : Et de même qu'un tas de foin humide ne s'allume pas d'abord, & qu'il fume quelque tems avant que de prendre feu , aussi l'effet de cette impression n'éclate que lors qu'elle a atteint le dernier degré de la maturité.

Ce n'est pas qu'après que la maladie a commencé , les malades ne la communiquent aux personnes saines, par le transport qui se fait d'un corps à l'autre , des parcelles corrompues , qui servent comme de levain & d'allumette , pour fermenter & allumer les humeurs qui ont déjà d'ailleurs une disposition prochaine à la fermentation & à la fièvre.

Or cette maladie commence à s'éveiller dans la saison où non seulement toutes sortes de fruits bons où méchans approchent de leur maturité ; mais aussi où la température de l'air qui devient plus humide & plus froid, empêchant la transpiration des humeurs superflus , donne lieu par leur repercussion , & leur re-

D d

tour au dedans ; & par le choc de leurs corpuscules heterogenes & disproportionnez , à la fermentation de la masse du sang.

Pour les accès , ou plutôt les redoublemens qui l'accompagnent , on en peut raporter la cause au mélange qui se fait tous les jours , du chyle avec le sang ; parce que celui-cy qui est dans une disposition qui ne luy est pas naturelle , corrompt & pervertit celui-là , au lieu de se le rendre semblable ; d'où il arrive que la masse des humeurs , après avoir receu une certaine quantité de ce suc nutritif qui est presque la même dans un espace de tems réglé , & qu'elle ne peut plus souffrir , s'agite , & s'allume par des retours periodiques , pour s'en defaire : Et cét embrasement , où cét accès dure , jusqu'à ce que la matiere qui l'entretient , je veux dire , le chyle , & le sang bilieux , soit comme reduite en cendres , & rejetée par les sueurs ou par quelque autre evacuation.

Mais il est assez rare que la fièvre prenne fin avec les premiers redou-

blemens , & cela n'arrive d'ordinaire qu'après que la masse du sang ayant été suffisamment purifiée par diverses fermentations , de même que le vin se purifie en se fermentant , est enfin retournée en son état naturel. Mais avant qu'elle en vienne là , elle souffre de grandes alterations qui donnent naissance aux divers symptômes que j'ay déjà remarqués pour la plupart.

Car le frisson que l'on sent d'ordinaire lorsque les redoublemens commencent, vient des parties indigestes & acides du chyle qui comme du bois vert jetté dans le feu , étouffe presque la chaleur vitale du cœur, d'où suit le refroidissement de tout le corps ; & lorsqu'elles irritent par leurs pointes , les nerfs , & les membranes , les malades tremblent , se plaignent de diverses douleurs , & même vomissent si cette irritation se fait sentir à l'estomac : C'en'est pas que le vomissement ne soit souvent causé par un débordement de bile de son réservoir dans les intestins grêles , & de là dans le ventricule par un mouvement con-

Dd ij

vulsiſ; ou bien dans les gros boyaux, d'où viennent les diarthées.

L'afſoupifſement qui eſt aſſez ordinaire au commencement des accès, vient auſſi de ce que ces parties crûës du chyle, ayant inondé le cerveau, noient les eſprits animaux : mais l'agitation & l'embrallement des humeurs ſuccedant bientôt après, pouſſent dans la tête, par le moyen de la circulation, un ſang acre & bouillant qui trouble le mouvement réglé des eſprits, les effarouche, & picote les membranes de cette partie ; d'où naiſſent les rêveries, les delires & les douleurs de tête.

Enfin le redoublement ſe termine peu à peu par de legeres ſueurs qui impatientent le malade, & qui ne le mettent point dans une veritable intermiſſion, ce qui fait aſſez voir que la matiere qui nourrit la fièvre, eſt fort ſeiche, & fort brûlée, & qu'elle manque de ſeroſitez pour l'aider à ſortir plus facilement par les ſueurs : tellement que cette matiere qui eſt comme la cendre qui reſte de l'embrallement des humeurs, circule tou-

jours avec elles, & entretient par une légère effervescence, une espèce de fièvre lente qui redouble du moment qu'il s'est fait dans la masse du sang, un nouvel amas de chyle, capable d'augmenter la fermentation.

Mais comme cette cendre, ou pour mieux dire, cette lie, ou cette écume des humeurs fermentées, ne peut qu'à peine s'en séparer par la transpiration qui d'ailleurs est empêchée par les obstructions de la peau; la Nature s'en décharge par un mouvement critique imparfait, tantôt sur le cerveau, d'où vient l'assoupissement & la Lethargie; tantôt sur les poulmons, d'où naît une toux sèche & fort importune que j'ay remarquée en quelques malades; d'autres fois par les conduits salivaires, dans la bouche, où cette cendre acre & salée, semblable à une pierre caustique, fait de petites ulcères; d'autres fois elle s'arrête sur les levres, à cause que leur peau qui est fort serrée, l'empêche de sortir, d'où naissent les boutons & les croutes.

Elle se jette aussi en plusieurs ma-

Dd iij

lades, sur quelque partie déterminée de leur corps, comme sur une jambe, sur un bras, où se forme une erysypéle, ou quelque autre tumeur suivie assez souvent d'un abcès : soit que cela vienne de la disposition particulière de la matière morbifique qui a plus d'aptitude à être évacuée en cette manière, qu'en toute autre ; soit que la conformation, ou le vice de la partie y contribue ; comme il est arrivé à quelques soldats qui à la fin de leur maladie, ont eu de ces abcès dans leurs vieilles blessures ; & cela ne se fait pas tant par la faiblesse de la partie, comme le vulgaire pense, que parce que la solution de continuité ayant rompu la communication des vaisseaux dans lesquels les humeurs circulent, cette matière impure & grossière s'arrête plus facilement dans ces endroits qu'aux autres, où elle ne trouve point d'obstacle.

Or comme le transport qui se fait de ces superfluités dans la tête, corrompt le suc nerveux qui se sent aussi de l'intempérie de la saison, & qu'il dissipe, ou détruit les esprits

animaux qui donnent le mouvement aux parties ; c'est de là que vient cette langueur , & cet abattement qui est d'une si longue durée , pendant laquelle les malades qui s'en-nuyent d'un long regime ou qui n'en gardent point , retombent facilement , parce qu'ils ont encore de grandes dispositions à la fièvre qui les a à peine quittez.

Suivant le plan que je viens de faire de cette maladie , pour parler ainsi , il semble qu'il n'est pas difficile de déterminer par quels endroits il faut l'attaquer. La Diette , la Chirurgie , & la Pharmacie doivent faire chacune leur attaque ; mais si elles ne sont conduittes par la Methode , & par l'Experience , on aura bien de la peine de venir à bout de cette fièvre , & à la fin on sera contraint d'attendre que le Temps qui l'a amenée dans une saison , l'emmene dans une autre.

LEOCESTE. Ce que vous venez de dire de cette maladie , est le véritable portrait de celle qui a paru dans ce pays , & hors quelques traits peu remarquables , elles se ressemblent par-

faitement.

POLEMIATRE. Cette ressemblance fait assez voir qu'elles sortent d'une même source ; & s'il y a entr'elles quelque différence , elle vient de celle des Climats , & des temperamens des malades. Passons aux autres maladies des soldats.

Pour ce qui est des cours de ventre, tout ce que nous avons déjà dit des véritables causes de l'indigestion de l'estomac , & des intestins , peut se rapporter icy pour expliquer la Lienterie , & l'affection cœliaque. Car soit que la première depende du vice du ventricule , des alimens , du ferment , des humeurs , il est certain que l'irritation ou le relachement qui arrive de ces desordres , aux fibres de ce viscere , avance & precipite la sortie des alimens qui paroissent plus ou moins changez , suivant la force ou la foiblesse de la digestion ; quoiqu'à prendre la Lienterie dans la rigueur , les viandes ne reçoivent aucune coction dans l'estomac d'où elles sortent par embas dans le même état qu'on les a prises ; mais cela n'ar-
rive

rive que rarement

Ce symptôme fâcheux est toujours d'un mauvais augure, sur tout lorsqu'il succede aux maladies chroniques, aux autres especes de cours de ventre, aux sievres opiniâtres; & l'issuë en est d'autant plus fatale, que la nature étant entierement épuisée & abbatuë, ne donne presque plus de lieu à la guerison.

Toutes les parties du corps témoignent assez à l'estomac par leur langueur, le besoin qu'elles ont du convoi ordinaire qui leur manque; elles l'avertissent, & se plaignent sans cesse, à leur maniere, de l'extremité où elles sont reduites: Mais quelque effort qu'il fasse pour les ravitailler, par la quantité d'alimens dont il fait provision, elles n'en sont pas mieux secouruës; car il ressemble à un panier percé, & au tonneau des Danaïdes.

L'affection cœliaque, ou le cours de ventre chyleux est un symptôme qui suit d'ordinaire l'indigestion du chyle dans les intestins, d'où il sort comme de la bouillie mêlé avec ce qu'il a de plus grossier.

Ec

Inane
lymphæ
Dolium
fundo
percussis
imo.
Horat.
carmin.
lib. 2.
od. 13

J'ay déjà fait voir les défauts de cette seconde fermentation, & en quoy ils consistent; il reste seulement à dire que la separation de la partie la plus subtile, & la plus spiritueuse du chyle, n'ayant point été faite d'avec les excréments superflus, pour les raisons que j'ay raportées, ce suc nutritif se trouve trop grossier, pour passer dans les vaisseaux qui portent le chyle; si bien que la plus grande partie sort par les selles.

Il arrive aussi quelquefois que le chyle étant bien séparé des parties excrémenteuses, la distribution ne

*Cœliacæ
affectio-
nis causa
non cru-
ditas est,
non im-
becilla
ventri-
culi con-
coctio; i-
sed chyli
imperfe-
cta, ma-
laque
distribu-
tio. Fer-
mel. Pa-
thol. lib.
6. c. 10.*

s'en fait pas dans les veines lactées, à cause de l'embarras qui s'y trouve; sur tout aux soldats, dans l'estomac desquels, il se fait de l'eau qu'ils boivent, & du pain de munition qu'ils mangent, un mortier, pour parler ainsi, qui est capable de boucher tous les conduits de leur corps. Fer- nel est fort de ce sentiment, & il ne rejette nullement la cause de cette maladie, sur le ventricule.

LEOCESTE. N'en déplaise à un si grand Auteur, les matieres chyleuses que l'on rend crues & indigestes, ne

marquent pas moins la foiblesse de l'estomac, que les obstructions des vaisseaux chyliques, comme l'assure *Aretæus*.

Aretæus
1. de caus
diar. 7.

POLEMIATRE. Je ne disconviens nullement que l'estomac ne puisse contribuer quelquefois à cette maladie, comme cause antecédente ; mais cela n'arrive pas toujours, & lorsque cela arrive, les matieres indigestes des selles doivent se rapporter plutôt au cours de ventre Lientérique, qu'à l'affection cœliaque : Et comme celle-cy est souvent un prelude de celuy-là, en quoy enfin elle degene quelque fois ; on peut dire que ceux qui sont atteints de l'affection cœliaque courent à grands pas à la mort, aussi bien que ceux qui sont atteints de la Lienterie.

Je me souviens d'une conference que j'eus avec un Medecin étranger, quelques jours après la Bataille de S. Denis près de Mons : Il me parloit d'une Diarrhée qui survenoit avec fièvre, à plusieurs Officiers blesez dans cette occasion, & il raportoit ce cours de ventre à l'affectiō Cœliaque. Croyez-vous, disoit il, que les

Ee ij

grandes saignées que l'on fait à ces bleffez, & l'eau qu'on leur fait boire, ne procurent pas ce flux pernicieux. Car cette eau, ajouta-t-il, ne pouvant pas être entièrement distribuée dans les vaisseaux qui doivent la recevoir, la plus grande partie s'arrête & croupit dans le ventre, d'où elle est enfin rejetée par les selles. Ils ne tomberoient pas dans ces accidens, poursuivit-il, si on les saignoit avec plus de moderation, & si on ne leur defendoit pas entièrement le vin.

*Philippe
Médecin
d'Alexandre.
Machaon
fameux
Chirurgien
au
Siege de
Troye,
& fils
d'Esculape.*

Je tâchay de le desabuser de cette fausse prevention, qui n'est souvent fondée que sur la méchante coutume que les Etrangers ont de condamner sans connoissance de cause, les uns les autres ce qu'ils font: Et je luy fis voir qu'il y avoit des Philippes & des Machaons dans les Armées de Louis le Grand, aussi bien que dans celles d'Alexandre & des Grecs.

LEOCESTE. Quoy ils donnent du vin à leurs bleffez?

POLEMIATRE. Sans parler de ce qui se pratiquoit du tems d'Hippocrate qui en ordonnoit aux trois especes de Pleuresie dont
il

l fait mention, je connois des Docteurs qui n'en refusent pas toujours, même à la fièvre continuë : Et le *Medecin des pauvres*, qui est le *vray Medecin charitable*, appelle cette divine liqueur le *lenitif de leurs peines*, l'*assaisonnement de leur santé*, & le *Medecin de leurs maux*. Il faut pourtant prendre garde dans quelles circonstances, & sous quelles conditions on peut l'accorder, de peur qu'un restaurant aussi salutaire que celui-là ne devienne un remède pernicieux. Mais reprenons nos cours de ventre qui reprennent si souvent les soldats, sur tout la Diarrhée & la Dysenterie, qu'on peut dire que ce n'est qu'un flux, & un reflux eternal d'humeurs corrompues.

Liv. 6.
ch. 2. &
liv. 8.
ch. 2.

En effet les armées manqueroient aussi-tôt d'hommes que de ces maladies qui infectent les Camps de leurs ordures, qui usent les corps à force de les nettoyer, & qui pour trop purger les malades, les font souvent mourir.

LEOCESTE. Il n'est rien de si sale que ces malades : Pour moy j'aime-
F f

rois mieux avoir vingt Febricitans ,
qu'un Cours de ventre.

POLEMIATRE. Que vous êtes charitable , Leoceste , de souhaiter à vingt personnes la fièvre , plutôt qu'à vous un cours de ventre.

LECESTE. Vous prenez trop les choses au pied de la lettre ; ce ne fut là jamais ma pensée.

POLEMIATRE. Quoiqu'il en soit, si la Diarrhée , & la Dysenterie ont de différentes livrées , ce sont pourtant deux sœurs qui ont pour père les mauvais alimens , & pour mere les entrailles. Elles naissent souvent l'une après l'autre en differens tems , & quelquefois elles naissent comme deux beslonnes d'une même ventrée : La premiere fort avec beaucoup moins de peine que la derniere , qui donne tant de tranchées & qui fait verser tant de sang à sa mere ; qu'elle l'éventre souvent , comme on dit que la vipere est éventrée par ses petits.

La Diarrhée qui est ou Critique , ou Symptomatique nous fait voir , comme vous sçavez , des manieres

tantôt bilieuses, tantôt mélancholiques, tantôt pituiteuses, tantôt fereuses.

Ces matieres viennent, ou de la masse du sang, & se déchargent dans l'estomac, & dans les intestins par les arteres Gastriques & Mesaraïques; ou bien elles sortent des conduits cholidiques, pancreatique, & autres: Et comme elles peuvent pecher en quantité ou en qualité, elles procurent non seulement leur sortie par l'irritation qu'elles causent; mais en pressant, ou en picotant les fibres annulaires & charnues des visceres, où elles se déchargent, elles font sortir tout ce qui y est contenu, & corrompent les ferments, les aliments, & les autres sucs qui s'y trouvent, & qu'elles entraînent avec elles.

LOCESTE. Si vous aviez toujours raisonné en cette maniere, nous n'aurions pas eu de grandes contestations

POLEMIATRE. Je suis bien aise d'avoir donné dans votre sens pour cette fois: je ne suis pas d'avis de

F i j

pousser les choses plus loin, de peur qu'à la fin nous ne fussions pas d'accord sur la nature, & sur les propriétés des humeurs que je viens de reconnoître pour causes matérielles de la Diarrhée. Je diray seulement que tout ce qui agit, & échauffe la masse des humeurs, contribue beaucoup à produire la bile, & qu'ainsi la Diarrhée, sur tout la bilieuse, est fort commune parmi les soldats qui souffrent en tant d'occasions, l'ardeur du Soleil, la soif, la faim, le travail, sans parler des mauvais alimens dont ils usent; ce qui échauffe le sang, le brûle & le convertit en Bile, par une sorte de calcination, lorsque la chaleur extraordinaire fixe les sels volatiles avec les parties terrestres, & les sulphureuses qu'il contient. Passons à la Dysenterie qui est un mal bien plus dangereux que la Diarrhée, puisqu'il fait souvent sortir du corps la vie avec le sang.

LEOCESTE. Ne reconnoissez-vous pas avec moi que ce symptôme dépend d'une exulceration des inte-

stins , & des vaisseaux sanguiferes, qui est causée par des humeurs acres & corrosives, lorsqu'elles sont devenues lentes & visqueuses ; comme la bile jaune , la porracée , la noire, l'erugineuse , & la pituite salée.

POLEMIATRE. J'avouë que ces humeurs où les sels fixes , les lixiviaux , & les acides predominant, peuvent produire la Diarrhée , & quelquefois la Dysenterie ; mais cette dernière maladie étant le plus souvent Epidémique & contagieuse parmi les troupes , elle marque encore pour cause , quelque chose de plus.

Les grands ravages qu'elle fait, & sa propagation prodigieuse, font assez voir qu'outre le vice ordinaire des humeurs, il s'est introduit dās la masse du sang quelque disposition pernicieuse qui en trouble l'æconomie, en rompt les liens , & le coagule par une fermentation defectueuse ; en sorte que la nature irritée s'en décharge dans les intestins, par les extremités de la Cœliaque , qui sont déjà relachées , & ouvertes par une

F f iij

Diarrhée de quelques jours, qui precede d'ordinaire la Dysenterie: Ou bien le sang corrompu s'arrêtant dans les anastomoses des arteres avec les veines Mesaraïques, se fait un passage en ulcerant les membranes des intestins, & se mêle avec le pus & les excremens.

LEOCESTE. Sennert qui ne trouve pas, non plus que vous, son conte dans les humeurs, admet aussi une qualité à laquelle il donne la propriété d'ulcerer les intestins, comme le lievre marin ulcere les pòmons, les mouches cantharides la vescie, & le virus venerien les parties genitales.

POLEMIATRE. Cette disposition maligne que je reconnois dans le sang, n'est pas une qualité, mais une alteration, ou un changement dans ses parties, qui y est introduit ou par les mauvais alimens dont l'usage est si commun dans les armées, ou par l'impression de l'air, & des saisons, suivant ce que j'ay remarqué touchant la cause de la fièvre Epidémique, dont je parlois tout-à-

l'heure , ou enfin par contagion , lorsque le ferment Dysenterique passë d'un corps à l'autre , sous la forme d'une vapeur , ou d'une exhalaison. On remarque aussi cette depravation du sang dans la Dysenterie qui accompagne les fievres malignes & pestilencielles , & dans celle qui survient au Scorbut.

Je fus appelé il n'y a pas long-tems, pour voir un malade qui souffroit de grandes tranchées au bas ventre, auprès duquel je trouvay une troupe de femmes qui luy preparoient déjà chacune son remede qui devoit , à les entendre , le guerir infailiblement. Je connus d'abord , après l'avoir interrogé , que ces douleurs luy venoient d'une grande quantité de sang acre & sereux qu'il laissoit aller par les selles , sans mélange pourtant d'aucune autre matiere : Et comme j'appris que ce débordement luy étoit arrivé tout à coup , depuis vingt quatre heures , son ventre ayant été bien réglé les jours precedens , & que je découvris sur tout son corps de petites taches rouges ; je soubçonnay

*Cum ad
agrorum
perve-
neris,
quaenam
patiatur,
& quana
ex causa
interro-
gandum,
& ex
quot jam
diebus :
an etiam
venter
dimittat,
ac qua-
nam vic-
tus ra-
tione
utatur.
Hipp.
lib. de
affectio-
nibus.*

d'abord de ces symptomes quelque chose d'extraordinaire , dont j'eus bien-tôt l'éclaircissement lorsque luy ayant fait ouvrir la bouche , j'aperçûs que les gencives étoient pourries & ulcérées ; ce qui me fit juger , avec les autres signes , qu'il étoit atteint du Scorbut depuis long-tems , comme il me l'avoïa , après le luy avoir demandé plusieurs fois.

Or ce flux Dysenterique , & ces taches rouges viennent de ce que le sang ayant été fermenté & précipité par la trop grande abondance de ses parties salines en fusion , qui abandonnent les terrestres , il se coagule , & se corrompt ; d'où il arrive qu'une partie qui s'arrête dans les vaisseaux capillaires vers l'habitude du corps , y fait parétre en s'extravasant , ces taches qui sont tout autant de petites echymoses : Et l'autre partie mêlée de beaucoup de serosité qui vient de la fusion des sels , se degorge dans les intestins.

LEOCESTE. Cette nouvelle maladie que vous expliquez sur des principes nouveaux , est assez rare en France.

POLEMIATRE

POLEMIATRE. Il seroit à souhaiter qu'on ne l'y eut jamais veü , & que le Nord n'eut pas ajouté ce fleau à tant d'autres qu'il nous a envoyez. Nous l'avons pourtant vü renaître l'année dernière dans la partie septentrionale de ce Royaume , où elle a fait encore quelque ravage pendant les glaces , & les neiges d'un hyver trop long & trop rigoureux. Mais il est tems d'arrêter ces cours de pourriture , & d'épuiser ces sources d'infection. Disons donc des cours de ventre en general , que s'ils ne cedent pas aux remedes , & à la bonne constitution du malade , ou ils le font mourir , ou ils le precipitent par leur opiniâreté , dans d'autres maladies qui ne prolongent sa vie que pour quelque tems ; ils le jettent sur tout dans la Cachexie & dans l'Hydropisie qui sont deux Suivantes funestes de la Dysenterie , de la Diarrhée , & des autres especes de cours de ventre dont nous venons de parler. Ce sont comme deux bonnes servantes qui veulent faire les menageres , & qui tâchent de repater

Gg

les dégâts que leurs Maîtresses qui laissent tout perdre , font par leur profusion : Mais tous leurs soins sont inutiles , puisqu'au lieu d'un suc nutritif , & d'un esprit de vie , elles ne peuvent amasser que de l'eau & du vent.

Or quoique la Cachexie soit une indisposition en laquelle la plupart des autres degenerent ; elle succede d'ordinaire aux fievres chroniques & aux cours de ventre inveterees des soldats. C'est un fruit que l'Été prepare , que l'Autonne acheve de mûrir , & que l'Hyver cueille à son entrée. En effet les fievres , & les cours de ventre qui sont des maladies si communes dans les hopitaux d'armée pendant l'Été , les remplissent l'Autonne de corps bouffis & enflés que les premieres gelées emportent assez souvent.

LEOCESTE. Nous remarquons d'ordinaire que les saisons augmentent ou diminuent les maladies suivant que celles-là sont semblables ou contraires à celles cy , en leurs qualitez. Ainsi l'on ne doit pas s'étonner

si le phlegme des Cachectiques est augmenté par le froid ; & les eaux des Hydropiques par les pluies.

POLEMIATRE. Outre cela , les longues fermentations d'humeurs dans les fievres , & les grandes evacuations qui se font dans les cours de ventre , affoiblissent tellement les visceres , & diminuent si fort la chaleur naturelle , & les esprits , par la perte des parties actives ; qu'il ne faut pas s'étonner si la masse du sang qui a perdu sa force , & qui ne reçoit plus qu'un chyle imparfait , & mal digéré , ne fournit plus aussi qu'un suc aqueux que les parties rebutent , & que le sang même abandonne ; si bien qu'il remplit les pores & les petites cavitez qui sont dans les interstices des muscles , entre les fibres charneuses , entre les glandes , entre cuir & chair , d'où naît cette enflure , & cette couleur pâle de tout le corps.

Que si ce vice continuë , & s'il augmente ; on voit suivre bien-tôt cette espece d'Hydropisie que nous appellons Leucophlegmatie , ou Ana-

farque , qui ne diffère de la Cachexie que du plus au moins , & qui vient d'ordinaire d'une même source.

LEOCESTE. Quand vous assurez que ces maladies dependent de la foiblesse des viscères , & de celle de la chaleur naturelle ; vous parlez sans doute de l'intemperie froide du foye, lequel au lieu de faire un sang loüable, ne fait qu'un sang crud & pituiteux qui n'étant nullement propre pour être uni aux parties , croupit dans toute l'habitude du corps, d'où vient la Cachexie , & l'Anasarque ; de même que si ce sang fercux & inutile se jette dans quelque capacité considerable , comme dans le bas ventre, il produit une autre espece d'hydropisie que nous appellons Ascite.

Le Docteur Fernel renferme en quatre mots les causes de ces deux maladies, dont nous parlons, qu'il attribue à une trop grande dissipation de la chaleur naturelle , & des esprits.

POLEMIATRE. Ce seroit accuser un innocent que de rejeter la cause de ces desordres sur le foye ; puisqu'après la mort des malades , on ne

trouve

Una , &
eadem
utriusq;
causa, im-
modica
nimirum
jecoris
atque ve-
narum
refrige-
ratio , &
infiti ca-
loris ac-
spiritus
nimia
dissipa-
tio. Fer-
nel.
Pathol.
lib. 6.
cap. 8.

trouve en luy aucune tache, ni aucune marque qui puisse le rendre coupable. Outre que comme on ne doit pas considerer ce viscere comme l'auteur de la sanguification, on n'a pas raison de luy en imputer les defauts. Car enfin à le bien prendre, ce n'est ni le foye, ni la ratte; ni le cœur, ni les poumons qui font le sang, quoique ces Parenchymes contribuent beaucoup à le perfectionner: Mais c'est le sang même qui fait le sang; je veux dire que le chyle se convertiten sang, lorsque celuy-cy que l'on peut considerer comme un ferment dans les vaisseaux, subtilise, & exalte celuy-là, en le fermentant par le moyen de ses parties actives qui agissent sur ce suc nutritif, jusqu'à ce qu'elles se le soient renduës semblable. C'est ainsi que l'on peut dire que la bierre fait la bierre, lorsque la levure qui est comme la quintessence de cette liqueur, fermente une decoction d'orge, & de fleurs de houblon.

Or quoique d'ordinaire la Cachexie & l'Anasarque ne dependent pas

H h

d'un vice particulier des parties ; il est constant que dans la suite celles-cy peuvent être altérées , soit par le relâchement ou la tension de leurs fibres , par les obstructions , par l'oppression de leur chaleur naturelle , ou autrement ; ce qui contribuë enfin à entretenir , & même à augmenter les indispositions qui sont déjà formées ; & c'est dans ce sens-là que l'on peut dire que les viscères les produisent.

Pour ce qui est de la pensée de Fernel , je ne la croy pas fort éloignée de ce que je viens de dire , & j'avouë avec vous que cét Auteur a une propriété admirable que bien des gens n'ont pas , qui est de renfermer en peu de paroles beaucoup de choses , sans confusion.

LEOCÈSTE. Il est vray que l'on peut dire de luy qu'il a fait à l'égard de la Theorie de l'ancienne Medecine , ce que les Chymistes font à l'égard de la vieille Pharmacie qu'ils reduisent en essences & en extraits.

In ultra-
que cor-

POLEMIATRE. Vous sçavez aussi ce que ce sçavant Medecin dit de

l'Atrophie dans laquelle les soldats tombent quelquefois, au lieu de tomber dans la Cachexie. Ce dessèchement de tout le corps, ou ce Marasme, est comme un pauvre orphelin à qui la prodigalité de ses parens n'a rien laissé pour vivre. La faim qui ne le quitte presque jamais, remplit souvent son estomac de quantité de viandes qu'elle mandie; mais plus il mange moins il se rassasie & se nourrit; & comme dit le même Auteur avec son elegance ordinaire, il se nourrit moins qu'il ne nourrit son mal. Le peu de sang qui luy reste des dissipations précédentes, étant devenu acide & salé par la perte de ce qu'il avoit de plus doux, & ne pouvant assimiler le chyle, il le corrompt en luy communiquant ses mauvaises qualitez; tellement que la nature se trouvant surchargée de ce fardeau inutile, s'en débarrasse, & le rejette, quoiqu'elle soit dans la dernière nécessité d'être ravitaillée. C'est de-là que viennent les evacuations fort fréquentes qui consomment les malades, & qui se font tantôt par les

Hh ij

ports, virtumque robur e-
languescit, sed in Atroph.
quod nulla
profusus
in Cach-
xia quod
vitiosa
sit nutri-
tio, ibid.

Non se
sed suam
ipsi per-
niciem
aliunt.

Idem.
Pathol. l.
1. cap. 54.

sueurs, tantôt par les urines, tantôt
 par les Diarrhées, suivant les divers
 mouvemens de cette matière impure
 qui se jette aussi quelquefois vers l'ha-
 bitude du corps pour y causer des
 bubons & des abscez ; & au lieu que
 la masse du sang devroit être purifiée
 par ces tumeurs, elle en reçoit une
 plus grande corruption : parce que
 la suppuration ne se faisant pas d'or-
 dinaire, ou ne se faisant qu'impar-
 faitement, la sanie rentre dans les
 vaisseaux, & infecte les humeurs,
 ce qui augmente le mal, entretient
 la fièvre lente, & met enfin les ma-
 lades dans un état aussi déplorable
 que celui qui est dépeint par ces
 vers :

*Un squelette vivant, sans vigueur
abbattu,*

*Montre au travers du cuir dont il est
revêtu,*

*D'un cœur agonisant la flamme languis-
sante,*

*Comme on voit au travers d'une corne
luisante,*

*D'un falot obscurci la chandelle mou-
rante.*

LEOCESTE. C'est à dire que le voilà dans le dernier degré de l'Hectique. N'est-ce pas ce sang acre & salé dont vous venez de parler, qui produit aussi la gale. C'est peut-être la seule maladie qui donne du plaisir en faisant du mal. Elle sert en même-tems de divertissement, & d'occupation aux faineans qui quittent tout, pour la satisfaire, & qui se plaisent si fort avec elle, & elle avec eux, qu'ils ne scauroient se quitter l'un l'autre. C'est elle qui fit dire à Socrate, lorsqu'on luy eut ôté ses fers, & qu'il se fût gratté, qu'il ne comprenoit pas comment le plaisir & la douleur se suivent de si près; quoi qu'un autre Philosophe ait dit fort élégamment, *qu'on peut quelquefois souffrir des douleurs avec joye, & recevoir des chatouillemens qui déplaisent.*

Descart.
des Passions de
l'ame. 2.
part. art. 94.

POLEMIATRE. On ne peut pas douter que l'impureté du sang ne contribue à la Gale : Mais comme cette maladie se contracte si facilement, & qu'on la guérit assez souvent par des linimens seuls, il est probable que la matiere prochaine &

Hh iij

Dolor
est, ubi
materiâ
Corpo-
ra, vi
quadam
per vis-
cera vi-
va, per
attus.
Soll'cita-
ta, suis
trepidât
in sedi-
bus int^{is}.
Inque
locum
quando
remeant,
fit blan-
da volu-
ptas. Lu-
cretius
lib. 2.

plus ordinaire de ces eruptions, est une humeur aqueuse qui est de la nature de la lymphe, & qui se separe du sang pour entrer dans les glandes de la peau, où elle s'altère, soit par le trop long séjour qu'elle y fait, à cause de l'obstruction des pores, soit par contagion, soit enfin par le mélange des superfluités humorales. De sorte qu'une nouvelle portion de cette humeur s'échappant des artères dans ces glandes, se ferment avec celle qui y est déjà, à cause de leurs parties disproportionnées, & elles se coagulent ensemble; d'où naissent les petits boutons, les ulcères, & les croûtes de la Gale. Et comme les esprits animaux se portent d'un mouvement deregulé dans les fibres nerveuses de la peau, pour en chasser les ichorosités sereuses qui les irritent, apres quoy ils demeurent paisibles dans leur assiete ordinaire; c'est de là que vient le prurit que l'on pourroit appeller une douleur voluptueuse.

LEOCESTE. Mais comment la Gale qui n'en veut d'ordinaire qu'aux

pâresseux, & aux poltrons, ose-t-elle attaquer les soldats qui sont si braves?

POLEMIATRE. Ce ne sont pas les braves qu'elle attaque, qui se tiennent sur leurs gardes, & qui ont soin d'eux. Comme elle aime le repos des villes, elle fuit la fatigue de la Campagne; & les soldats qui sont dans les garnisons, sont plus souvent galeux que ceux qui campent; parce que la crasse & les ordures dont les corps de ceux-là se chargent facilement dans une vie sédentaire, empêchent la sortie des superfluités sereuses; ce qui est cause de leur corruption: Outre que plusieurs soldats habitant une même chambre le plus souvent mal propre, & couchant plusieurs dans un même lit, se communiquent facilement la Gale.

LEOCESTE. Comment pensez-vous que cette communication se fasse?

POLEMIATRE. Il n'est pas difficile à concevoir que lorsque par l'attouchement, il se transmet d'un corps chargé de gale à un autre qui est net, quelques atomes qui sont comme le levain de cette maladie; ils imprè-

ment d'abord par la fermentation, leur caractère, à la liqueur glanduleuse de la peau, qui est ensuite portée dans les veines avec le sang, & de-là dans les artères qui le répandent enfin sur toute l'habitude du corps.

LEOCESTE. J'entrerois assez dans ce sentiment, si l'on pouvoit découvrir l'humeur que vous supposez dans les petites glandes de la peau.

POLEMIATRE. Outre que le Microscope fait voir de ces glandes qui sont fort remplies de cette liqueur dont le sang se décharge comme d'un fardeau inutile, au sortir des artères, afin qu'il rentre plus facilement dans les veines; son usage d'humecter l'organe du tact, en prouve assez l'existence.

LEOCESTE. Je n'insiste pas davantage la dessus, pour passer outre: Et suivant l'ordre que vous vous êtes proposé, je crois que nous en sommes présentement à la maladie du païs. Dites-moy, je vous prie ce que c'est.

POLEMIATRE. Il est vrai que nous avons rapporté jusqu'à cette heure les principales

principales maladies du soldat, qui dépendent le plus souvent de son mauvais regime, au boire & au manger : Il ne nous reste plus qu'à voir en quoy consiste la maladie du païs, & le mal venerien.

La premiere qui est d'une nature assez extraordinaire, ne cede à pas un des remedes que la Medecine peut fournir ; Et comme ce mal rend l'esprit malade, plutôt que le corps ; c'est à celuy-là principalement qu'il faut appliquer le remedes, si l'on veut sauver celuy-cy.

Je dis donc, Leoceste, qu'encore que cette maladie soit rarement accompagnée de delire, si ce n'est lorsqu'elle va à l'excès dans des temperamens où l'humeur atrabilaire domine, on peut pourtant assurer que c'est une espece de melancholie, puisqu'elle n'est jamais sans crainte ni sans tristesse.

L'homme qui naturellement aime à changer, & qui se contente rarement de sa condition presente, ne jouit pas plutôt de ce qu'il a recherché avec empressement, qu'il forme

de nouveaux desirs, & se repaît de nouvelles esperances. Ainsi comme il n'est point de Profession qui n'ait des mécontents, il ne faut pas s'étonner si parmi les troupes, quelques soldats, même de ceux qui se sont engagés avec le plus de chaleur, sont enfin tentés de cette commune maladie de vouloir changer de condition. La memoire qui représente sans cesse à ces mécontents les choses qu'ils desirerent & qu'ils regrettent, conterne les esprits animaux, les resserre au dedans, & les abbat tellement, que toutes les fonctions du corps en étant perverties, & diminuées, on voit languir ces malades dans une taciturnité profonde, & dans une certaine insensibilité qui leur fait à la fin oublier toutes choses, hors le sujet qui les afflige, & qui trouble sans cesse, comme un phantôme affreux, leur foible imagination.

LEOCESTE. C'est une chose assez remarquable que les melancholiques s'attachent à de certains objets qui occupent entierement leur imagination, & leur pensée : Ils recherchent

les solitudes, les lieux sombres, & les demeures affreuses ; & quoique tout leur fasse peur, on diroit pourtant qu'ils ne trouvent de la satisfaction qu'en ce qui est capable d'augmenter leur crainte. Apparemment la mélancholie qui est une humeur noire, épaisse, & terrestre, obscurcit les esprits animaux, les fixe, les concentre, & les met par ce moyen dans une disposition propre à former la crainte, la tristesse, & la stupidité.

POLEMIATRE. Il se peut faire, comme vous venez de dire, que les esprits animaux qui sont de leur nature transparens, subtils, & lumineux, deviennent obscurs, opaques, & tenebreux dans la mélancholie, & qu'ainsi ils représentent les objets sous des nuages sombres, & nous font des tableaux où l'ombre étouffe la lumière. Car enfin nous pouvons considérer ces substances spiritueuses comme des rayons de lumière qui sortent de la flamme qui est plus ou moins pure & lumineuse, suivant les différentes matières qui la nourrissent. Ainsi il ne faut pas s'étonner si les esprits ani-

Spiritus
tristis e-
xiccatus.
sa : Pro-
verb. c.
57.

maux qui sont tirez d'un sang mélancolique, retiennent la nature de leur principe. Les soldats qui sont atteints de cette maladie, après avoir longtemps traîné, succombent enfin, & l'on diroit à les voir consumer à petit feu, qu'ils meurent sans maladie, & que le corps quitte plutôt l'ame qui est malade, que l'ame ne quitte le corps.

LEOCESTE. Cét état est digne de compassion.

POLEMIATRE. Comme il rend les soldats inutiles pour le service, on est obligé de les congédier : & c'est là presque l'unique remède qu'on peut apporter à cette maladie. Il arrive même souvent qu'après avoir eu leur congé, cette grande envie de changer étant passée, ils s'enrollent de nouveau, & deviennent enfin de bons soldats.

Le dernier fleau des Troupes, je veux dire le mal venerien, qui n'est pas moins une punition qu'une maladie, n'attaque gueres que les débauchez : & si quelques innocens en sont atteints, ils sont assez malheureux.

reux , pour payer la faute d'autrui.

Depuis que l'Europe est allé trouver l'Orient , & qu'elle a en commerce avec luy , elle a reçu des marques si sensibles de sa reconnoissance , qu'elle ne les oubliera peut-être jamais : Et afin qu'il luy débitât mieux ses drogues , il luy a fait un present qui l'a mise dans un état à ne se pouvoir passer de son Gayac , ni de sa Salspareille.

En effet on peut dire que la maladie Venerienne qui a passé tant de mers pour venir du Levant en Occident, est une maladie envoyée de l'autre monde , pour punir non seulement les excès des derniers siècles ; mais aussi pour leur faire porter la peine des premiers où l'on pechoit trop impunément.

Ce mal qui se communique parmi les transports des plaisirs , est comme un poison que l'on avale avec du Nectar ou de l'Ambroisie : Et n'est-ce pas une chose étrange que lorsque l'homme travaille à la generation du plus parfait des animaux , il produise ce monstre.

K k

*Les 'Go-
morrhées,
Les Cha-
cres, Les
Bubons.*

Ce venin qui est contagieux, com-
me l'Amour qui luy donne naissance,
se communiquant sous la forme d'un
levain humide, & visqueux, infecte
non seulement la masse du sang; mais
il corrompt encore le suc nerveux qui
sert de véhicule aux esprits animaux,
par les acides & les sels lixiviaux qui
fermentent les humeurs; & c'est en-
suite de cette fermentation vicieuse
qu'on voit paroître les Avancoueurs
qui sont enfin suivis d'un Escadron
de symptômes qui renversent les fon-
ctions de toutes les parties, & qui
font voir dans une maladie seule, pres-
que toutes les autres.

LEOCESTE. On se seroit bien pas-
sé de cette marchandise en Europe;
quoi qu'elle y soit d'un grand débit:
Car il est vray que jusqu'au plus pe-
tites parties du corps même les inté-
ribles, ressentent des atteintes de
cette fâcheuse maladie; & sans par-
ler de la carie des os, ce cruel Tyran
arrache la barbe & les cheveux aux
malades. Mais d'où vient que ces
avancoueurs, & ces symptômes suc-
cèdent les uns aux autres, & qu'ils

ne paroissent pas d'abord tous ensemble?

POLEMIATRE. Cela dépend de l'action du ferment qui étant lent & tardif, les parties actives ne s'exaltent, & ne corrompent les humeurs que par la suite du temps. C'est ainsi que plusieurs jours se passent après la morsure de quelques animaux, avant que l'effet de leur venin se fasse connoître.

C'est principalement parmi les troupes que le mal Venerien fait les plus grands ravages; & quoique le nombre des femmes debauchées y soit petit, l'occasion de cette maladie n'en est pas moins grande; parce qu'elles sont presque toutes gâtées, où elles le deviennent bien tôt. Outre cela le remède que demande un mal si commun dans les armées, y est si rare, qu'il ne faut pas s'étonner si les malades n'en guerissent que rarement; & si après avoir traîné long temps une vie languissante & odieuse à eux-mêmes, ils meurent enfin chargez d'ulceres & de pourriture.

LEOCESTE. Je ne sçay si vous êtes du sentiment de ceux qui croient

K k 11

qu'une femme peut contracter cette maladie en voyant plusieurs hommes, sains : pour moy je pense que si cela étoit possible, on en auroit veu des exemples il y a long-temps. Ainsi le mal venerien ne seroit pas un mal nouveau, & inconnu aux Anciens.

Mais n'êtes-vous pas d'avis, Polemiatre, de reprendre un peu haleine, en attendant qu'on prepare le Gayac & le Mercure, pour ces disgraciez de Venus.

POLEMIATRE. Vous voulez donc bien que nous remettions à demain le traitement des soldats que nous avons veus malades aujourd'huy : Vous trouverez bon cependant que j'aille faire un tour à la Ville où l'on m'attend pour une affaire qui me regarde.

LEOCISTE. Vous êtes le maître, Polemiatre, vous disposerez des choses comme il vous plaira. Je ne vous laisse pourtant aller qu'à condition que vous serez icy de retour, demain de bonne heure. Du moins je vous y attens.



III. ENTRETEN.

Le Traittement des Maladies du soldat.

LEOCESTE. Si vous aviez tardé encore un moment, Polemiatre, je desespérois de vôtre retour pour aujourd'huy.

POLEMIATRE. Ce n'est pas pour m'attirer un remerciement : mais j'ay apporté toute la diligence possible pour me rendre icy : je ne croyois pas pouvoir retourner que demain, après l'embarras où je me suis trouvé, & d'où j'ay eu toutes les peines du monde à me tirer.

LEOCESTE. Je connois déia que l'impatience où i'étois de vous revoir, n'étoit pas mal fondée : & ie me doutois bien que vous ne retourneriez pas sans quelque nouvelle aventure.

POLEMIATRE. Ce matin, comme i'étois sur le point de partir, j'ay ren-

Kk iii

contré dans la rue un homme qui m'ayant reconnu, m'est venu sauter au cou, avant que de me saluer. Ah mon pauvre Polemiatre, mon vieil ami, s'est-il écrié, en m'embrassant, que je suis heureux de vous trouver icy ! Moy fort surpris de l'entousiasme de cet Inconnû qui m'appelloit par mon nom, je le considere ; & comme je tâchois à rappeler sa figure dans ma memoire, Je suis Apolite, a-t-il dit, que vous avez veu en Flandres, il y a quelques années, ne me reconnoissez-vous plus. Je vous reconnois à cette heure, que vous me dites vôtre nom, luy ay-je répondu : Mais qui auroit pû vous reconnaître d'abord dans un changement aussi grand que celui où ie vous vois, & qui vous auroit citû dans ce païs-cy ? Il est vray, a-t-il reparti, que les voyages que j'ay faits en divers Royaumes, depuis que nous ne nous sommes vûs, ont un peu altéré mon embonpoint ; mais quelques prises de mon Alkaëst l'auront bientôt rétabli.

Vous comprenez bien déjà à ce

Le traitt. des Mal. du Sold. 201
jargon , que ie parle d'un Disciple
du grand Hermes , & d'un de ces
Philosophes qui cherchent en vain
dans leurs fourneaux un métal qui
n'y fut iamais.

LEOCESTE. Vous voulez dire un
de ces Caballistes qui affectent le
nom de Philosophes par excellence,
de ces citoyens du monde qui habi-
tent par tout , & qui ne demeurent
nulle part ; enfin de ces Avanturiers
qui courent après un phantôme d'or
qui les fuit.

POLEMIATRE. Vous sçavez que
ces Messieurs qui ne vivent que d'in-
trigues , ont des manieres autant en-
gageantes qu'incommodes ; Quel-
qu'excuse que j'aye pû alleguer , pour
me défaire de luy , il m'a mené en
son logis. A peine étois-je entré dans
sa chambre , que ie me suis ressouve-
nu qu'il y avoit long-tems que le
Poëte saint Amant en avoit fait la
peinture , sous le nom de *la chambre
du débauché.*

Cet appartement que vous voyez
en assez mauvais ordre , continuë
nôtre Charlatan , d'un ton fier &

dédaigneux , en parlant de ce Galletas délabré , n'est que pour mes valets. J'ay icy-près pour moy, une chambre garnie qui est assez propre, & assez raisonnable. Mais passons dans mon Laboratoire.

A peine étois-je entré dans ce lieu obscur , d'où sortoit une odeur de soufre & de fumée , que j'apperçois à la lueur du cendrier & des registres du fourneau , un grand spectre noir qui se leve pour venir à nous. C'est vous, Anémon , dit le Spagyrique, parlant à ce fantôme vivant; avez-vous bien conservé le degré de feu que ie vous ay recommandé ? Anémon ayant répondu qu'oüy ; Apollite se tournant de mon côté , cet honnête homme , dit-il , que vous trouvez icy , est un fils de l'Art , & une personne que j'estime beaucoup pour son mérite , & pour les belles connaissances qu'il a acquises en pratiquant les Philosophes.

Il n'a pas plutôt sçeu mon arrivée dans cette ville , qu'il m'a fait l'honneur de me venir voir : Nous avons déjà fait ensemble quelques échanges
de

Le Traitt. des Mal. du fol. 203
 de secrets dont nous travaillons re-
 ciproquement à la preuve ; parce
 que nous ne voulons pas nous trom-
 per l'un l'autre. Nous avons même
 projeté ensemble une entreprise de
 haute consequence , dont ie vous en-
 tretiendray en particulier : mais il
 nous manque un troisieme que nous
 voulons choisir.

LEOCESTE. Cette entreprise dont
 il vouloit vous entretenir , est sans
 doute la recherche de la Pierre Phi-
 losophale , & de la Medecine uni-
 verselle.

POLEMIATRE. Je le voyois bien
 venir avec son troisieme qui luy man-
 quoit. Cependant Anemon ayant
 allumé une lampe qu'Apolite assuroit
 avoir été faite sur le modèle de la
 lampe perpetuelle , quoiqu'elle dif-
 ferât peu de celle de Cardan , j'ay
 veu cet associé du grand œuvre avec
 la face d'Hippocrate , sa mine de Vul-
 cain , sa couleur de Pluton ; & il avoit
 plutôt la figure d'un Necromancien
 que d'un Philosophe.

Vous voyez , Polemiatre , re-
 prend Apolite , en me montrant un

*Facies
 Hippo-
 cratica
 Nasus a-
 cutus, o-
 culi con-
 cavi, col-
 lapsa tē-
 pora, au-
 res con-
 tractæ,
 cutis re-
 siccata,
 &c. Hip.
 Trans-
 tition. lib.*

amas de vaisseaux, de charbons, de briques, de ferrailles, les préparatifs que nous faisons pour notre grand dessein; & vous êtes témoin si l'argent que nous y avons déjà mis, est mal employé.

Il disoit cecy pour engager mieux à la dependance Anemon qui est sa dupe, & qui écoutoit ce hableur de toutes ses oreilles. Cependant ie haussais les épaules sans dire mot, & ie considérois ce Laboratoire comme une boutique de mensonge où l'imposture d'un Charlatan dresse des pièges à la simplicité des personnes trop credules.

Traité de herb. & Lapid. Voilà une solution humide d'Antimoine, poursuit-il, en me faisant voir un vaisseau plein d'une liqueur noire, d'où ie pretens tirer ce soufre merveilleux dont parle Vanhelmont, & qui fait des miracles dans cette espece d'hydropisie que nous appelons Tympanite. C'est de ce soufre d'antimoine que *Rulandus* composoit son baume si fameux.

Cette teinture iaune que vous voyez dans ce matras, continue-t'il en me parlant tout bas à l'oreille,

la vertu de changer la Lune en Soleil; *L'argent en or.*
mais il y manque encore quelque
chose. J'ay eu ce secret de *Tachenius*
pour un autre que ie luy donnay à *Tachen.
Hipp.
Chymic.
c. 23.*
Venise, il y a plusieurs années.

Je n'ay pû m'empêcher de l'in-
terrompre en cet endroit, car il fal-
loit retenir à parler avec luy, & de
luy demander si ce qui manquoit à
cette teinture, étoit difficile à trou-
ver? Point du tout, repond-t'il, ie
say ce que c'est. Vous voyez dans ce
creuset, continue-t'il, en reprenant
son ton de fausset, Jupiter foudroyé,
dans celui-ci Mars mis en poudre,
& dans cet autre une amalgamation
de Saturne par le moyen de Mercure.
Enfin il m'a étalé toutes les pieces
de sa boutique, & outre ces diverses
preparations de metaux, qu'il m'a
montrées separement, il m'a fait voir
les sept Planetes dans une même
boëte qui lui sert de magasin.

*Erain
calant
Crocus de
Mars.
Plomb.
Vif-ar-
gent.*
LEOCESTE. Il y devoit mettre en-
core le Ciel & les étoiles fixes, pour
faire de cette boëte la Sphère d'Ar-
chimede.

POLEMIATRE. Vous venez de

voir, ajoûte-t'il, quelques essais des belles opérations de la science Hermetique, voyons maintenant ces grands genies, & ces illustres flambeaux qui éclairent par leurs sçavantes lumieres nôtre Laboratoire.

En achevant ces paroles, il tire du fond d'une vieille male, quelques cayers manuscrits qui étoient pêle-mêle, avec plusieurs certificats en parchemin des belles cures qu'il avoit faites en diverses Provinces, & me montrant ces cayers, Voila, dit-il, l'extract & la quintessence des ouvrages des Philosophes, de Hermes Trismegiste, de Geber, Raymond Lulle, Arnaud de Ville-neuve, Isaac Hollandois, Basile Valentin, Cosmopolite, Paracelse, & de plusieurs autres qu'il m'a nommez dont ie ne me souviens pas: Et si ie l'avois crû, nous serions encore à lire ces manuscrits.

Enfin après m'en avoir fait remarquer les plus beaux endroits, dont il penetrait à fond le sens misterieux, à l'entendre parler, quoique ce ne fût par tout que des Enigmes plus obscures

obscures que les vers des Sybilles, & que les centuries de Nostradamus, il a commencé à m'entretenir de l'analogie qui est entre le Microcosme, & le Macrocosme à comparer le cœur au Soleil, le cerveau à la Lune, le foye à Jupiter, les reins à Venus; si bien que continuant de métamorphoser l'homme en monde, & le monde en homme, il est descendu du Ciel en terre, & de la tête aux pieds; & il a fini par la comparaison qu'il a faite des rivières aux veines, de la mer à la vescie, du flux & du reflux de ses eaux aux accès de fièvre. Il a conclu enfin par ce bel Enthymème des Paracelsistes; Que puisqu'il que le Ciel & la Terre n'avoient ny flegme ni bile, ni melancholie; l'homme ne devoit pas aussi en avoir.

Il a parlé ensuite de l'esprit universel, ou Mumie vitale, & des matrices différentes qui le reçoivent & le déterminent; & ayant rapporté à cette occasion l'expérience du Vitriol, dont le *caput mortuum* exposé à l'air se revivifie, & reprend sa nature vitriolique, par la réunion qui se fait

Le petit monde.
Le grand monde.

Neque
cælum,
neque
terra no-
vit phleg-
mabilem
vel me-
lancholiam: Er-
go neque
in homi-
ne est.
Paracel-
sus lib. 3.
de mor-
bis.

Domus
est sem-
per mor-
tua: sed

M m

del'esprit universel à cette matrice;
il a cité le *mysterium magnum* de Para-
celse qu'il nommoit le Trifmegiste
Aleman, & il a mis sur le tapis l'*Ar-*
cheus de Van-Helmont: Et comme
s'il eut été transporté d'une fureur
poétique, il a entonné ces vers de

*Dans son
grand
Miroir
du Mon-
de.*

Quercetan.
C'est le grand Elixir, c'est la seule Tain-
ture

Qui teint par ses esprits les esprits de Na-
ture,

C'est cette Quintessence & Baume radi-
cal,

Duquel est embaumé l'inanimé metal,
Qu'on trouve au dur caillon; & la froide
ciguë

De sa vive chaleur n'est même dépour-
venue.

Enfin comme je m'ennuyois déjà
de ses digressions dont il n'étoit en-
core qu'à l'exorde, j'ay pris congé
de luy: mais il n'a pas laissé de pour-
suivre, & de me conduire jusqu'à la
ruë avec une escorte d'Esprits, d'Es-
sences, d'Extraits, d'Arcanes, de
Magisteres, dont il m'a accablé, &
que je porte encore sur mes épaules.

LEOCESTE, On a bien de la peine à

se debarrasser de ces sortes de gens qui sont à charge à tout le monde.

POLEMIATRE. Je n'en ferois pas encore quitte, si je ne luy avois promis de l'aller retrouver au premier jour, comme il me rappelloit pour me demander où je logeois; sur quoy je ne me suis pas bien expliqué.

LEOCESTE. Vous avez bien fait de luy cacher vôtres demeure: Car les Philosophes de cette secte vagabonde, que l'on pourroit appeller des Philosophes mendiants, à qui le batton & la besace des Cyriques ne viendroient point mal, se fourrent par tout sans discretion & sans honneur: s'ils n'ont pas beaucoup de jugement, ils excellent en mémoire; & il suffit de leur avoir dit une fois vôtres nom & vôtres logis, pour ne les oublier jamais. Je parie même, que s'il vous sçavoit icy, il viendrait vous trouver.

POLEMIATRE. Je le desie avec toute la science Hermetique de deviner où je suis. Mais laissons souffler cét Alchymiste, & pendant qu'il bâillera comme un Tantale après un bien qui

M m ij

le fuit, & qu'il se repaîtra du vent de ses soufflets, & de la fumée de son fourneau, pensons à donner du soulagement à nos malades. Il ne faut pas les laisser languir plus long-tems.

LEOCESTE. La Charité nous appelle à ce devoir.

POLEMIATRE. Vous sçavez, Leoceste, que la connoissance des maladies est une connoissance sterile, si la Pratique ne la rend feconde; que c'est une terre qui ne porte aucun fruit, si elle n'est cultivée; & que ce n'est pas assez de voir les malades, dans les livres, & dans les disputes; mais qu'il faut encore les visiter dans leurs chambres, & dans les hôpitaux, pour leur rendre utile & salutaire le secours de la Medecine.

LEOCESTE. Pour moy j'ay toujours comparé les malades à des pauvres que l'on ne rend pas plus riches, pour avoir une parfaite connoissance de leur misere, si on ne leur donne du soulagement d'ailleurs.

POLEMIATRE. Entrons donc dans ces Hôtels où Dieu habite avec les pauvres, & visitons ces maisons

bienfaisantes que la Charité a fait bâtir, pour y recevoir la Pauvreté malade & affligée. Ce sont d'illustres Academies où la Medecine fait ses exercices parmi un nombre infini de malades qui viennent là de toutes parts, comme au temple d'Esculape, chercher du remede à leurs maux. Mais comme on voit de ces lieux, charitables, presque dans toutes les villes, & qu'ils vous sont assez connus, voyons les Hôpitaux d'armée.

LEOCESTE. C'est ce que je souhaite depuis long-tems.

POLEMIATRE. Quoique ce ne soit pas de ces bâtimens somptueux où logent les Mendians dans les villes; on n'y est pourtant pas moins bien traité; & l'on est quelquefois plus à son aise sous le haître & sous le chaume, que sous les pavillons & les lambris.

On prend à l'armée les premieres maisons que l'on trouve commodés, pour y loger les soldats malades; & la Guerre qui fait tant de miracles, a bientôt changé un Chateau en Hôtel-Dieu, & la maison d'un Grand

Mm iij

Seigneur en Hôpital.

Lorsque l'armée campe au voisinage de quelqu'une de nos villes, on envoie les malades & les bleffez dans les Hôpitaux qui y sont établis; ou s'il n'y en a pas d'établis, on y met l'Hôpital de l'armée pour y être plus commodement qu'en campagne.

Que si le camp se trouvoit trop éloigné de ces lieux habitables, on feroit camper les malades, & on leur dresseroit en un moment des logemens presqu'aussi commodes que ceux qu'on a peine d'achever en plusieurs siècles pour les pauvres dans les villes.

C'est là où l'on voit ces Preneurs de villes, & ces Gagneurs de Batailles, auxquels des Armées entières d'ennemis n'ont jamais fait peur, trembler sous le joug des maladies qui les ont réduits dans un état qui fait compassion.

En effet qui n'auroit pitié de tant de braves soldats qui se sont exposez à mille morts, pour la gloire de leur Prince, & pour l'honneur de leur Patrie? Et qui pourroit refuser du

Le Traitt. des Mal. du sol. 213
secours à ceux qui en donnent à tant
de monde qu'ils gardent & qu'ils de-
fendent?

LEOCESTE. Dans l'éloignement où
ils sont de leur pais, ils ne peuvent
esperer aucun secours ni de leurs
amis, ni de leurs parens.

POLEMIATRE. Ils n'ont besoin ni
des uns ni des autres. Le Prince qu'ils
servent, leur fait plus de bien qu'ils
n'en peuvent esperer de toute autre
assistance : On n'épargne rien pour
les soulager ; & la dépense qu'on fait
pour ce sujet, n'est pas moins consi-
derable, que l'utilité qui en revient,
est grande.

Le bon traitement que le soldat re-
çoit dans cette occasion où il en a un
si grand besoin, ne conserve pas seu-
lement des hommes pour le service ;
mais on peut dire qu'il en ressuscite
de nouveaux : Car enfin tant de lan-
guissans & de moribonds dont les
chemins étoient autrefois couverts
à la suite des armées, faute de se-
cours, n'étoit-ce pas tout autant de
morts que l'on ressuscite aujourd'huy
par l'assistance qu'on leur donne dans

les Hôpitaux où l'on les fait porter:
Et ces soldats ressuscitez qui ne peuvent oublier un bien fait si salutaire, n'exposeront-ils pas après plus volontiers leur vie, pour le service du Prince qui a tant de soin de la leur conserver?

Sueton.
in Galb.

Aussi lorsque Galba fut attaqué par les Conjurez, tous les gens de guerre qu'on avoit mandez pour secourir leur Empereur, mépriserent cet ordre, à la reserve d'une compagnie d'Alemans qui accoururent avec toute la diligence possible, pour luy témoigner leur reconnoissance; parce qu'il en avoit eu grand soin, dit l'Histoire, lorsqu'ils étoient malades, & fatiguez.

LEOCESTE. Cette reconnoissance est naturelle, & nous n'avons pas moins d'obligation à celuy qui nous conserve la vie qu'à celuy qui nous l'a donnée. Mais je ne vois pas que l'on puisse avoir dans un Hôpital d'Armée toutes les commoditez que nous trouvons dans les Hôpitaux de ville.

POLEMIATRE. On n'y a pas de si grandes

grandes provisions de toutes choses; mais il n'y manque rien de ce qui est nécessaire au traitement des malades, pour la Diette, pour la Chirurgie, & pour la Pharmacie; & sans parler des provisions de bouche, des matelats, des paillasses, des coffres pleins de linges, d'ustanciles, de remedes, d'instrumens, l'on y voit jusqu'à des charrettes chargées de charpie & d'emplâtres.

On y entretient un nombre suffisant d'Officiers qui s'acquittent tous de leur employ avec un si bel ordre, & une si bonne intelligence; qu'on y entend tres-rarement des plaintes, & qu'on n'y voit pas la moindre confusion.

La Diette y est ponctuelle, & les alimens y sont choisis, & bien distribués. Pour ce qui est des remedes, on les ordonne avec beaucoup de prudence, & les ordonnances y sont executées avec une exactitude, & une fidelité extraordinaire.

LEOCESTE. Cette exactitude, & cette fidelité contribuent beaucoup à la guerison des maladies: & si on

N n

ne donne pas les remèdes comme on les prescrit, on trompe le Medecin, & on luy fait tort, aussi-bien qu'au malade qui accuse plutôt celuy qui ordonne que celuy qui execute.

POLEMIATRE. Quand même le Vice ne fueroit pas les malades, comme il les fuit d'ordinaire ; il n'auroit garde de se trouver là : La Vertu qui a pris possession de ces lieux l'en bannit, & si l'on se souvient encore quelquefois de luy, ce n'est que pour le detester.

L'Hôtel-
Dieu de
Paris.

On partage les malades en diverses classes, suivant la nature de leurs maladies, & suivant la commodité des lieux. J'en suis cent fois représenté à cette occasion, l'Hôtel-Dieu d'une grande ville, qui est l'un des plus beaux, des plus riches ; & des mieux administrez de la France. Outre plusieurs appartemens considerables qui le composent, on voit au milieu quatre sales fort vastes, plus longues que larges, & disposées en sorte qu'elles forment une Croix, dont chaque croison est une sale ; comme si c'étoit deux rues qui se croisassent. Sur

le milieu de cette Croix on voit un Dôme fort élevé qui prend son jour par dessus le comble des sales, & dont la voute est soutenue par quatre gros Piliers boutans, en forme de quatre petites tours carrées dont la Croix est cantonnée. Sous le Dôme, comme au centre de tout l'edifice, est un Autel qui est vu de tous les endroits des quatre sales qui regardent les quatre points Cardinaux du Monde, comme pour y placer les quatre Vertus Cardinales des Hôpitaux; la Charité, la Pauvreté, la Patience, & l'Humilité.

LEOCESTE. Ne pourroit-on pas dire aussi que ces sales représentent les quatre saisons de l'année, où l'on voit regner diverses sortes de maux qui affligent nos corps; ou bien qu'elles marquent les quatre tems des maladies, ou les quatre humeurs qui les produisent?

POLEMIATRE. Disons plutôt que l'intention des personnes charitables qui ont fait élever ce riche temple à la Pauvreté, a été de faire connoître par la situation de ces sales, qu'elles

*Ce sont
les qua-
tre points
où le me-
ridien &
l'équa-
teur cou-
rent
l'Horis.
qui s'ap-
pellent
l'Est, l'O-
est, le
Nort, &
le Sud &
ou l'O-
rient, l'O-
cident, le
Septen-
trion, &
le Midy.*

sont ouvertes , pour y recevoir toutes sortes de malades qui peuvent y venir de tous les endroits du monde.

On ne sçauroit suivre un plus beau modele que celui de ce fameux Hôtel-Dieu dont je viens de parler, pour le partage des malades dans un Hôpital d'armée. Car la plupart sont ou febricitans , ou ils ont des cours de ventre , ou ils sont blesez , ou Convalescens ; & parmi ces derniers on peut comprendre les galeux , qui du moins doivent être séparés de lit, des autres malades.

Or il est important à la guérison des uns & des autres , de les séparer, non seulement de peur qu'ils ne se communiquent leurs maladies ; mais aussi pour une plus grande facilité que l'on a à traiter des malades, lorsque tous ceux qui sont atteints de la même indisposition , sont ensemble.

LEOCESTE. Je trouve cet ordre & cette disposition fort commodes ; mais avant que de venir au traitement des maladies des soldats , dites-moy , je vous prie , quelque chose en
general

general de ce qui se pratique en Medecine parmi les troupes, & parmi les Etrangers.

POLEMIATRE. On ne doit pas douter qu'elle ne se fasse bien dans les Hôpitaux qui suivent l'armée, & que les malades n'y soient bien traittez, parce que les personnes qui en ont soin, sont des personnes choisies qui s'acquittent de leur devoir. Il faut croire qu'il en est de même dans les villes de guerre où l'on se sert pourtant quelquefois de ce qu'on y trouve pour la conduite, & pour le traitement des soldats malades qui y sont en garnison ; ou bien on y envoie du monde exprès pour ce sujet : En tout cas il est toujours bon de veiller sur ce qui s'y passe : car il peut arriver quelquefois que les malades tombent entre les mains de gens lesquels parce qu'ils ne s'en chargent que pour faire mieux leurs affaires, sont moins charitables à mesure qu'ils s'enrichissent en dépit de la Pauvreté, & qu'ils s'engraissent du suc & de la substance des pauvres. Si cela arrivoit, les malades passeroient mal leur tems, & il se

O o

trouveroit à la fin, que toute la dépense que l'on fait pour leur entretien, ne serviroit qu'à les faire mourir de faim, & de mauvais traitement.

LEOCESTE. Quiconque en useroit si mal, ne seroit pas moins punissable qu'un gourmand rempli de graisse qui arracheroit des mains d'un pauvre affamé, un morceau de pain qu'on lui auroit donné par aumône. Car l'un & l'autre se rendroit coupable de la même injustice.

POLEMIATRE. Hors les Hôpitaux je serois fort embarrassé à vous dire de quel país est la Médecine parmi les troupes, & pour qui elle tient: Car elle est tantôt Françoisse, tantôt Flamande, tantôt Espagnole, tantôt Italienne, tantôt Alemaude, tantôt Angloise: Enfin elle est de toutes les nations. On la défigure par tant de manières, qu'elle n'est pas connoissable; & l'on peut dire que ce n'est qu'un Avorton que la Chirurgie a arraché des entrailles de la Médecine même.

Car comme il y a dans les armées des troupes qui sont tirées de diverses

nations ; on y voit aussi des Chirurgiens de tout païs, qui ont de différentes methodes, ou pour mieux dire, qui n'en ont point du tout ; & qui se mêlent souvent de traiter des maladies sans les connoître.

LEOCESTE. Je m'imagine que dans des lieux où manque peut-être le secours de la Medecine, ils font ce qu'ils peuvent & comme ils l'entendent.

POLEMIA TRE. Ils font ce qu'ils ne doivent pas faire, & ce qu'ils n'entendent point. Ils ne manquent pas de medecins : Car outre ceux qui sont entretenus dans les armées, qui ne refusent à personne leurs avis salutaires, il y a peu de places qui n'en soient pourvues. Ainsi soit en campagne, soit en garnison, ils ne sont pas excusables lors qu'ils ne se contiennent pas dans les bornes de leur Profession.

Ce que je dis icy n'est que contre les Infrauteurs des loix de Medecine, parmi lesquels je ne comprends pas tant de fameux Disciples de Podalire, & de Critobule, qui servent si utilement dans nos armées, & qui n'ont garde

Chirurgiens renommés chez Homere & Plin.

de s'attirer ces reproches.

La plus grande partie des Docteurs du Nort (c'est ainsi qu'on appelle les Medecins dans les païs Septentrionaux) condamnent la saignée, & se déclarent pour la purgation dans la pluspart des maladies; plutôt, je crois, par ce qu'ils s'imaginent que nous suivons l'opinion contraire, que par l'autorité de Galien, qui semble être pour eux, ou par la raison qu'ils allèguent: Que les corps sont plus cacochymes dans les païs froids, où l'on mange beaucoup de viandes salées, de beurre, & de fromage, & où l'on ne boit presque que de la biere; que dans les païs chauds, où les viandes fraîches & delicates sont plus en usage, & où le vin est commun. Cependant il est certain que les Septentrionaux sont mieux nourris, & plus remplis de bons sucs, que les Meridionaux, & l'on ne scauroit en bonne Medecine, les traiter de cacochymes, à moins que de vouloir faire passer l'embonpoint d'un Aleman pour la bouffissure d'un Cachectique.

Après tout, les chairs salées de la

Eos qui
Septen-
trioni
subjacer,
aut Aegy-
ptum,
aut pla-
gam me-
ridiona-
lem inco-
lunt, co-
piosas, &
semel fa-
ctas eva-
cuatio-
nes non
ferre.
Qui vero
inter hos
sunt me-
dici, ma-
nifestam
subinde,
ex vene-
sectione
utilitate
sentire.
Galien.
lib. de
Sectis.

maniere dont les font les peuples qui en usent d'ordinaire, ne sont pas des ragoûts si malfaisans qu'on s'imagine; & je connois des gens qui ne donneroient pas une tranche de Primefel pour une aisse de chapon.

Pour la bierre qu'un Medecin de Paris appelle *une potion salubre*, & *une viande potable*, elle a cet avantage, & cette propriété merveilleuse par dessus les autres liqueurs, qu'elle appaise en même tems, & la soif, & la faim.

Les Medecins du Midy qui sont plus voisins que nous du Levant, font encore porter à la Medecine, dans leurs riches compositions, l'or & les pierres précieuses que les Arabes luy avoient fait venir d'Orient; & ils nous reprochent que nous luy avons ôté ses habits de Reine pour luy donner les haillons d'une Bergere.

LEOCESTE. Il est vray qu'on a beaucoup retranché du luxe & du faste que les Medecins Arabes avoient introduit dans la Medecine qui en étoit devenuë si superbe, qu'elle ne daignoit pas visiter les pauvres: mais

cette reforme est raisonnable.

POLEMIATRE. La France que la Nature a placée au milieu des nations sçavantes , pour être l'Arbitre des beaux Arts auxquels elle donne la dernière perfection ; la France , dis-je , a apporté dans la Medecine ce juste temperament & cette moderation judicieuse qui rend cette science venerable par toute la terre ; & l'on peut dire que ce Royaume luy a rendu tout son ancien lustre que Rome voulut autrefois luy ravir.

Les contrarietez des autres nations en matiere de Medecine , ne sont pas toujours tant les veritables fondemens de leur Pratique , qu'elles sont des controverses , & des disputes souvent mal entendues : Car comme cette divine science suit par tout les mêmes experiences , & les mêmes lumieres ; il est certain que quand elle est exercée par des Medecins sçavans , & experimentez , & qui sont gens de bon sens , gens de bien & d'honneur , de quelque pais qu'ils soient , ils n'ont pas tant de difficulté qu'on s'imagine , à convenir entr'eux de la methode de

traitter les maladies; & à quelques circonstances près, qui souvent ne sont que des Accessoires de peu d'importance, on tombe d'accord du principal assez facilement.

Parmi ceux qui pratiquent la Médecine dans leur Terre natale, il y en a qui s'attachent aux mots qu'ils n'entendent souvent pas bien, & qui font avec le vulgaire un grand mystère du *Temperament*: Ils disent que celui de leurs malades n'est connu que des Médecins du pais: Et c'est par là, lorsque les autres moyens leur manquent, qu'ils prétendent se faire valoir au prejudice des Médecins étrangers: Comme si l'une des premières leçons qu'on apprend dans l'A, B, C de Médecine n'étoit pas celle qui nous montre à connoître les tempéramens non seulement des hommes, des sexes, & des âges; mais aussi des saisons, des pais, & des climats. Hippocrate nous recommande cette leçon dès l'entrée de ses Aphorismes, & Galien la met à la tête de son art de guérir.

LEOCESTE. Ces Docteurs prennent

Accesso-
rium se-
quitur
naturam
Princi-
palis.
*De regul
juris.*

Institu-
tiones
Medicæ.

Confide-
rare --
portet &
regione,
& anni

tempus, donc les Medecins étrangers pour des
& xiaté, &c. 1. gruës.

*Aph. 2. POLEMIATRE. Vous avez raison ;
Galen. cela fait pitié. Après tout s'ils ne ven-
de art. lent pas que nous connoissions leurs
curat. l. temperamens, ils ne doivent pas pre-
1. cap. 1. tendre de connoître les nôtres, ny de
Idem l. traiter nos malades ; à moins qu'ils
quod opr. ne se persuadent que nos tempera-
imedic. mens soient naturalisez dans leur pais,
idem sit du moment que nous y arrivons.*

*eb. Phil. LEOCESTE. C'est à dire qu'ils se
Idem l. croyent meilleurs Connoisseurs que
de scētis nous, ou plutôt nous sommes regar-
eb. alibi dez parmi eux, comme étrangers,
passim. quand nous nous portons bien, &
comme originaires du pais quand
nous sommes malades.*

*POLEMIATRE. Pour détromper les
autres personnes qui sont dans cette
erreur grossiere, & pour leur faire
entendre que la veritable Medecine
est une science qui suit les mêmes
principes par tout le monde, je la
compare à une Dame de qualité qui
aime à voyager, & qui s'habille fa-
cilement à la mode de tous les pais
où elle se trouve.*

LEOCESTE.

LEOCESTE. Mais vous ne dites rien des Empiriques.

POLEMIATRE. Ce sont ou des Deserteurs, ou des Heretiques en Medecine, avec lesquels, comme vous sçavez, nous n'avons point de commerce, pour le traitement des malades. Aussi ne veulent-ils entreprendre de guerir, à ce qu'ils disent, que ceux que nous abandonnons comme incurables: s'ils guerissent quelquefois par hazard un malade, en hazardant tout, c'est comme un homme qui seul entre mille echappe d'un naufrage. Ils ne gardét point de mesure dans les cures qu'ils entreprennent, parce qu'ils n'ont point de repuration à ménager, & ils ne se soucient pas de tuer, ou manquer cent malades, pourveu qu'on croye qu'ils en soulagent quelques-uns: Cela leur suffit pour s'ériger d'abort en Esculapes parmi la multitude qu'ils amusent pendant quelque tems, c'est à dire jusqu'à ce que le malheur de leur pratique perilleuse étant connu, ils soient contrains de changer de pais, pour aller ailleurs jouer la même Tragedie,

P p

LEOCESTE. Nous voyons pourtant bien des gens qui sont imbus de leurs fausses maximes, & je m'étonne qu'il se trouve du monde assez simple, pour se laisser aller à l'imposture de ces Charlatans.

POLEMIATRE. Je m'en suis souvent étonné, aussi bien que vous. Mais comme les malades qui aiment le changement, se dégoûtent facilement des remèdes ordinaires dont l'effet ne leur semble pas assez prompt, ils écoutent toutes sortes de personnes qui leur en proposent d'autres que chacun assure infaillibles: Et il ne faut pas trouver étrange, si dans l'impatience où ils sont de voir le rétablissement de leur santé, ils se servent de toutes sortes de moyens, pour obtenir un si grand bien qu'on leur promet.

Il arrive même que les promesses téméraires de ceux qui croient leurs remèdes infaillibles, à force de les avoir voulu faire passer pour tels, de même qu'un menteur croit enfin ses mensonges comme des vérités, il arrive, dis-je, que ces promesses font une telle impression sur l'esprit foible des

malades, que quelques-uns qui veulent guerir, à quelque prix que ce soit, se persuadent d'être gueris ; apres l'usage de ces remedes, quoique dans le fond ils ne le soient nullement, ou du moins ils feignent de l'être pour quelque tems, parce qu'ils ne veulent pas que l'on croye qu'ils ayent été assez bons, pour se laisser tromper. Ce n'est pas que la grande confiance que l'on a en de certains remedes, & l'esperance de guerir, qui est toujours mêlée de ioye & de desir, ne puisse peut-être causer la guerison, en reveillant les esprits, & en fortifiant les parties, pour se defaire du mal qui les afflige, & qui cesse aussi quelque fois de luy-même.

Mais ce qui autorise davantage ces abus c'est que nos remedes quoique prescrits methodiquement, ont souvent ce malheur, que si après leur usage, on se sert sur le declin de la maladie, de quelque drogue de nulle vertu, on ne manque jamais de luy attribuer la guerison. Cependant les premiers remedes devroient du moins partager cet avantage, avec d'autant

*Sperata
curatio-
nis phā-
tasia, &
obstinata
fides, eā
cerebro
altera-
tionem,
seu po-
tius cor-
roborā-
tionem
inducit,
quā dia-
thesis
morbida
in ipso
radicata
p. obligā-
tur:
Vvilliz,*

plus de justice, que la gloire qu'il y a à vaincre un Ennemi, doit être commune à tous ceux qui ont combattu, quoique sa defaite semble dependre seulement de l'effort de quelques particuliers qui l'ayant trouvé aux abois, luy ont donné le dernier coup.

Quos ratio non
restituit,
temeritas
adjuvat.
Celsus
l. 3. c. 9.

Outrecela comme les Empiriques se servent d'ordinaire de remedes violens qu'ils reiterent souvent jusqu'à ce que le mal ou le malade prenne fin, ils guerissent quelquesfois ceux qu'ils manquent de faire mourir, semblables en cela à celuy qui au lieu de tuer un homme, contre lequel il a voit décoché une fleche, luy perça dans le corps un abscez, dont il devoit mourir, s'il n'eût été percé, & luy donna par le plus grand bonheur du monde la vie au lieu de la mort.

LEOCESTE. Il est vray qu'il y a des malades qui se plaignent que nos remedes ne sont pas assez forts, ni assez expeditifs, & qu'ils les font languir trop long-tems dans leurs maladies: Et voilà justement comme raisonneoit il y a quelques iours une personne de qualité à qui on avoit envoyé

voyé de Paris, un grand Memoire qui contenoit une longue suite de remedes pour cette sorte d'indisposition catarrheuse que nous appellons *Coryza*. Vrayment, disoit le malade, plutôt que de me resoudre à tant de saignées, à avaler tant de petits remedes, tant de casse, tant de petit lait, & de lait; j'aime bien mieux prendre cinq ou six pilules que je viens de recevoir de Monsieur. qui promet de me purger à fond, & de me guerir avec ce seul remede.

La verité est qu'ayant pris pendant une semaine, de ces pilules qui lui firent jetter quantité de serositez par les selles, sa fluxion se modera un peu, de sorte que se croyant déjà guerri, il écrivit à son guérisseur pour le remercier du bon effet de son remede: & je ne doute nullement que celui-ci n'ait mis la lettre qu'il en a receüe, parmi les Certificats de ses cures extraordinaires, & qu'il ne s'en serve comme d'un hameçon, pour attirer d'autres pratiques.

Cependant le mal qui n'étoit pas déraciné, ayant repullulé peu de

Q 9

temps aptes, fit voir que ce n'est pas assez de vider ces serosités ; mais qu'il faut en tarir la source dans la masse des humeurs, & dans les viscères, suivant l'attention du mémoire des Medecins de Paris : ce qui ne peut se faire que par un long regime de vivre, & par une suite de remedes capables de corriger peu-à-peu la Nature, & de la remettre dans son premier train.

Après tout ces malades qui demandent des remedes expeditifs, voudroient-ils que pour abreger leurs maux, on abregeât leur vie, & qu'on les guerît en ruinant leur santé ? Car enfin la plupart des remedes des Empiriques sont pires que les maladies mêmes ; & ils ne sçauroient rétablir le corps qu'en y faisant de nouvelles brèches.

Un habile Medecin ressemble à un Pilote expérimenté qui ne s'attache pas à vouloir rompre d'abord l'effort de la tempeste, en lui opposant toutes les voiles de son navire, & tous les bras de ses matelots ; Mais qui sçait si bien faire faire la manœuvre,

& conduire son vaisseau , parmi les vagues ; que cedant quelquefois à leur impetuosité , & d'autres fois y résistant , il le tire d'une infinité de dangers qui le menaçoient du naufrage.

Un Ecuyer adroit n'arrête jamais tout court un cheval fougueux qui force la main , & qui s'abandonne ; mais il le soutient , & il accorde si bien la main avec le talon , à le conduire , qu'il s'en rend enfin le maître.

C'est avec ce sage ménagement qu'on vient à bout des maladies les plus farouches : & il ne suffit pas d'avoir des remèdes , il faut encore savoir s'en servir. C'est encela que toute la science du Medecin consiste , & c'est ce qui fait son véritable caractère.

Or cette science qui est une connoissance qui nous montre la vraie methode de faire une juste application des remèdes , en égard à la constitution du malade , à la nature de la maladie , & à la qualité du remède , qui a pour objet , comme vous sçavez , la Nature presque dans toute son étendue , qui comprend les choses naturelles , non-naturelles , & contre

Q qij

nature ; qui regarde l'homme sain & malade, qui considere le temperament, la conformation, les fonctions, les usages de toutes les parties du corps, qui en decouvre les defauts qui sont les maladies, qui les distingue les unes des autres, qui choisit parmi une infinité de remedes tirez des animaux, des vegetaux, & des mineraux, ceux qui sont propres à chaque espece de maladie ; qui enseigne la maniere de les preparer, & qui en marque la dose & le veritable usage : Cette connoissance, dis-je, qui renferme les plus hauts mysteres de la Nature & del'Art, est-elle d'un Idiot, & d'un Ignorant ?

C'est par le defaut du bon usage qu'un remede quel'on croit infailible, & qui opere des merveilles dans un temps, est souvent de nul effet dans un autre, que celui avec lequel un sçavant Medecin fait des cures extraordinaires, semble perdre sa vertu entre les mains d'un ignorant qui ne sçait pas le mettre en pratique, & qu'enfin le même secret qui a voit enrichi le pere, a envoyé le fils à l'Hôpital.

POLEMIATRE. Ce que vous dites est si veritable, que pour vaincre le même mal, nous nous servons quelquefois indifferemment de plusieurs remedes, même de peu de consequence, sans en reconnoître souvent de particuliers, comme les Empiriques en reconnoissent pour chaque espece de maladie: Et c'est ainsi qu'un grand Capitaine ne laisse pas de faire de belles actions, soit que les gens soient armez de dards ou de piques, de mousquets ou de sabres.

Aussi, combien de fois me suis-je trouvé parmi des Officiers qui m'ayant cité en riant le *Clysterium donare* de Moliere, pour dire qu'en Medecine on ne fait que donner des lavemens, saigner & purger en toutes sortes de maladies, n'ont sçeu que repliquer, lorsque je leur ay répondu qu'à la guerre on ne fait que tirer le mousquet, le canon, & l'épée en toutes sortes d'expéditions militaires: Car comme ils sçavoient tres-bien qu'il ne suffit pas de tirer les armes pour bien faire la guerre; aussi ils étoient contraints d'avouer, que ce n'est

Q q iij

pas assez de saigner , de purger & de donner des clystères pour bien faire la Medecine , quoiqu'il y ait plusieurs sortes de saignées , de purgations , & de lavemens , sans parler des spécifiques , & des remèdes particuliers dont on se sert en plusieurs occasions pour divers maux.

LEOCESTE. Vous me faites souvenir de ce qu'on raconte du sabre de Scanderberg : vous avez peut-être leu , ou ouï dire , qu'un Empereur Turc ayant appris que ce fameux Prince d'Albanie en faisoit des choses prodigieuses , & qu'il en coupoit par le milieu deux hommes du même coup , il le luy fit demander , pour en faire un essay sur quelques esclaves : Mais le Grand Seigneur n'ayant pas réussi , & s'étant plaint à ce Prince qu'il ne luy avoit pas envoyé le même sabre dont il faisoit des coups si surprenans , Scanderberg luy fit dire qu'il luy avoit envoyé le sabre ; mais non pas le bras qui l'animoit.

POLEMIATRE. Il est donc vray de dire que les remèdes aussi-bien que les armes tirent leur principale vertu , du bon usage qu'on en sçait faire ; même

à l'égard des spécifiques dont le nombre est d'autant plus petit parmi les véritables Medecins qui en connoissent la force & l'application, qu'il est grand parmi ceux qui en abusent.

Or quoique le remede soit excellent, & le Medecin qui en fait l'application, fort expert, & fort éclairé; il ne faut pourtant pas s'étonner si le succez ne repond pas toujours à ses vœux, & si la depravation incorrigible du sujet sur lequel il travaille, rend inutiles tous les efforts. C'est là l'écueil de la Medecine dont le pouvoir ne s'étend pas à corriger le vice extreme des parties, & la corruption de leur substance; c'est à dire qu'elle ne scauroit refondre les corps, que les materiaux luy manquent pour faire un nouvel estomac, & un nouveau foye; & que l'homme qui a la vertu d'engendrer son semblable, n'a pas celle d'en reparer les defauts excessifs, & les ruines extraordinaires, comme un Architecte repare les brèches, quelque grandes qu'elles soient, d'un Palais qu'il a bâti.

C'est là aussi la pierre d'achoppement

ment de tant de secrets, & de tant de remèdes dont chacun se vante d'avoir l'expérience, puis qu'ils ne peuvent agir qu'entant que le sujet auquel on les applique, est capable de recevoir leur action : Et il est important de reconnoître ce vice irréparable des parties, pour ne tourmenter pas en vain les corps, par des remèdes qui peuvent être employez plus utilement en d'autres indispositions, & pour n'entreprendre pas mal à propos des cures impossibles.

Ces considérations sont assez fortes, ce me semble, pour fermer la bouche à des Critiques qui veulent tout censurer : Et s'ils étoient capables de les comprendre, ils n'attribueroient pas à l'impuissance de l'Art, des défauts qui ne viennent que de l'impuissance de son sujet.

On peut juger de là combien il est dangereux de donner au peuple la connoissance de tant de remèdes salutaires, lesquels faute d'en sçavoir le véritable usage, deviennent des poisons entre ses mains, & sont comme un épée entre celles d'un furieux, ou d'un enfant.

Il ne sert à rien de se rompre la tête à vouloir donner, en même tems, des regles pour se servir de ces remedes: Car outre qu'il est impossible de les donner avec toutes leurs circonstances, le peuple est-il capable de comprendre ces instructions methodiques qu'un sçavant Medecin appelle le secret de tous les secrets; & peut-il remedier à cent accidens impreveus qui arrivent dans les maladies, & qui renversent dans un instant toute la methode curative; comme une tempeste qui survient tout à coup, met hors des gonds & le gouvernail & le Pilote?

*Secretum
secretorum omnium
secretissimum.
Menjo-
tius dist-
fert. pa-
tholog.
part. 3.
monition-
ad Le-
ctorem.*

Mais la Pratique n'est pas seulement bouleversée par ceux qui s'ingèrent de faire la Medecine à tort & à travers, elle est encore maltraitée par les malades mêmes & condamnée par des ingrats & des stupides.

Il ne faut pas esperer de faire concevoir à ces derniers l'utilité de la Medecine, lorsqu'ils se portent bien, & qu'ils peuvent se passer de remedes. Tous les raisonnemens sont alors inu-

R. r.

tiles & c'est presenter des viandes à un homme qui n'a ni besoin, ni envie de manger. Ce sont de faux braves qui font les intrepides hors des occasions, mais qui font pitié quand ils s'y trouvent. Attendez qu'une maladie les attaque un peu vigoureusement, & vous les verrez bien-tôt changer d'avis, & demander du secours.

Pour moy qui ay connu parmi les troupes un assez bon nombre de ces Fierabras, je puis protester que pas un d'eux, que je sçache, n'est tombé malade, qui n'ait eu recours aux remèdes, & aux Medecins; & je ne doute nullement qu'il n'en soit de même de tous les autres, hormis qu'ils ne soient dans la dernière brutalité.

Il ne sert à rien de dire qu'alors ces malades que la crainte de mourir a saisis, font comme ceux qui se noient, qui s'attachent à tout ce qu'ils peuvent attraper pour sauver leur vie; car enfin on évite par là quelquefois le naufrage, & l'exemple de ceux qui échappent, doit être suivi dans un semblable danger, quand même tous ceux qui le suivent, ne se-

roient pas assurez de réussir.

Je ne scaurois m'empêcher de rire toutes les fois que je pense au souhait que faisoit pour ces Mécreans en Médecine, un Médecin Italien, avec qui je m'entretenois un jour sur leur chapitre.

LEOCESTE. Que leur souhaitoit-il?

POLEMIATRE. *Li mal Frangoze, ou na gamba rompoude, u disloade* (c'est ainsi qu'il écorchoit le François) mais on ne leur veut pas tant de mal. Si pourtant ils tomboient par malheur dans ces accidents, & si on les laissoit entre les mains de la nature à laquelle seule ils veulent rapporter la guérison de toutes leurs maladies, ils auroient beau *se tenir de repos, la laisser faire, & attendre qu'elle, qui est tombée dans le desordre, se rétablisse elle-même*; on verroit bien-tôt ce qui en arriveroit, & s'ils n'auroient pas recours à la Médecine.

LEOCESTE. Je croy-même qu'ils n'auroient garde de se fier aux vœux que les premiers qui furent attaquez de la maladie venerienne, faisoient pour leur guérison, ni de s'arrêter au remède que Caton propose pour les

R r ij

Le mal Venerien une jambe rompue, ou disloquée

Eato apud Cardan. de rer. variet. lib. 16. cap. 92. Job. 4. 5.
 dislocations, & pour les fractures. Il n'y auroit pas assez de Medecins, ni de Chirurgiens pour eux, quoiqu'ils veulent interpreter les passages de Job au desavantage de la Medecine, lors qu'ils inferent des paroles de ce saint homme, que puisque Dieu a preserit au cours de nôtre vie des limites que nous ne sçaurions passer, il est inutile de se faire medicamenter, pour vivre plus long-tems.

*Πολύ-
στον
πρὸς
γενετῆς
υἱὸς
ἱαν.
Hipp.
Epist. ad
Dam-
agetum.
Ecclesi.
1. 4.*
 POLEMIATRE. Nous sçavons bien que le souverain Maître de nôtre vie, tient un conte exact & limité du nombre de nos jours, qu'il a formé nos corps d'un limon qui est sujet à pourriture, & que la vie de l'homme, qui n'est qu'une maladie continuelle, comme Democrite le dit à Hippocrate, doit un jour prendre fin. Mais qui peut douter que la Divine Providence qui ne fait rien d'inutile, ne veuille qu'on se serve de la Medecine qu'elle a créée, comme d'un moyen, pour accomplir ce nombre de jours, & pour parvenir à cette fin: de même qu'elle suscite quelquefois la main d'un homme, pour en sauver un autre qui se noye.

Le Traitt. des Mal. du sol. 243
noye, ou qui court un semblable dan-
ger?

Celuy qui arrête une hémorrhagie
considérable, n'empêche-t-il pas la
vie de sortir du corps, en empêchant
que le sang n'en sorte? sans parler des
autres secours, par le moyen desquels
la Medecine tire tous les jours du
tombeau tant de malades & tant de
blessés.

Vous voyez pourtant, Leocoste, Hippocr.
qu'on la paye souvent d'ingratitude, & Epist. ad
qu'on tâche de la décrier: En effet il Democri-
ra.
ya de certains malades qui ne rappor- Appion
tent jamais leur guérison aux reme- Polyhist.
des que les Medecins leur ont pres- ex Aul.
crits, & qui l'attribuent plutôt aux Gell. lib.
drogues que des gens sans âveu leur 5. cap. 40.
ont données, ou bien à quelque Re-
cette superstitieuse. Mais s'il arrive
un accident fâcheux dans la maladie,
ce sont toujours les remèdes des Me-
decins, qui en sont la cause.

Ce Lion si renommé dans l'histoire,
ne fait-il pas honte à ces ingrats, le-
quel, au lieu de dévorer un esclave
qu'on avoit exposé à sa furie, luy fit
des caresses au milieu de Rome, com-

S f

me pour le remercier du plaisir qu'il luy avoit fait quelque temps auparavant, de luy tirer un éclat de bois du pied, & de le guerir de sa blessure.

Caton étoit assurément un grand Personnage, mais la creance où il étoit, que les Grecs n'envoyoient à Rome des Medecins que pour empoisonner le peuple, luy donna de l'aversion pour la Medecine, & sa haine regardoit cette science plutôt parce qu'elle venoit de Grece, & que les premiers Praticiens qui passerent de ce païs là en Italie, sembloient trop cruels dans les operations de Chirurgie, que parce qu'il crût inutile un Art si secourable.

Plin. que Montagne fait marcher d'un pas égal avec Celse, & qu'il appelle un tres grand Medecin, Plin. dis-je, ne soutient-il pas bien cette qualité dans son histoire naturelle: n'appartient-il pas à un aussi grand Maître que luy, de reformer la Medecine, & ne peut-on pas dire que son livre est un Medecin admirable qui guerit toutes sortes de maladies, sans les connoître que de nom, & qui

jurarunt
inter se
barbaros
necare
omnes
medici-
nâ, M.
Cato a-
pud Plin.
lib. 29.
cap. 1.

Non re
Antiqui
damna-
bant, sed
arrem.
Plin. ib.

laisse aux malades le choix d'une infinité de remedes qu'il propose pour le même mal, de quelque source qu'il vienne?

*Enchirirp
Anato-
mic. lib.
2. cap.
ultim.*

LEOESTE. Il est vray, que l'Auteur de cet ouvrage qui est plutôt un Antidotaire qu'une histoire, n'est pas si scrupuleux que Riolan qui fait une recherche exacte de toutes les parties qui constituent la region des Lombes, pour decouvrir la source de la douleur qui les afflige souvent, afin d'y faire une plus juste application du remede. Le même simple chez Pline, supplée à toutes ces connoissances, & il a la vertu de guerir le mal, sans qu'il soit necessaire de s'informer precisement de quelle nature le mal peut être, ni du lieu où il est. Cela n'est-il pas d'un grand Medecin, & d'un reformateur de la Medecine?

*Cornel.
Agrippa
de vanit.
scient.*

POLEMIATRE. Il ne faut pas aussi trouver étrange si à l'exemple de Pline, un fameux Critique, qui a eu la vanité de vouloir rendre vaines toutes les sciences, a maltraitté la Medecine: Il n'avoit garde de l'oublier dans le dessein où il étoit de n'en épargner

S ij

aucune, de peur qu'il ne s'attirât la jalousie des autres.

Que Montagne en colere, déclame contre ce noble Art, & qu'il insulte ceux de qui il reçoit du secours dans ses maladies, on peut luy pardonner ses emportemens, parce qu'il ne sçait à qui se prendre du mal qu'il endure : Mais la presumption n'est pas supportable, quand il veut décider de la science des Medecins, luy qui avoue qu'il sçait à peine faire la difference d'un chou d'avec une laitue.

Balsac qui n'est gueres d'humeur à flatter personne, & qui a pû experimenter dans une longue suite d'incommoditez le pouvoir de la Medecine, Balsac, dis-je, est bien éloigné de ces sentimens iniustes, puisqu'il met les ordonnances de son Medecin immédiatement après les Commandemens de Dieu, & qu'il se fût nourri volontiers de fœnouil & de cure-dents s'il eut crû guerir par là.

Mais laissons vomir à ces Messieurs, leur bile qui les met en si mauvais humeur contre la Medecine, & venons au traitement des maladies du soldat,

*Essays de
Montaigne
livre
2. chap.
87.*

*Dans ses
Lettres,
Part. 1.*

car c'est là nôtre but principal duquel nous nous sommes insensiblement éloignez.

LEOCESTE. Il suffira pour couper court, de toucher les principaux points, & de dire ce que vous avez observé de plus remarquable sur ce sujet.

POLEMIATRE. Je n'ay garde de m'attirer le reproche de vouloir faire des leçons à mes Maîtres, par un détail ennuyeux & hors de saison, & tout ce que ie dis icy, n'est que pour satisfaire vôtre curiosité.

Parmi les incommoditez qu'un Medecin souffre dans un Hôpital d'armée, il a du moins cette consolation de voir que ses malades sont fort soumis à ses ordonnances. L'obéissance qui est l'ame du service, est si exacte parmi les troupes, que les soldats qui meurent souvent pour cette vertu, ne la quittent qu'avec la vie, & lorsque la maladie les a mis dans un état à ne recevoir aucun ordre, ils ne laissent pas d'obéir.

Ils sont tellement accoutumés aux dangers, & ils ont vu tant de fois la

S f iii

mort dans les combats, qu'elle ne leur paroît plus ni hideuse, ni terrible. Si elle ne leur a jamais fait peur dans les occasions, lors qu'armée de fer & de feu, elle les a insultez à force ouverte, il ne faut pas croire qu'elle les fasse trembler en les attaquant par surprise dans leurs lits.

Aussi on les voit attendre la mort avec la même intrepidité, avec laquelle ils l'ont si souvent affrontée, & recevoir les derniers coups sans murmurer & sans se plaindre: De sorte que tout le regret qu'ils ont en mourant, c'est de ne mourir pas les armes à la main dans un assaut, en plantant un étendart victorieux sur une brèche. S'ils ont quelque regret d'abandonner la

vie,

C'est qu'ils ne peuvent pas satisfaire à l'envie

Qu'ils ont de la vendre bien cher;

Que sans combattre il faut se la voir arracher,

Et qu'en vain leur Bravoure, aux abois s'évertue

De tuer l'Ennemi qui sans quartier les tue.

LEOCESTE. *Tuer l'ennemi qui les tuë!*
Assurement vous n'y pensez pas, Polemiatre; leur Bravoure ne s'étend pas jusques-là, & la Mort est un ennemi qu'on ne sçauroit tuer qu'en lui donnant la vie. Mais cette constance avec laquelle ils meurent, tient de l'heroïque, & elle marque un courage invincible & une force inébranlable.

POLEMIATRE. Elle m'a souvent donné del'étonnement, & je l'aurois attribuée à une insensibilité, si je n'avois eu d'ailleurs des preuves du contraire. Mais pour venir à la cure de leurs maladies, comme la pluspart des soldats sont plutôt malades d'inanition que de repletion, il ne faut pas les mettre dans un regimetrop rigoureux pour le boire & le manger. La Diette qui doit être toujours à la tête des remedes, comme étant celuy sur lequel on peut faire un grand fonds, la Diette, dis-je, ne contribuë pas moins à la guetison des indispositions des soldats, que la Chirurgie & la Pharmacie.

Ces corps epuisez par les fatigues, & par le defaut de nourriture, deman-

dent plutôt de bons restaurans que des
evacuations; & hors les fièvres arden-
tes, l'inflammation des parties inte-
rieures & quelques maladies sembla-
bles, l'usage moderé du vin resuscite
autant de malades dans les hopitaux,
qu'il tue d'yvrognes dans les cabarets.
Il faut donc s'attacher, sur tout, aux
bons alimens, & les regler de telle ma-
niere, pour chaque espece de maladie,
qu'ils puissent soutenir les forces du
malade, plutôt que de les diminuer.

In tenui
vitu de-
linquunt
xgii; ob
ad magis
adun-
sur: i.
aph. 5.
Adhuc
magis
delin-
quunt,
scilicet
ob viriū
imbecil-
litatem,
ut quæ
antea a-
limenti
inopiā
labora-
vint. Gal.
commen-
tar. in
mund.
aphor.

Il semble qu'Hippocrate ait fait ex-
près pour les soldats, l'Aphorisme où
il dit, qu'une *Diette trop exacte, & une
abstinence trop rigoureuse nuisent aux
malades.* Et Galien ajoute fort à pro-
pos pour notre sujet, *que cela leur nuit
encore davantage; si ce sont des corps
déjà épuisés par le défaut de nourriture.*

LEOCESTE. Vous avez raison de
faire un grand fonds sur la diette; la
plupart des gens n'en conçoivent
pas le pouvoir. Il est constant qu'en y
joignant peu de remèdes faits à pro-
pos, elle peut guerir beaucoup de ma-
ladies; parce qu'étant bien ordonnée,
elle sert d'un remède continuel, tou-

tes les fois qu'on prend des alimens, ou qu'on s'en abstient : Et il ne faut pas douter, qu'aux longues indispositions, elle ne soit d'un merveilleux secours.

POLEMIATRE. Elle fait des miracles dans celles des soldats, pourveu qu'elle soit secondée de la Nature, & du Medecin, dont la prudence n'y est pas moins nécessaire, qu'au reste du traitement : Car il doit faire réflexion que parmi un grand nombre de malades qu'il traite, il s'en trouve peu qui soient de même Province, & de même Climat ; que les uns sont de vieux soldats, & les autres des recrues, & qu'ils sont tous dans un pays qui est d'ordinaire fort dissemblable à leur terre natale, soit du côté des alimens qu'il produit, soit du côté de l'air qu'on y respire.

Ces considérations avec une infinité d'autres circonstances qui ne se trouvent nulle part que parmi les troupes, doivent luy faire prendre en particulier, pour les maladies des soldats, des indications fort différentes de celles que l'on prendroit pour d'autres

Tt

malades. Il faut donc que sans se rendre esclave d'aucune secte particulière, le bon sens & l'expérience luy fassent choisir la meilleure methode, ayant égard non seulement à l'état present, mais aussi à l'état passé de ceux qu'il traite. Il ne doit pas même negliger la pratique du pais où il se trouve & où les Hôpitaux sont établis, ni imiter de certains Docteurs qui croient, quelque part où ils fassent la Medecine, d'être toujours ou à Paris, ou à Montpellier.

Differre
Medici-
na gene-
ra pro
natura
locorum
ita ut a-
liud sit
opus no-
me, a-
liud in
Egypto
aliud in
Gallia.
Cels.

LEOCESTE. Ces Messieurs ne font pas reflexion sur l'avis que Celse leur donne, *Que la Medecine doit se faire d'une differente maniere à Rome, en Egypte, & dans les Gaules.*

POLEMIATRE. Il y a de l'apparence: mais j'y fais une reflexion critique que je veux vous dire en passant. Il me semble qu'au lieu de *Rome*, cet Auteur devoit avoir mis *l'Italie*, pour rendre la comparaison plus juste en la faisant d'un pais à un autre, & non pas d'une ville à des provinces.

LEOCESTE. Les Romains avoient assez bonne opinion de leur ville qui

Le traitt. des Mal. des fol. 253
étoit la Capitale du monde, pour la
comparer à des Royaumes.

POLEMIATRE. Je pardonnerois
cette beveuë à Celse, s'il s'étoit ad-
dressé à un autre país, qu'aux Gaules;
& je suis d'avis de luy rendre la pa-
reille, & de dire que la *Medecine doit*
se faire d'une differente maniere à Paris.
en Egypte, & en Italie; puisqu'aujour-
d'huy Paris vaut mieux l'Italie,
que Rome ne valoit autrefois les Gau-
les. Quoiqu'il en soit, ne laissons pas
de profiter de l'avis que nous donne
ce Docteur Romain: Et si Hippocra-
te nous recommande de conferer avec
les vieilles, & avec les Devins, qui
ont quelquefois par tradition de bons
remedes, pourquoy ne verrons-nous
pas les Medecins des país où nous
nous trouvons, pour nous instruire
de leur Methode & de leur Pratique?

Il y a de certaines gens qui blâment
tout ce que les autres font, & qui
n'approuvent que ce qui vient d'eux,
ou ce qui est à leur goût. Il faut faire
justice à tout le monde, l'experience
nous apprend tous les iours qu'il y a
par tout d'habiles Maîtres en toutes

Par urbem
domus,
urbis or-
bi; sed
neutra
trium-
phis, Et
belli &
pacis, par
Lodoice-
tus.

Homine
imperito
nunquā
quidquā
injustius
qui nisi
quod ip-
se fecit,
nihil re-
ctum pu-
tat. Te-
rent. in
Adelphi.

T r ii

fortes de Professions, quoiqu'on ne puisse pas disconvenir qu'il n'y en ait un plus grand nombre en de certains endroits qu'en d'autres.

Pour la saignée, on ne doit pas dans les Hôpitaux, être prodigue du sang des soldats, & hors des cas extraordinaires, il ne faut pas compter les iours de leurs maladies par le nombre des saignées qu'on leur a faites, comme quelques-uns les content. Ce sont des Arithmeticiens qui au lieu de prendre leurs indications de la qualité de la maladie, & des forces du malade, pour ce remède, demandent combien de fois on l'a saigné depuis le commencement du mal; parce qu'ils ont apparemment un certain nombre de saignées déterminé pour chaque maladie, sur lequel ils se reglent: Mais c'est une méchante règle que celle-là.

Car comme ce remède est l'un des plus puissans que nous ayons dans la Medecine, s'il a de bons effets, quand on s'en sert bien, il en a de très pernicieux quand on s'en sert mal. Un coup de lancette qui ne paroît qu'une légère piquure, est quelquefois plus dangereux

reux qu'un coup de Sabre; & il faut bien du tems à la nature malade & épuisée, pour remplacer goutte à goutte une demi-livre de bon sang qu'on aura tiré à la fois mal à propos. Il ne faut pas répandre sans nécessité cette liqueur vivifiante que le soldat verse si utilement en tant d'occasions; on doit ménager ce thresor de vie, & ne s'en defaire que lorsqu'il est à charge à la Nature.

LEOCESTE. On abuse souvent de ce remede en campagne & parmi les pauvres, où l'usage en devroit estre moins frequent: Cét abus vient de la facilité que l'on a à se faire saigner, & du peu de circonspection que ceux qui saignent, & même les malades y apportent. Mais on parle fort en Province des grandes saignées de Paris que bien des gens n'approuvent pas.

POLEMIATRE. Je m'étonne que les Provinciaux qui se forment presque en tout, sur ce qui se fait dans la Capitale du Royaume, & qui y vont apprendre la perfection des Arts, &

Vu

des Sciences, osent trouver à redire à ce qui s'y pratique en Médecine. Doit-on s'imaginer que tant d'habiles Maîtres qui la professent avec applaudissement dans une ville aussi célèbre que celle-là, puissent convenir entr'eux d'une méthode qui ne seroit pas & la plus raisonnable & la meilleure, puisque c'est d'elle que dépend la santé de tant de personnes qui sont si chères à l'Etat? Eh quoy, peut-on croire que dans une matière aussi importante que celle-là, ils concluent à pas un remède dont un heureux événement plusieurs fois reconnu ne leur soit caution?

J'ay veu dans l'Hôtel Dieu de Paris saigner un Febricitant trois fois, & luy donner encore l'Emetique le même jour : J'avoüe que cela me surprit; mais le bon effet que je vis suivre de ces remèdes, me fit juger de l'excellence de l'ouvrier qui sçavoit faire de si beaux coups de Maître.

LEOCESTE. Saigner trois fois, & donner encore l'Emetique le même

Le traitt. des Mal. du sol. 257
jour, c'est un coup fort extraordinaire!

POLEMIATRE. Ce coup est rare dans les lieux où l'on ne connoît ni la necessité, ni la bonne issue de cette Pratique. Et comment veut-on que les lumieres de quelques particuliers dispersez dans les Provinces, puissent approcher de celles de tant de sçavants hommes assemblez?

LEOCESTE. Je connois de certains genies qui font les habiles, & qui veulent que l'on croye qu'ils en sçavent plus eux seuls, que toutes les Facultez ensemble. Il faut être extrêmement broüillé avec le bon-sens pour avoir cette presumption? & ces Docteurs universels auroient besoin d'une prise du remede qu'Hippocrate avoit préparé pour Democrite, & duquel Carneade se servit pour vomir, avant que d'écrire contre Zenon.

POLEMIATRE. Vous voulez dire l'Ellebore.

LEOCESTE. Puisque nous voilà sur les operations de Chirurgie, j'ay ouy dire que depuis quelques années

V u ij

on a mis en pratique dans les Hôpitaux d'armée, une nouvelle manière d'amputer les membres; mais on ne m'en a pas encore sçu bien depeindre.

POLEMIATRE. Vous sçavez, Lecteur, que ce qui embarrasse davantage, & qui est plus à appréhender dans cette operation, c'est l'hémorrhagie qui la suit assez souvent, & qui doit être empêchée par toutes fortes de moyens, à cause des grands accidents qui en peuvent arriver. Les caustiques actuels, & potentiels y sont quelquefois plus nuisibles que profitables, puisque la chute de l'escarre qu'ils forment, renouvelle assez souvent l'hémorrhagie que l'on vouloit empêcher.

C'est pour éviter ces suites fâcheuses dans les Hôpitaux d'armée, que ceux qui ont la direction du traitement des soldats malades & blessez, ont eu recours à la ligature des vaisseaux: Et pour la rendre plus facile, & ménager mieux l'épanchement de sang, on s'est avisé de faire passer sous une ligature de fil mise assez lâ-

Verendū
ne ubi
crustade.
ciderit,
sursum
sanguinis
profusio
ab ipso
vas exci-
tur.
Galen. de
method.
med. lib. 5

che, un peu au dessus del'endroit où se doit faire l'amputation, deux tourniquets, ou billons de bois, aussi gros, & une fois aussi longs que le doigt, à l'opposite l'un de l'autre, avec une petite compresse entre la ligature & l'artere; par le moyen desquels, en les tournant tous deux en même tems, l'un à droit, l'autre à gauche, & en les tirant vers les deux côtez opposez, de peur qu'il ne se fasse des plis au cuir, on serre fortement le membre, jusqu'à ce que l'extirpation en soit faite, après quoy on relâche les tourniquets, pour degorger les vaisseaux, & donner un peu d'issuë au sang qui venant à rejallir avec impetuositè par reprises, à mesure qu'on relâche, & qu'on resserre aussitôt après, la ligature marque l'endroit des arteres d'où il sort, & donne lieu au Chirurgien de pincer leurs orifices avec le bec de corbin, pour les lier en passant par dessous une aiguille courbe qui prenne un peu des chairs, pour rendre la ligature plus ferme, & pour empêcher que le fil ne coupe

V u. iii

l'artere. Les vaisseaux étant liez, on relâche encore les tourniquets, pour voir s'il ne sort point de sang; que s'il en sort, on resserre aussi-tôt la ligature avec les tourniquets, pour lier celles des arteres qui ne le sont pas, ce qu'il faut continuer, iusqu'à ce que le sang ne sorte plus.

Cette methode, comme vous voyez, *Leoceste*, est fort aisée, pour lier promptement, & seurement les vaisseaux, après quoy on traite la playe simplement, en mettant au premier appareil un peu de poudre adstringente sur les plumaceaux, & du digestif dans la suite. De sorte que l'ulcere se cicatrise en peu de tems; parce qu'il n'y a point de chute d'escarre à attendre, ni d'hémorrhagie à craindre, lorsque les vaisseaux sont bien liez.

LEOCESTE. Tout le mystere de cette operation ne consiste donc que dans la ligature du membre de laquelle on se rend maître, en la serrant ou relâchant presqu'en un moment avec les tourniquets: Car pour ce qui est de la ligature des vaisseaux,

ily a plus d'un siecle qu'Ambroise Paré qui l'avoit apprise de Galien, la pratiquoit en France.

POLEMIATRE. Ces tourniquets ne semblent qu'une bagatelle, n'est-ce pas, Leoceste? Cependant vous tombez d'accord qu'encore que leur usage soit icy de la dernière nécessité, personne ne s'étoit encore avisé de s'en servir. Mais suivons nos remèdes, & disons que ceux que la Pharmacie fournit aux soldats malades, demandent qu'on s'en serve avec autant de prudence & de moderation, que de la saignée: On doit sur tout, à l'égard des purgatifs, se souvenir souvent de cet Axiome de morale, Que les fautes d'omission sont moindres que les fautes de commission, & que les grandes evacuations ne sont pas pour des corps épuisez.

Dans la saison où regnent les Diarrhées, & les Dysenteries, il faut éviter les purgatifs violens, même pour les personnes qui ne sont pas atteintes de ces maladies: Car j'ay observé que ces remèdes les y jettent quelquefois: L'usage des Minoratifs est tou-

Paré li. vi. c. 37. Vinculū etiam injicere magnis venis compellimur. Galen. de meth. med. l. 5.

Ubi famus non est laborandum, Hippocr.

jours plus leur, & l'on doit les préférer aux premiers, à moins que la nécessité n'oblige d'y avoir recours.

Peu de remèdes faits à propos, avec une Diette bien réglée, remettent plutôt sur pied avec le tems, la plupart des soldats malades que quantité de potions reiterées. La Nature abbatuë & languissante demande un peu de treve, & ne veut pas être poussée à bout. C'est pourquoy ceux qui ne sçavent pas la methode de traiter les maladies, & qui s'imaginent guerir les malades en leur donnant remèdes sur remèdes, ne sont pas moins blâmables que ces autres qui croient de rétablir plutôt les convalescens en les nourrissant beaucoup, & qui sont cause de leur rechute.

*Quondā
cithara
racentem
fufcitāt
Musam,
neque
semper ar-
cum ten-
dit Apol-
lo. Horat.
carim. l.
2, od. 10.* Il y a de certains malades qui ne sont point contents, si un Medecin ne leur ordonne quelque remède, toutes les fois qu'il les visite. Mais ils ne sçavent pas qu'il y a des tems, où l'on avance plus ses affaires, en ne faisant rien, qu'en travaillant. La science d'un Medecin consiste autant à n'or-

à n'ordonner pas, qu'à ordonner, comme l'expérience d'un Général d'armée ne consiste pas moins à sçavoir quand il ne faut pas combattre, que quand il le faut: Aussi l'on a dit d'un grand Capitaine de ce siècle qu'il cèdoit quelquefois à l'ennemi pour le surprendre, & qu'il n'étoit pas moins à craindre dans la retraite, que dans l'attaque.

Dans les Hopitaux où l'on n'a simplement que ce qui est nécessaire pour le traitement des malades, on ne se sert ordinairement gueres que des remèdes dont on ne peut pas se passer: Je veux dire que la Pharmacie y prend un habit simple & modeste, comme la plupart de ces Dames charitables qui visitent souvent les pauvres.

LEOCESTE. Il ne faut pas douter que comme une sorte de viande nourrit mieux le corps, qu'un mélange de divers alimens; de même quelques remèdes simples, ou composés de peu d'ingrédiens, n'aient souvent plus de vertu qu'un grand nombre de compositions chargées

d'une infinité de drogues.

POLEMIATRE. Il arrive pourtant un grand inconvenient de ce petit nombre de remedes bornez: Car ceux qui les distribuent, ou qui les voyent souvent ordonner, croient d'abord en sçavoir assez, pour faire les Medecins; de sorte que s'imaginant que cette Pratique ordinaire qu'on a reduitte à quelques saignées, quelques lavemens, quelques medecines, quelques *Bolus*, ne s'étend pas plus loin, ils osent entreprendre la cure des maladies, sans connoissance ni du mal, ni du remede.

LEOCESTE. Mais si l'usage des remedes ordinaires ne leur réussit pas, que font-ils alors?

POLEMIATRE. Comme ils n'en connoissent point d'autres, & qu'ils sont incapables d'en inventer, leurs lumieres ne s'étendant pas au delà du Catholicon qui est pour eux la Medecine universelle; si tôt qu'ils sont au bout de leur rôlet, ils imitent ces Dialecticiens qui manquant de *Medium*, pour prouver leur These, font un cercle, de maniere que

retournant de la purgation au lavement, du lavement à la saignée, & de la saignée à la purgation, ils établissent dans la Pharmacie un mouvement circulaire de remedes.

LEOCESTE. C'est à dire qu'ils renouvellent la fable de Sisyphus, & qu'ils ressemblent à ces chevaux aveugles, dit un certain Auteur, qui étant attachez à des meules qu'ils tournent, ne finissent leur tour que pour le recommencer, sans jamais sortir de leur étroite carrière. Mais combien voyons-nous de maladies opiniâtres qui n'ayant pas cédé aux remedes communs, se rendent aux extraordinaires.

POLEMIATRE. En voicy un exemple fort recent. Un Chirurgien Suisse avoit saigné, purgé, ventosé, & tout cela plusieurs fois, sans conter les lavemens, un soldat de la même nation qui étoit tombé depuis trois jours dans une affection soporeuse fort profonde : Comme ces remedes ne réveilloient point le malade, je fus appelé pour le voir, & luy ayant trouvé le pouls encore af-

fez ferme & la respiration assez libre, je luy fis donner sur le champ une prise de Tartre Emetique dissout dans de l'eau de vie : Il vomit beaucoup, & revint aussi-tôt de son assoupissement. Mais la parole ne luy étant pas revenue avec la connoissance, quoiqu'il mangeât, qu'il bût, qu'il marchât, & qu'il entendît ce qu'on luy disoit, le même Chirurgien qui avoit encore réitéré les remèdes inutilement, pendant cinq ou six jours, pour luy rendre la parole, me l'amena enfin, & une seconde prise de Tartre Emetique le fit bien-tôt parler.

LEOCESTE. Après cela dira-t-on que l'Emetique n'est pas un grand remède, puisqu'il ressuscite les morts, & qu'il rend la parole aux muets? Si l'on ne sçavoit se servir que des remèdes ordinaires, on laisseroit donc mourir ces pauvres malades sans autre secours, & personne ne s'en plaindroit.

POLEMIATRE. Les morts ne sont pas en état de faire entendre leurs plaintes : Pour ce qui est des mala-

des,

des, ils ne connoissent pas l'abus de cette Pratique, & quand ils le connoïtroient, s'en plaindrent-ils à ceux qui ne sçavent pas les traiter autrement, ou qui les traitteroient encore plus mal?

Mais après avoir touché les principaux points qui regardent en general la methode curative qui est le fondement de la guerison, il est à propos de venir au détail des remedes, & de dire un mot de ceux que l'on peut prescrire à chaque maladie en particulier dont nous avons parlé.

Je dis donc à l'égard des fièvres, *Cure des fièvres continues* que comme les continuës sont les plus dangereuses, elles demandent aussi un plus prompt secours que les autres. Et quoiqu'il soit assez difficile de faire garder aux soldats un regime exact, il faut pourtant les tenir aux bouillons, & à la prisanne, & tout au plus ne leur accorder que quelques œufs frais.

La saignée, comme vous sçavez, Leoceste, est presque l'unique remede sur lequel nous devons faire fonds dans le commencement & dans l'augmentation de ces sortes de fièvres. Il

Y y

est de la prudence du Medecin de l'accommoder à l'âge , aux forces , au temperament du malade , & à la grandeur de la maladie.

Les lavemens tantôt purgatifs , tantôt rafraîchissans ont leur utilité , aussi-bien que les juleps , & les potions propres pour temperer l'ardeur de la fièvre , éteindre le souphre embrasé des humeurs , & remedier aux accidens. Alors il faut bien se garder de mettre en usage , comme quelques-uns font , des remedes diaphoretiques qui agitent la masse du sang , & qui augmentent la fermentation. Il est vray que l'on s'en sert quelquefois avec succès , dans les Pleuresies , & dans les fièvres malignes , pour combattre l'Acide , & le ferment veneneux qui coagule le sang , & l'on peut s'en servir aussi lorsque par de legeres moiteurs , la nature en indique l'usage. Il est donc necessaire d'observer la maladie dans son état , & de voir à quoy la nature se determine , & il faut bien se garder de l'interrompre dans son mouvement , par des remedes faits hors de saison.

Que si après ce terme , les sympto-

mes commencent un peu à s'adoucir, & s'il y a quelque apparence de coction, alors non seulement les Dia-phoretiques pourront avoir lieu, mais on en viendra aussi aux purgatifs légers, afin d'évacuer peu à peu ce que la nature aura dompté de la matiere morbifique.

LEOCESTE. Il semble qu'il seroit plus seur d'attendre la fin de la fièvre pour purger les malades.

POLEMIATRE. Il ne faut pas remettre à ce temps-là le soulagement qu'on peut tirer de ces remèdes, en les donnant plutôt; & l'expérience fait voir que la Nature se delivre bien plus facilement du fardeau qui l'accable, lorsque ses efforts sont secondez du secours de l'Art, que lorsqu'on la laisse combattre toute seule. La Cassé dissoute dans la prisanne peut suffire à cette intention, en y ajoutant, si on le juge à propos, & suivant les Indications, quelques syrops purgatifs, comme celui de roses pâles, de fleurs de pescher, de chicorée & de pommes composez. On peut aussi se servir au défaut de la cassé, d'une legere infu-

Y y ij

sion de senné avec le sel polychreste, le crystal mineral, le sel de tartre, ou d'absinthe. Il y en a qui pour rendre cette infusion diuretique, & diaphoretique, la font dans une decoction de racines de bardane, de raclure de corne de cerf, de capillaires, à laquelle ils ajoutent quelques gouttes d'esprit de vitriol, de souphre, ou de sel.

On continue l'usage de ces purgatifs en diverses prises, pendant plusieurs jours, jusqu'à ce que les choses allant de mieux en mieux, on ait lieu d'y joindre, si on le juge à propos, la rhubarbe, la manne, le catholicon, ou quelque autre electuaire, pour achever la guerison.

LEOCESTE. Mais l'embrasement des humeurs est quelquefois si violent, que n'y ayant aucune apparence de trêve, ni de coction, après un combat de plusieurs jours, on voit naître des symptomes fâcheux qui demandent un secours extraordinaire. Car la nature ayant tenté par un mouvement critique, qui ne lui a pas réussi, l'évacuation des humeurs superflus, elles renouvellent le trouble, & se jettent

Le Traitt. des Mal. du fol. 271
sur diverses parties du corps où elles
causent de grands ravages.

POLEMIATRE. C'est alors qu'il faut
penſer aux grands remedes qui font
ſouvent de merueilleux effets dans ces
extremitez. Que ſi pendant le cours de
la fièvre, on voit quelques marques de
malignité, il faut ajouter aux remedes
que j'ay propoſez pour le commence-
ment des continuës, ceux qui ſans
augmenter l'ardeur de la fièvre, com-
battent le ferment veneneux. On peut
faire une ptiſanne avec la ſcorzonere,
l'Alleluia, la quinte-feuille, la reine
des prez, la raclure de corne de cerf;
& elle ſervira comme d'un apozeme
en y mêlant quelquefois les ſyrops de
Lemons, de Grenades, de pommes
ſimple, de violettes; l'eſprit de vi-
triol, le cryſtal mineral, les perles pre-
parées, la poudre de corail, & des
yeux d'écreviſſes; les trochiſques de
corne de cerf, d'yvoire, de chair de
viperes; l'antimoine diaphoretique,
& autres ſemblables cordiaux dont les
ſels acides, volatiles, fixes, & alkalis,
corrigent par leurs diverſes combinai-
ſons avec les parties ſalines & ſulphu-

Y y iij

reuses des humeurs, la malignité, & appaisent la fermentation.

Mais pour achever la guérison, il ne suffit pas que la fièvre ait quitté le malade; & les soins du Médecin seroient inutiles, si ayant réussi au traitement de la maladie, il n'évitoit pas la rechute. L'unique moyen de l'éviter, c'est d'empêcher que les convalescens n'aient d'une nourriture trop forte, avant que leur estomac soit en état de digérer. C'est à quoy l'on doit veiller, surtout à l'égard des soldats qui ne se soumettant pas facilement au régime, retombent aussi facilement malades.

*Cure des
Fieures
Intermit-
tentes.
De la
Tierce
vraye*

*De la
Tierce
fausse.*

Pour ce qui est des fièvres intermittentes, la Tierce est fort commune parmi les troupes. Celle qu'on appelle *vraye* ou *legitime*, regne d'ordinaire au Printemps, est de peu de durée, & l'on peut dire qu'en de certains corps elle est plutôt une médecine qu'une maladie, que peu de remèdes emportent d'emblée. Mais la Tierce fausse ou batarde qui s'éveille sur la fin de l'Esté, & plus souvent en Automne que dans les autres saisons, est plus opiniâtre; elle a quelquefois de fa-

cheuses suites , & elle degene en double tierce , ou en Quarte.

LEOCESTE. Cela arrive d'ordinaire , ou pour n'avoir pas été bien traitée , ou pour avoir commencé trop tard à la traiter. Car on se flatte dans son mal , & l'envie qu'on a de le voir finir , fait que l'on conte toujours chaque accès pour le dernier qu'on doit avoir. Ainsi l'on passe dans une vaine esperance le temps du traitement , & de la guerison.

POLEMIATRE. Cette remarque est fort juste. Il faut donc d'abort avoir recours à la saignée , quoiqu'en disent quelques Praticiens qui la condamnent dans les Intermittentes , dont la cause , à ce qu'ils croient , est hors des grands vaisseaux. Mais ils ne considerent pas que la saignée qui rafraichit le sang , modere aussi la fermentation des humeurs ; & que lorsqu'on en diminue la quantité , on diminue en même temps la cause de la fièvre ; outre qu'une heureuse experience confirme l'usage de ce remede.

LEOCESTE. Il y a de certaines gens qui croient qu'il est tres difficile de

guérir les fièvres intermittentes sans l'Emetique.

POLEMIATRE. Il est vray que ce remede se peut donner à des personnes d'une forte constitution, qui ont la poitrine bonne, qui vomissent facilement, & à qui la bile fait soulever l'estomac. Mais comme on le donne quelquefois avec succès dans le commencement de ces maladies; il est presque toujours inutile, & même il est dangereux de s'en servir, lorsqu'elles ont pris de fortes racines.

Il faut donc, dans les Tierces, travailler de bonne heure à la cure; & hors les indications que je viens de marquer, pour le vomissement, il est beaucoup plus seur, après le quatrième, ou le cinquième accès, d'user de purgatifs doux, comme du senné, de la casse, de la rhubarbe, du catholicon, que l'on fera infuser dans une decoction de chicorée sauvage, fraiser, chiendent, scorzonere, oseille, alleluya, pimprenelle, pour vuidier sans violence, la bile, ou la partie sulphureuse du sang, laquelle a été brûlée, & séparée de la masse par le moyen

On donne ces remedes les jours de repos, même on les fait prendre quelquefois un peu avant la fin de l'accès, sur tout lorsqu'il y a peu d'intermission. Quoiqu'il en soit, il est constant que l'usage moderé de ces purgatifs, sans les beaucoup reiterer, guerit plutôt ces sortes de fièvres, qu'une suite de remedes trop forts, ou trop souvent reiterer; & l'on en guerit d'autant plutôt, que la diette y contribue. Elle doit être exacte & bien réglée, & l'abstinence y est d'un merveilleux secours, sur tout avant l'accès, puisqu'elle diminue la quantité du suc nutritif que la mauvaise disposition du sang convertit en une matiere inflammable, qui entretient, & qui augmente la fermentation.

LEOCESTE. Mais, Polemiatre, il arrive assez souvent, soit par le regime deregulé du malade, soit par la mauvaise constitution de son corps, soit enfin par l'effet des remedes mis en pratique mal à propos, que les fièvres tierces se rendent rebelles; & que leurs accès s'augmentent dans la suite, plû-

Z z

tôt que de diminuer. Ce qui abbat les malades, les échauffe, les desseiche, leur ôte l'appetit, & le repos.

POLEMIATRE. Alors il est nécessaire de surseoir l'usage des purgatifs, de rafraichir, & d'humecter le malade par le regime de vivre, par les decoctions tempérées, rafraichissantes & aperitives, par les lavemens, & même par la saignée, si on le juge à propos. On peut ajouter à cela l'usage d'une poudre digestive où entré le tartre vitriolé, le crystal minerail, le coral, les perles, les yeux d'écrevisses, le sucre candy; & l'on s'en sert utilement dans l'intermissiõ de toutes sortes de fièvres.

On tiendra le malade dans ce traitement, jusqu'à ce que la fièvre venant à s'adoucir peu à peu, on ait lieu de retourner à quelques purgatifs doux pour avancer la guerison.

LEOCESTE. Mais le malade tombe quelquefois dans une fièvre lente qui le conduit au Marasme.

POLEMIATRE. Comme les remèdes ont peu de lieu dans cette maladie, hors quelques alteratifs, quelques lavemens, quelques prises de casse, & de

syrops purgatifs, on doit s'attacher au regime, en quoy consiste presque tout le traitement. Il faut donc avoir recours, aux bouillons nourrissans, aux gelées & à l'usage du lait qui remplit seul toutes les indications curatives, pourveu qu'il n'y ait point de redoublement, ni d'autres marques d'une Cacochymie considerable.

Tout ce que je viens de dire touchant la cure de la fièvre tierce, se peut appliquer à la double-tierce, & même à la Quarte qui succede à ces sortes de fièvres. Car pour celle qu'on appelle Quarte *vraye*, ou *legitime*, il faut s'y prendre un peu d'une autre maniere. Elle souffre rarement la saignée, & se rend souvent rebelle aux remedes. On se sert quelquefois avec succès de l'Emetique à l'entrée du frisson, mais comme je disois tout-à l'heure, il faut pratiquer ce remede à la naissance du mal, autrement on court risque de n'y estre pas à temps : encore y reussit-il moins souvent qu'aux autres intermittentes.

On peut aussi au commencement purger dans l'intermission avec l'infu-

Z z ij

*Cure de
la Fièvre
Quarte.*

sion de senné, & le sel de tartre, dans une decoction des racines de polypode, scorzonere, arrérobœuf, feuilles de melisse, scolopendre, buglosse, y ajoutant le syrop de pommes composé.

LEOCESTE. Il y a des malades qui se trouvent bien de boire pendant l'ardeur de l'accès, d'une limonade purgative faite avec le senné, le sel polychreste, un citron coupé en tranches, laissant tremper le tout dans l'eau froide, & y ajoutant un peu de sucre.

POLEMIATRE. On en peut préparer une pour les soldats, avec le senné, le crystal mineral, le trefle aceteux, ou alleluya, l'ozeille, la pimprenelle qu'on l'aissera infuser à froid dans l'eau de fontaine, avec un peu de sucre.

Si la fièvre ne cede à ces remedes, il ne faut pas s'opiniâtrer à les vouloir continuer trop long-temps, sur tout on ne doit pas réiterer les purgatifs violens qui l'effarouchent, qui la font changer d'espece, & qui mettent souvent le malade dans un grand danger. Il vaut mieux le ménager quelques
jours

jours, jusqu'à ce qu'un temps plus propre & plus favorable rende l'effet des remèdes plus salutaire.

LEOCESTE. Il vaudroit bien mieux donner au malade quelques prises de Quinquina.

POLEMIATRE. Ce remède est trop chaud pour les soldats & pour les pauvres.

LEOCESTE. Pour moy je l'ay toujours considéré comme un foible médiateur qui peut bien procurer une trêve de quelques jours; mais qui éteint rarement tout à fait le feu de la guerre. Il donne à la fièvre, comme on dit, le temps de reculer, pour mieux sauter.

POLEMIATRE. Quand on en sçait le véritable usage, on en voit de bons effets. Cependant, pour suivre l'ordre de nos maladies, passons à la Lienterie. Si elle dépend de la foiblesse de l'estomac, c'est à dire du relâchement de ses fibres ou bien de leur tension, par la présence d'une humeur aqueuse & crasse, il faut en l'un & l'autre cas, fortifier cette partie par des remèdes spiritueux & stomachiques chauds, com-

*Cure de
la Lienterie.*

me l'absinthe, la menthe, le romarin, l'anis, la coriandre, les noix muscades, la canelle, le mastich, la theriaque : sur tout le vin rouge est un merveilleux stomachique, si on le prend chaudement, après l'avoir fait bouillir avec le sucre, la canelle, & l'écorce de citron.

On purge le phlegme du ventricule avec une infusion de senné, dans laquelle on ajoute, pour deterger, quelques sels fixes, comme le sel de tarte ou d'absinthe : & l'on y dissout les electuaires diacarthami, de citro, ou quelque autre remede semblable.

Que si cette foiblesse vient de celle du ferment, on y remediera avec les sucs de limons, d'oranges aigres, avec le verjus, l'esprit de vitriol, de soufre. Mais lorsque les humeurs pourries & bilieuses rendent l'acide trop fort, & trop acré, & qu'elles irritent les fibres de l'estomach, on purge avec la casse, les tamarins, la rhubarbe ; & pour addoucir l'acide, on doit se servir d'Alkalis fixes & volatiles, des perles, du corail, des yeux d'écrevisses, de la limaille d'acier, de

la corne de cerf.

LEOCESTE. Tous ces remedes peuvent avoir de bons effets, mais l'usage en seroit inutile, si l'on n'ôtoit pas aux malades les mauvais alimens qui entretiennent d'ordinaire cette indisposition.

POLEMIATRE. C'est ce qu'il ne faut pas oublier de faire, non plus que dans l'Affecti^{on} Cœliaque, où l'on se sert des remedes que je viens de rapporter, pour corriger les defauts du suc acide & de la bile, qui causent souvent ce cours de ventre chyleux. Mais comme cette derniere indisposition vient souvent de l'obstruction des veines lactées; au lieu d'astringens, il faut se servir d'aperitifs, user pour boisson d'une infusion de limaille d'acier avec un peu de sel de tartre, dans l'eau commune; purger un peu fortement, pour lever les obstructions, par le secouement des parties embarrassées, ce que l'on fera tantôt par des cholagogues, tantôt par des hydragogues infusez & dissouts dans des decoctions aperitives.

LEOCESTE. Mais comment traitez-

Aa ij

*Cure
De l'Af-
fection
Cœliaque*

vous les Diarrhées qui sont si communes parmi les soldats, à ce que vous dites ?

*De la
Diarrhée*

POLEMIATRE. Comme elles sont causées d'ordinaire par une bile échauffée, acre, & huileuse, il faut la temperer par les acides que l'on mêle dans les bouillons, dans les juleps, dans les emulsions, dans la prisane, qui se fera avec les racines de nenuphar, de fraiser, & sur la fin de la maladie on y ajoutera celle de la grande consoude. Les lavemens rafraichissans, purgatifs, detergifs, adstringens sont mis en usage en temps & lieu. Même si la plénitude, la fièvre, la soif, les veilles, & les inquietudes accompagnent cette indisposition, il ne faut pas omettre la saignée, & lorsque ces symptômes sont apaisés, on épuisera dans leur source, les humeurs acres & sulphureuses par les cholagogues doux, dont nous avons déjà parlé.

LEOCESTE. Ne vous servez-vous pas aussi des Narcotiques ?

POLEMIATRE. On en voit de merveilleux effets dans ces sortes de maladies. Mais, comme vous sçavez,

ces remèdes ne doivent se donner qu'avec beaucoup de circonspection. Je parle du *Laudanum* qui est assez en usage; il calme les humeurs, & en arrête le mouvement impetueux. On dissout même dans les lavemens le *Diacodium*, la Theriaque recente, & quelque fois l'*Opium*.

Enfin les adstringens terminent la cure. Le safran de Mars est du nombre des plus puissans: On le donne en bolus dans les conserves de roses, de coins, ou dans la Theriaque; & l'on ne doit rien oublier pour arrêter ce cours de ventre, & pour empêcher qu'il ne soit suivi de la Dysenterie.

*De la
Dysenterie.*

Comme les humeurs sont brûlantes, acres, & corrosives dans cette dernière indisposition, elle demande les mêmes remèdes dont on se sert dans la Diarrhée, qui combattent aussi le ferment Dysenterique. Même il semble que la saignée y soit plus nécessaire, non seulement pour diminuer la quantité de l'humeur corrompue, qui est dans le sang, & qui le fermente; mais aussi pour le détourner du cours qu'il prend vers les intestins, comme on

Aaa iij

pratique dans les hémorrhagies. Outre que s'il est vrai, comme quelques Médecins l'assurent, qu'il se fasse alors une inflammation dans ces parties d'où naît ensuite l'ulcère, ce remède est de la dernière nécessité.

LEOCISTE. Ceux qui sont dans ce sentiment, qui paroît assez plausible, n'ont donc garde de purger leurs malades, lorsque la Dysenterie commence.

POLEMIATRE. Ils se croiroient coupables de tous les accidens fâcheux qui en pourroient arriver. Aprés tout je ne vois pas que l'on doive se presser si fort, pour donner des purgatifs, lorsque la vehemence des symptomes marque une grande agitation dans les humeurs. En tout cas il faut s'en tenir aux Minoratifs. Cependant pour adoucir l'acrimonie du sang, & flatter la douleur, on met en usage les remèdes rafraichissans & anodins; on prepare des lavemens d'une simple decoction de laitüë, de chicorée, & de pourpier dans le petit lait, sans y ajouter ni miel, ni electuaire, ou bien si les douleurs pressent, & si la fièvre

n'est pas considerable , on en fait avec le lait , dans lequel on dissout un jaune d'œuf , le miel , ou le syrop de nymphaea.

On dissout aussi de ce même syrop dans l'eau de plantain , & de pavot rouge , pour un julep ; ou bien , si l'on veut fortifier les parties , & addoucir en même temps la douleur , on fait prendre une potion avec l'huile d'amandes douces & le Diacodium dissouts dans l'eau de plantain , & dans l'eau de roses blanches.

La teinture de roses satisfait à plusieurs indications dans cette maladie : Car elle dessèche mediocrement , elle deterge , & elle rafraîchit. On en peut user en tout temps.

LEOCESTE. Mais s'il se forme un ulcère , il faut avoir recours aux lavemens deterifs , aux purgations , aux potions vulneraires. Pour purger , je me fers d'une decoction de tamarins dans l'eau de plantain ; j'y mets infuser la rhubarbe , les roses de Provins , le sel de tartre , & j'y dissous le syrop de roses pâles.

Je fais les potions vulneraires avec la

racine de la grande consoude, la véronique, l'agrimoine, la fanicle, le plantain, le mille-pertuis, les roses, le mastich, le syrop de roses seiches.

POLEMIATRE. On pourroit faire aussi avec ces simples, des decoctions qui serviroient d'injections, en y adjoutant l'eau phagedénique animée de l'esprit de vin.

*Cure de
la Cachexie,
& de l'Hydropisie.*

Mais disons un mot de la cure de la Cachexie, & de l'Hydropisie qui la suit d'ordinaire. Le traitement est peu différent pour l'une & pour l'autre de ces deux maladies qui ne diffèrent que du plus & du moins, comme nous avons déjà remarqué.

Il ne faut pas que le malade boive tant pour appaiser sa soif, que pour diminuer son mal; Ainsi sa boisson luy servira de remède, s'il use d'une pûsanne faite avec la racine de fougere femelle, ou d'eryngium, dans laquelle on fera infuser la cendre de genêt ou de gouffes de fèves.

Vous sçavez, Leoceste, qu'il est nécessaire de purger de tems en tems dans ces sortes d'indispositions tantôt par des potions, tantôt par des bolus:

Les

Les syrops de fleurs de pêcher, de Nerprun, la manne, le diacarthami, le diaphœnic, se donnent quelquefois avec succès dans une decoction de la racine de flambe. Les bolus faits avec la semence d'hyeble concassée, & reduite en pâte, vident puissamment les eaux, si l'on y ajoute quelques grains d'Elaterium. Il n'y a pourtant pas lieu de donner de puissans hydragogues aux soldats qui ne tombent d'ordinaire dans ces maladies qu'en suite des autres indispositions qui les ont affoiblis.

LEOCESTE Il ne faut donc pas parler icy de la saignée.

POLEMIATRE. Sans doute, que dans les circonstances que je viens de toucher, ce remède ne peut pas être mis en pratique; quoique dans des corps plus vigoureux, les serosités impures, dont la masse du sang est remplie, se vident peut-être plus facilement par la saignée, que par la purgation.

Cependant pour réveiller les principes actifs du sang qui languissent, & pour aider à la sanguification, il est bon de mêler parmi les autres re-

B bb

medes ceux qui par leurs parties salines & sulphureuses ont la vertu de maintenir la masse du sang dans une loüable fermentation, comme les conserves d'absinthe, de romarin, d'écorce d'orange, la graine de genevre, les noix muscades, les sels d'absinthe, de tartre, le safran de Mars.

LEOCESTE. J'ay l'experience d'une opiate qui peut suppléer à tous les remedes que vous avez déjà apportez pour ces maladies. Il y entre le senné, la rhubarbe, la resine de jalap, le safran de Mars, le diaphoretique mineral, le sel de tartre, & d'absinthe. Cette composition suffira sans doute pour achever la cure, à moins que le mal ne soit incurable.

*Cure de
la Gale.*

Ce remede que je vous communique merite bien que vous m'en donniez un autre en échange, & que vous me disiez quel est le meilleur de ceux que vous avez experimentez pour la Gale. Cette curiosité me donne quelque demangeaison; & l'on met tous les jours tant de drogues en usage pour guerir cette maladie qu'on ne sçait souvent à quoy s'en tenir: Elle

est aussi quelquefois si rebelle, qu'elle rend inutiles tous les remèdes qu'on y peut faire.

POLEMIATRE. La plupart des soldats qui en sont incommodés, en guérissent assez facilement, à moins que les corps ne soient secs, & échauffez, & les humeurs brûlées & fort corrompues. En ce cas-là il faut commencer par les rafraichir & humecter par le régime, les lavemens, les saignées, & ensuite par de légères purgatives auxquelles on peut enfin ajouter le catholicon, & la confection hamec. Même il est bon de donner quelquefois ces remèdes en bolus avec le mercure doux.

Les saignées & les purgations ayant précédé, je ne sçache point de meilleur remède pour topique universel, que celui qui se fait avec l'onguent rosat, & le précipité rouge.

LEOCESTE. J'ay vu cette composition quelque part dans Rivière. Il faut avouer que le mercure a une merveilleuse propriété pour les infections de la peau; mais sa vertu éclatte davantage dans la guérison de la maladie

B bb ij

Venerienne,

*Cure de
la Mala-
die Ve-
nerienne**De la
Gonor-
rhée.*

POLEMIATRE. Ce seroit icy le lieu de dire un mot du traitement de cette maladie : Mais parce que vous sçavez tout ce qu'on peut dire de raisonnable sur cette matiere, aussi bien que sur les autres dont nous nous entretenons ; & que plusieurs Auteurs que vous avez leus, l'ont traitée fort methodiquement, je me contenteray de vous faire remarquer que la plupart de ceux qui se mêlent de traiter les Avancoureurs, sur tout à l'égard de la Gonorrhée, ne la considerent presque jamais comme une indisposition que l'inflammation accompagne du commencement ; de sorte qu'ils negligent, & même rejettent la saignée, & les autres remedes qui sont propres pour détourner la fluxion, addoucir les humeurs acres, & éteindre le feu : Et ils ont d'abord recours à quelques pilules chaudes & violentes qui augmentent le mal : Ce qui pourtant ne les fait pas changer de methode, puis qu'ils n'en ont point, & qu'ils ne suivent qu'une routine aveugle qui les conduit.

Il.

Ils tiennent aussi quelquefois leurs malades si long-tems dans l'usage des decoctions sudorifiques, sans necessité, qu'ils les jettent dans des fievres lentes, des desseichemens, des langueurs, & d'autres accidens qui retardent, & qui empêchent la guerison.

LEOCESTE. Vous me feriez pourtant plaisir de me dire quelle methode vous croyez la plus seure, pour traiter ces maladies: Car bien des gens s'en font une à leur mode, souvent au grand prejudice des malades.

POLEMIATRE. Je dis donc, pour continuer ce que j'avois déjà avancé touchant la Gonorrhée, qu'il faut dès la premiere atteinte du mal, commencer par mettre le malade dans un regime exact pour le boire & le manger, luy ôter le vin, les ragouts, les viandes chaudes, indigestes, crus; luy faire user pour boisson, d'une decoction de racines de chicorée sauvage, chien-dent, fraiser, guimauve, nenuphar, de laquelle il boira souvent, & à longs traits; ou s'il ne peut pas s'y accoutumer, l'eau d'orge ou de fontaine y suppléront.

Cc

Au lieu d'emulsions que l'estomac de beaucoup de malades ne peut souffrir, il seroit à propos de dissoudre dans un verre de cette pûsanne, les syrops de violettes, d'Althæa, de capillaires, de nymphæa, & quelquefois le diacode, avec un peu de crystal mineral, de camphre, de corail en poudre, pour mortifier l'acide.

Les lavemens rafraichissans, anodins, laxatifs ne doivent pas être obmis, non plus que la saignée du bras, qu'il faut toujours preferer à celle du pied dans cette occasion.

LEOCESTE. Le vulgaire pourtant la croit alors inutile & même pernicieuse, parce qu'il pense qu'elle attire le mal au dedans.

POLEMIATRE. Si nous voulions écouter le vulgaire, nous serions d'habiles gens : Nous n'oserions jamais parler de saignée dans les diarrhées, les dysenteries, les vomissemens, les pertes de sang, quelque forte indication qu'on eût d'ailleurs pour ce remede, si la fièvre ou l'inflammation s'y trouvoient compliquées.

Outre que la saignée rafraichit le

Le traitt. des Mal. du Sold. 293
sang, elle diminuë en desemplissant
les vaisseaux, la quantité des humeurs
qui sont ou corrompûës, ou prêtes à
se corrompre; & elle ôte par ce moyen
la matiere & le sujet de la corruption.
De sorte que la nature étant delivrée
d'une partie du fardeau, qui luy étoit
à charge, se defait plus facilement du
reste avec le secours des autres reme-
des pratiquez methodiquement.

Il ne faut pas s'imaginer que dans
la revulsion qu'on pretend qui se fasse
par l'ouverture de la veine, les hu-
meurs qui sont dans les extremittez du
corps, soient attirées au dedans, com-
me avec une pompe, ou avec une sy-
ringue. La saignée ne change pas leur
mouvement; & le mal qui paroît au
dehors, porte bientôt sa malignité
dans les grands vaisseaux, par le moyen
de la circulation, sans attendre que ce
remede l'y attire. C'est là qu'il le faut
combattre en épuisant les suc's qu'il
commence à corrompre, & auxquels
il s'attache avant que d'attaquer les
parties solides: Et c'est alors qu'il faut
avoir recours à la saignée, sur tout
dans la Gonorrhée pour éteindre l'in-

C cc ij

flammation, en ôtant la cause qui la foment.

Les injections faites avec le petit lait, la decoction d'orge, l'eau rose, l'eau de plantain, & quelquefois avec le lait, sont propres pour temperer l'inflammation, appaiser la douleur, & deterger l'ulcere.

Il est nécessaire de continuer les remèdes que je viens de proposer jusqu'à ce que la fureur des symptômes étant addoucie, on ait lieu de purger doucement le malade avec la casse, le senné, le catholicon, enfin avec la confection hamec, & le mercure doux. On reitere ces purgatifs de temps en temps, & si après leur usage, l'écoulement qui doit durer trente ou quarante jours, fait voir enfin une matiere louable, il faut en arrêter le cours par des injections modérément adstringentes, auxquelles on ajoute dans la suite, pour les rendre plus stiptiques, les trochisques de Rhafis, de du Renoud, de Gordon, de camphre : On y dissout d'autres fois le sel de Saturne, le mercure dulcifié, le vitriol, l'antimoine diaphoretique. Quelques-uns

ne se servent que de l'eau de chaux pour desseicher l'ulcere.

LEOCESTE. Mais , Polemiatre , d'où vient que nonobstant l'usage des remedes , la Gonorrhée se rend quelquefois si rebelle , qu'elle dure des années entieres ? Même il arrive assez souvent , pendant la cure , un fâcheux symptome qui renverse tout ; c'est un depôt d'humeurs sur les testicules avec douleur & inflammation.

POLEMIATRE. La méchante conduite du malade , ou de celuy qui le traite ; le vice des parties & des humeurs , & l'usage des remedes trop chauds ou trop forts , causent souvent ces accidens. Il faut donc pour vaincre une Gonorrhée opiniâtre ôter la cause qui l'entretient , & qui ne consiste pas tant dans la virulence du ferment , que dans les desordres que je viens de rapporter ; puisque cette indisposition , quelque longue qu'elle soit , si elle est seule , ne donne presque jamais la Verrolle , à moins qu'on ne supprime trop tôt l'écoulement de la matiere corrompue.

Le malade gardera un bon regime ,

Ccc iij

boira d'une legere decoction sudorifique , à laquelle on ajoutera , pour la temperer , quelques racines de chicorée sauvage , de nymphæa, de scorzonere. Il sera purgé pendant quelque temps , de deux iours l'un , avec une ptisane laxative de senné infusé dans cette decoction. Après quoy si le mal persevere , il usera d'opiates adstringentes , de pilules mercurielles un peu fortes , enfin des eaux minerales , & du bain.

Cure de
l'inflam-
mation
des Testi-
cules.

LEOCESTE. Mais pour l'inflammation des testicules?

POLEMIATRE. En quelque temps que ce soit de la Gonorrhée, que paroisse ce symptome qui vient d'ordinaire, parce qu'elle n'a pas bien coulé, ou pour avoir été trop tôt arrêtée; il faut saigner, moderer l'ardeur de l'inflammation, & la douleur, avec le cataplasme de *mica panis*, & ensuite refondre la tumeur avec les quatre farines cuites dans l'oxycrat, en y ajoutant un peu de miel, ou bien avec la terre cimolée, les emplâtres de mucilages, de ciguë, de Vigo.

LEOCESTE. A mon advis, suivant

l'experience que j'en ay, on doit faire beaucoup moins de fonds sur ces topiques, que sur la saignée, qui presque seule l'emporte par dessus les autres remedes dans cette occasion.

POLEMIATRE. Les chancres & les bubons que l'on voit quelquefois ensemble & quelquefois separement, & qui se ioignent aussi quelquefois à la Gonorrhée, doivent être traittez avec d'autant plus de soin, & d'art, qu'ils peuvent passer pour les veritables avancourcurs de la Grosse Verolle. Pour les chancres, j'entens parler des malins qui sont livides, inégaux, durs, douloureux, rebelles: Car pour ceux qu'on appelle benins, & qui ont des qualitez contraires à celles que je viens de nommer, quoiqu'ils sortent d'une même source, ils cedent aux plus doux remedes, & on en vient facilement à bout par de simples lotions d'eau commune de vin, d'eau rose, ou de plantain.

Des chancres & des bubons veneriens.

LEOCESTE. Il arrive pourtant quelquefois que ceux qui en sont attaquez, prennent d'abord l'alarme, & se font traiter par des gens qui pour profiter

de la pratique, ont bien tôt fait, par les caustiques, un grand mal d'un petit.

POLEMIATRE. Cela n'arrive que trop souvent. Mais pour les chancres malins, quelques-uns les lavent d'abord à diverses fois, avec une decoction de feuilles de roses, de morelle, de plantain, d'alum de roche, de ceruse, & de litharge, ou bien avec une decoction de Gayac, à laquelle ils ajoûtent un peu de vin blanc. En suite ils mettent dessus, l'onguent de tuthie, ou bien une poudre composée de parties égales d'aloës, de tuthie & de vert de gris.

LEOCESTE. Je serois d'avis de tenter ces remèdes, ou quelques autres semblables, avant que de venir à ceux-cy dont on se sert d'ordinaire, en appliquant d'abord sur le chancre, pour en empêcher l'étendue, un caustique, comme le sublimé corrosif, le précipité rouge quel'on mêle avec le suppuratif, après quoy l'on se sert de cet onguent seul, & sans mélange, iusqu'à ce que l'escarre tombe.

POLEMIATRE. Alors il faut laisser bien suppurer l'ulcere, & employer
en core

encore dans la suite , les corrosifs , jusqu'à ce que la dureté soit entièrement dissipée. Même lorsque les chairs sont mollasses , humides , & baveuses , on peut les toucher avec la pierre infernale. Cependant le malade usera d'une legere decoction sudorifique , & de pilules purgatives où entre le mercure. Que si les chancres ne cedent pas à ces remedes en peu de tems , il faut sans tarder les traiter comme la verolle recente. Je dis la même chose des bubons , lorsqu'ils disparoissent , ou qu'ils ne viennent point à suppuration , c'est un signe assuré d'une verolle prochaine.

LEOCESTE. Il est donc important de bien traiter ces avancoueurs qui tirent après eux de si fâcheuses suites.

POLEMIATRE. Il ne faut rien oublier pour attirer , amollir , & faire suppurer le bubon. On le foment d'abord avec une decoction de feuilles de mauve , guimauve , violier , concombres sauvages , à laquelle on ajoute un peu de vin , & l'on fait un cataplasme de ces mêmes herbes , en y mêlant des feuilles d'ozeille cuites sous la cendre,

D dd

du levain, de saindoux, du basilicon, ou de l'althæa, & un peu de safran. Si le malade ne peut souffrir ce cataplasme pendant le jour, on ne s'en servira que la nuit, & l'on mettra sur la tumeur, le matin, un emplâtre de diachylon fait avec les gommes. Quelques-uns y appliquent d'abord une ventouse, pour attirer plus fortement.

Pendant l'usage de ces remèdes, il faut saigner du bras & du pied, sans craindre que la saignée du bras attire de la circonférence au centre, le venin qui ne paroît au dehors dans ces fortes de tumeurs, qu'après s'être répandu au dedans. On purgera avec le catholicon, la confection hamec, le diaphœnic que l'on dissoudra dans un verre de senné infusé dans une decoction de racines de falsepareille, & de chicorée sauvage, qui servira de boisson ordinaire; ou bien on donnera ces électuaires en bolus, en y adjoûtant le mercure doux, & quelques grains de diagrede.

On réitérera ces purgatifs, & si après douze ou quinze jours la douleur & la

tumeur augmentent, il faut l'ouvrir, s'il y a quelque apparence de suppuration; & s'il n'y en a point, & que la tumeur soit toujours dure, & rebelle, on l'ouvrira devant ce temps-là, en y appliquant le caustere, crainte du reflux au dedans.

On fera suppurer l'ulcere suffisamment avec le suppuratif, & le mondificatif mélez ensemble; l'on employera de temps en temps les cathartiques, & par dessus l'on mettra quelques emplâtres emolliens & resolutifs, pour aider à fondre la dureté. Que si les levres de l'ulcere sont vilaines, & puantes, on y appliquera des plumaceaux trempés dans l'eau phagedénique, ou chargés d'egyptiac animé de l'esprit de vin.

LEOCESTE. Mais, Polemiatre, il arrive quelquefois que malgré l'art & le bon traitement, les bubons ne suppurent point, & leurs bords deviennent calleux, quelque remède qu'on employe pour les amollir.

POLEMIATRE. Pour vaincre cette dureté, il faut changer de batterie, & conter sur une verolle commençante

2211p

D dd ij

qui se donnera bien-tôt à connoître par les pustules, les douleurs de membres, les insomnies, la chute des cheveux; enfin par les ulceres, les exostoses, & les autres signes qui sont les fruits pernicioeux que produit cette maladie, lorsqu'elle a pris de fortes racines.

*Cure de
la Verole.*

Souvent on la guerit dans son commencement par les remedes generaux reiterez, & par le bain. Il faut donc saigner le malade, suivant la plenitude, le purger doucement diverses fois, de deux jours l'un, suivant la Cacoehymie, le mettre dans le bain deux fois le jour, pendant une semaine, le repurger avec une infusion de senné, les deux derniers jours du bain, dans le bain même; luy donner des lavemens dans l'intervalle des purgations; & des saignées, & pendant l'usage du bain, le nourrir d'alimens loüables, & luy faire boire d'une ptisanne rafraichissante, & un peu aperitive, avec tres-peu de vin, ou point du tout.

Pour s'assurer mieux de la guerison, il est bon après les bains finis, d'ajouter à ces remedes pendant douze ou quinze

jours, l'usage d'une decoction sudorifique, legere, ou forte, s'il est necessaire; de prendre chaque jour durant le même tems, dans quelque conserve cordiale, dix grains de mercure-doux, & même jusqu'à un scrupule s'il ne faisoit point d'impression à la bouche, & l'on prendra par dessus ce remede trois ou quatre fois une verrée d'infusion de senné faite dans la decoction sudorifique. Pour purger plus fortement, on peut user de pillules mercurielles, en mêlant le mercure doux avec l'aloës, les trochisques alhandal, la scammonée, le jalap, ou avec quelques autres purgatifs de semblable vertu.

LEOCESTE. Je ne doute nullement que ces remedes ne puissent étouffer dans le berceau une verolle naissante: Mais leur usage me semble d'une longue suite, & d'une grande dépense pour les pauvres. Je me souviens d'en avoir guéri quelques-uns, en leur faisant user pour tout remede, d'une decoction sudorifique où entre l'antimoine, laquelle je rendois purgative de temps en temps.

E cc

POLEMIATRE. Cette décoction toute seule est même capable d'emporter quelquefois une verolle confirmée ; quoiqu'il soit toujours plus sûr, pour la traiter, d'en venir à la salivation, après avoir fait précéder les remèdes généraux, dont je viens de parler.

Le malade ayant donc été bien préparé par la saignée, par la purgation, & par le bain, sur tout si c'est une personne sèche, bilieuse, & mélancholique, & même par les sueurs, si c'est une personne grasse & fort pituiteuse, on en viendra aux frictions qui se font avec le Neapolitanum, ou avec quelque autre onguent de Mercure que chacun compose à sa fantaisie, & l'on proportionnera la quantité de l'onguent que l'on emploiera chaque fois, & le nombre des frictions, à la grandeur de la maladie, à son opiniâtreté, à la qualité des corps, & aux accidens qui surviennent.

On ne frottera d'abord que les pieds & les mains, ensuite les bras & les jambes, puis les aines, & les aisselles, enfin le col & l'épine du dos, en pas-

fant la main plusieurs fois sur le même endroit, sur tout aux iointures; & l'on évitera la region des parties nobles, la tête, la poitrine, & le bas ventre.

On fera les frictions une fois par iour dans un lieu chaud & bien fermé, devant un grand feu, après quoy le malade envelopé d'un drap se mettra dans son lit qui doit être bien chaud, où l'on luy frottera encore la plante des pieds; & une heure après on luy donnera un bouillon. Il faut bien se garder de changer de draps, de chemises, ou d'autres linges durant la salivation.

On continuë les frictions pendant deux, trois, quatre iours de suite, ou de deux iours l'un aux personnes foibles & delicates, iusqu'à ce que la tumeur des gencives, & du col, une rougeur sur tout le visage, les ulceres de la bouche qui devient pâteuse, avec douleur, nous avertissent de l'écoulement prochain d'une matiere pituiteuse qui fait la salivation.

Il faut que cette matiere qui doit être épaisse, gluante, & visqueuse, sorte continuellement de la bouche en

E ce ii

filant , dans une suffisante quantité que quelques-uns déterminent à deux pintes , mesure de Paris , en vingt quatre heures. On entretiendra la salivation dans sa plus grande force , pendant quinze iours , & pendant vingt ou vingt-cinq en tout. Mais si la personne est foible , & le mal fort enraciné , on laissera durer le flux plus longtemps , en diminuant sa violence , à proportion de sa durée.

Pour l'empêcher de finir trop tôt , il faut réitérer de temps en temps quelques legeres frictions , ou faire prendre au malade quelques grains de mercure dulcifié. Mais s'il continuë avec trop de violence , il faut le moderer en poussant les humeurs en bas , de peur que le malade n'en soit suffoqué. On le purgera donc promptement avec une legere infusion de senné , on le changera de linge , & l'on donnera un peu d'air dans la chambre.

S'il arrive quelque fâcheux symptome après les premieres frictions , il faut les discontinuer , pour l'appaiser par les remedes propres. Ainsi l'on guerit le cours de ventre par les lavemens de-

terfifs & anodins, sans en venir à la purgation qui peut avoir lieu dans la fièvre plutôt que la saignée qui n'y est nécessaire que lorsque l'ardeur est grande.

On addoucit la douleur des gencives, de la langue, & de toute la bouche, avec le lait tiède, ou le petit lait, ou avec une décoction d'orge, de guimauve, violier, sans qu'il soit nécessaire d'y dissoudre aucun syrop, de peur de guerir les ulcères, en les detergeant trop, & d'arrêter par ce moyen le flux de bouche. On touche pourtant avec le miel rosat & l'esprit de souphre, ou de vitriol, les ulcères de ces mêmes parties, s'ils sont en trop grande quantité, ou s'ils sont noirs, pour empêcher qu'ils ne s'étendent, ou qu'ils ne causent la gangrene.

Sur la fin de la salivation, & lorsque l'on iuge qu'elle doit finir, il est bon de faire prendre au malade, de deux iours l'un, quelques verres de décoction laxative, pour achever le traitement, pendant lequel il usera pour boisson d'une décoction de racines de falsepareille, & de chicorée sauvage,

E c iii

que l'on rendra plus ou moins forte suivant le tems & l'état de la cure. Quelques-uns n'en permettent l'usage que lors que le flux commence à être bien en train, de peur qu'elle ne le détourne en desséchant trop. Il faut aussi la retrancher, & luy substituer une prifanne d'orge de reglisse, de racines de chicorée sauvage, de guimauve, si la fièvre, ou le cours de ventre surviennent, & s'il y a irritation, douleur, & inflammation considérables à la bouche.

Dans le tems de la préparation on accordera au malade une nourriture un peu solide; mais pendant le flux de bouche on le nourrira fort peu, & avec des bouillons, jusqu'à ce que l'humeur étant entièrement sortie, on puisse le nourrir un peu plus fortement: ce qu'il faut pourtant faire avec beaucoup de modération, de peur d'accabler l'estomac affoibli & épuisé, & de jeter le malade dans un cours de ventre pernicieux. On peut même rétablir les corps secs & échauffez, par l'usage du bain & du lait.

LEOCESTE. Quand il ne s'agit plus

que de rétablir les corps, j'estime la cure fort heureuse. Mais on se trouve extrêmement embarrassé, lorsqu'on ne peut provoquer la salivation ni par les frictions réitérées, ni par les parfums de mercure, ni par les pillules mercurielles.

POLEMIATRE. Si après l'usage raisonnable, & methodique de ces remèdes, le flux de bouche ne succede pas, il ne faut pas s'opiniâtrer à les vouloir continuer mal à propos, non plus qu'à pousser ce flux trop loin, s'il arrivoit en fin; car c'est le moyen de faire tomber le malade dans les funestes accidens qui suivent d'ordinaire une verolle mal-traitée, & manquée, comme la tabidité, les ulcères sordides & chancreux de la bouche, du gozier, du nez, la paralysie, ou la convulsion de la machoire, la chute des dents, & d'une partie de la machoire même. Si donc après dix ou douze frictions, il ne se fait aucune évacuation suffisante, ni par les crachats, ni par les selles, ni par les urines, ni par les sueurs, on y suppléera par de fréquentes purgations qui sont d'un

merveilleux secours dans cette rencontre, & qui termineront heureusement la cure.

Au reste nous pourrions bien une autre fois nous entretenir plus à fond de ces matières, si le loisir nous le permettoit.

LEOCESTE. Pour moy, j'en auray toujours assez; je souhaite seulement que vos affaires vous le permettent au plutôt; car il y a bien du plaisir à vous ouïr rendre les maladies si agréables, & les malades de si belle humeur: Et je vous suis fort obligé de la bonté que vous avez eue de m'apprendre tant de choses curieuses que je suis ravi de sçavoir.

POLEMIATRE. A quelques particularitez près que je vous ay dites en passant, touchant la guerre, je ne suis pas assez vain pour croire que ie sois capable de vous apprendre aucune chose.

LEOCESTE. Je conte pourtant en mon particulier, parmi les fruits de la Paix, celui que ie viens de recueillir de vos agréables Entretiens.

POLEMIATRE. Et moy je mets au nombre

nombre des plus grands avantages que je puisse recevoir de cette fille du Ciel, celuy de vous revoir, & de jouir quelques momens de vôtre charmante conversation. Qu'on seroit heureux, Leoceste, si parmi le tumulte de la guerre, on rencontroit quelquefois des Collegues comme vous, pour rappeler un peu de leur trouble, & de leur épouvante les Muses que le bruit des armes a mises en fuite. Mais que cette rencontre est rare ! Jouissons cependant d'un repos que les glorieux travaux de nôtre Hercule invincible ont rendu commun à toute l'Europe, & admirons dans un silence respectueux la grandeur de ses actions inouïes.

LEOCESTE. On doute avec raison si les grandes Conquêtes qu'il a faites, au milieu desquelles il s'est arrêté, luy donnent plus de gloire, que celles qu'il pouvoit faire, & qu'il n'a pas voulu entreprendre : Et ne peut-on pas dire qu'il n'a pas moins rendu à l'Ennemi les places qu'il pouvoit prendre, que celles qu'il luy a rendues après les avoir prises ?

POLEMIATRE. Comme rien ne peut borner le progrès de ses victoires surprenantes, il a fallu qu'il les ait bornées luy-même. Mais s'il leur donne des limites, il n'en arrête pas le cours; car sa vie n'étant qu'une fuite d'actions glorieuses, sa gloire n'est pas moins éclatante pendant la Paix que pendant la Guerre. C'est ce que l'on pourroit exprimer par une Devise qui auroit pour corps, un soleil dans le Zodiaque, & pour ame ces mots, *Fines pono via, non finem*, dont le sens est expliqué par ces vers:

*Dans une constante carrière
Qui ne souffre point de barrière,
Je cours toujours d'un même pas;
Je prescris à mon cours moy-même des
limites,
Et sans aller plus loin que les bornes
prescrites,
Je ne m'arrête pourtant pas.*

F I N.

